

MARCEL NADAUD & ANDRÉ FAGE

L'ARMÉE  
DU  
CRIME



*Les Editions Georges-Anquetil*  
PARIS

## DES MÊMES AUTEURS

MARCEL NADAUD

**Coups de griffes... Pattes de velours** (épuisé).  
**Tendresses... Tristesses** (épuisé).

*Chez Hachette :*

**En Plein Vol** (Ouvrage couronné par l'Académie Française).

*Chez Albin Michel :*

**Chignole.**

**Ma P'tite Femme.**

**Les Derniers Mousquetaires** (ouvrage couronné par la Société des Gens de Lettres).

**Frangipane et Cie.**

**Les Patrouilleurs de la Mer** (Grand Prix de la Ligue Maritime).

**Gynemer.**

**Mam'zelle Monoplan.**

**Ziska, danseuse espionne.**

**Mimi Trottin.**

**Mimi Trottin, reine de Cinéma.**

**Mon Amour Ghéri.**

**Chignole au Paradis.**

ANDRÉ FAGE

**Reflets sur les Bruyères** (épuisé).  
**Meuse et Semoy** (épuisé).

*Chez Perrin :*

**Lille sous la Griffe allemande.**

*A la Renaissance du Livre :*

**Les Demi-Veuves.**

*Chez Delagrave :*

**Anthologie des Ecrivains de la Guerre.**  
**Anthologie des Conteurs d'aujourd'hui.**

*Aux Editions Georges-Anquetil :*

MARCEL NADAUD et ANDRÉ FAGE

**Les Grands Drames Passionnels.**

MARCEL NADAUD et MAURICE PELLETIER

**Les Morts Mystérieuses et Les Sorciers Modernes**  
(en un seul volume).

T12852  
FHC1-36  
MARCEL NADAUD et ANDRÉ FAGE

# L'Armée du Crime

## LA COCO

# L'Espionnage d'Après-Guerre



Les Editions GEORGES-ANQUETIL

39, Boulevard Berthier, 39

PARIS (XVII<sup>e</sup>)

1926

Copyright by Georges-Anquetil, 1926.

## TABLE DES MATIÈRES

---

### L'ARMÉE DU CRIME

I. — <i>Messieurs les assassins recommencent!</i>	9
II. — <i>L'école du mal.....</i>	15
III. — <i>Fleurs de prison.....</i>	21
IV. — <i>L'écume du monde.....</i>	27
V. — <i>Les chevaliers du ouistiti.....</i>	35
VI. — <i>Les perceurs de murailles.....</i>	41
VII. — <i>Les aristos de la pègre.....</i>	49
VIII. — <i>La guitare et le jazz-band.....</i>	57
IX. — <i>Les fabricants de francs-papier.....</i>	67
X. — <i>Les laveurs de titres.....</i>	73
XI. — <i>Les bandits de la grand'route.....</i>	81
XII. — <i>Les derniers apaches ou la fin de Casque d'Or .....</i>	89
XIII. — <i>Dans l'enfer du silence.....</i>	95
XIV. — <i>La traite blanche.....</i>	101
XV. — <i>Haut les mains!.....</i>	107
XVI. — <i>Une escouade contre une armée.....</i>	113

## LA COCO

I. — <i>Reine des épouvantes</i> .....	121
II. — <i>Montmartre, capitale de la poudre folle</i>	125
III. — <i>L'avion de la mort</i> .....	131
IV. — <i>Les forçats de la « Neige »</i> .....	137
V. — <i>Nuit de folie</i> .....	141
VI. — <i>Ceux qui en vivent</i> .....	151
VII. — <i>Leurs trucs</i> .....	157
VIII. — <i>Maison de santé, maison de douleur</i>	167
IX. — <i>La « Mondaine » opère</i> .....	173
X. — <i>M. X..., de la Sûreté générale</i> .....	179
XI. — <i>La loi contre la drogue</i> .....	183

## L'ESPIONNAGE D'APRÈS-GUERRE

I. — <i>Ceux qui ne désarment pas</i> .....	189
II. — <i>L'armée secrète</i> .....	195
III. — <i>L'agent K. 34 ou 25 années d'espion-</i> <i>nage</i> .....	201
IV. — <i>La science qui tue</i> .....	207
V. — <i>La dame blonde</i> .....	213
VI. — <i>Les aiglons de l'aigle noir</i> .....	221
VII. — <i>De la morphine à la trahison</i> .....	227
VIII. — <i>Les requins de la Baltique</i> .....	233
IX. — <i>Des neutres qui n'en sont pas</i> .....	239
X. — <i>La sixième arme</i> .....	245
XI. — <i>La bataille future</i> .....	251
XII. — <i>Paix ou trêve ?</i> .....	259

## L'Armée du Crime

# L'ARMÉE DU CRIME

---

I

## Messieurs les Assassins recommencent !

Il y a quelques semaines, répondant à une question de M. Emile Massard, M. Morain, préfet de police, déclarait, à la tribune du Conseil municipal, que chaque quartier de Paris était gardé par dix agents au plus. Si l'armée de l'ordre compte 9.059 gardiens de la paix *sur le papier*, le repos hebdomadaire, le congé annuel, les maladies et les accidents, les affectations particulières, réduisent cet effectif à 5.000 unités. En application de la loi de huit heures, ce même effectif est divisé en quatre brigades de 1.250 hommes (une étant en réserve), dont il faut encore distraire les éléments destinés aux permanences des postes de police, mairies, gares, perceptions, salles de spectacles, etc.

Cette déclaration causa dans le public une stupeur d'autant plus grande qu'elle coïncidait avec une recrudescence indéniable de la criminalité.

Dix agents pour un quartier ! Mais ne nous plaignons pas, Paris est privilégié. Il dispose, sur le papier, de trois agents par 1.000 habitants ; la banlieue n'en dispose que d'un. Quant à la province !... La province est, en fait, uniquement protégée par la Sûreté Générale, les gardiens municipaux étant employés presque exclusivement à des surveillances

urbaines. Eh bien, l'effectif total de la Sûreté Générale ne dépasse pas 2.000 unités; pour remplir une tâche souvent dangereuse, toujours ingrate, ses inspecteurs débutent avec une solde mensuelle de 472 fr. 50. Quant aux honneurs... ils ont à se partager 5 croix chaque année.

Et la gendarmerie? Notre brave Pandore, détourné en partie de sa fonction, est devenu la « bonne à tout faire » de l'Administration.

Ainsi, la faiblesse de l'Armée de l'Ordre s'avère à l'heure précise où l'Armée du Crime voit ses troupes s'accroître. Le but de cette enquête est de provoquer des mesures, de rechercher les remèdes propres à assurer notre sécurité. Notre vie d'après-guerre est déjà trop lourde de soucis de toutes sortes, pour que l'Etat ne prenne pas à sa charge celui de nous protéger effectivement contre les Soldats du Mal.

[\*]  
\*\*

Notre premier soin sera de déterminer les causes de cet accroissement de la criminalité. On l'attribue à l'impression funeste que la guerre a laissée sur les jeunes cerveaux. Renversant le vers célèbre de Racine: *Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes*, les sociologues ont d'accord pour admettre que le levain sanglant de la guerre soulève encore le cœur des hommes longtemps après la paix.

On l'attribue aussi à l'énerverment de la répression, à l'adoucissement des pénalités, à la fréquence des acquittements scandaleux, au projet de suppression du bagne de la Guyane, aux excès de la loi d'amnistie.

— Je retrouve tous mes anciens *clients!* me disait récemment un agent de la Sûreté.

On l'attribue enfin à l'envahissement de notre sol par des étrangers qui sont trop souvent l'écume et non la crème de leurs nations respectives.

Après avoir examiné ces avis si partagés, nos lecteurs jugeront et concluront.

[\*]  
\*\*

Nous les initierons à la tactique complexe de cette Armée du Crime qui, elle aussi, bénéficiant du progrès, a perfectionné ses méthodes. Le crime « crapuleux », trop dangereux pour son auteur, et d'un rapport problématique, tend à céder la place au « crime distingué ». Fabricant de billets de banque, laveur de titres, perceur de murailles, rat d'hôtel, marchand de femmes, tel est le bandit moderne, cet aristocrate de la pègre, qui s'en prend beaucoup plus à la propriété qu'à l'individu, mais qui, bien entendu, étant pincé, ne renonce pas au « coup dur ».

Ses aventures, passionnantes comme un roman-feuilleton, n'ont cependant rien de commun avec *Les Mystères de Paris*. Le Chourineur ne fréquente plus que les Palaces, Tortillard est le chasseur d'un bar à la mode, la Chouette s'habille rue de la Paix.

Nos lecteurs verront aussi défilier ce peuple inquiétant de 33.000 détenus, dont 5.000 femmes, qui hantent nos onze maisons centrales, nos 374 maisons d'arrêt, de justice et de correction, et nos treize colonies pénitentiaires. Et ils s'émeuvent de la vie

déprimante, parfois atroce, de ceux dont la loi a fait des morts-vivants, ils pourront s'égayer de quelques anecdotes dans le goût de celle-ci.

Il y a quelques mois, le directeur de l'Administration Pénitentiaire, au cours d'un voyage d'inspection, se rend à R..., sous-préfecture de Haute-Vienne. Ce haut fonctionnaire sonne à la prison, qui semble endormie dans ce bel après-midi d'automne, sous la garde hiératique du clocher de Saint-Sauveur. Il tambourine longuement sur la porte épaisse : rien. Enfin, une tête d'enfant apparaît aux grilles d'une fenêtre basse du rez-de-chaussée. Après un colloque embrouillé, le directeur apprend que cet ange de la prison est la fillette du gardien-chef.

— Où est ta maman ?

— Au lavoir.

— Et ton papa ?

— Je ne sais pas... Il est parti après déjeuner.

Puis, tout à coup :

— Ah ! tenez... le voilà !

Képi en arrière, pipe en bouche, les mains dans les poches, heureux de vivre, M. le gardien-chef revient de « chatouiller » la truite. Dans son sillage, déférent comme un ordonnance, mais les lèvres fleuries d'un sourire béat, un homme porte une gaule et un attirail de pêche. C'est son prisonnier, l'unique prisonnier de R...

\*\*

Puisque ces messieurs de la pègre ont changé leurs batteries, nous rechercherons si nos lois ne doivent

pas subir des modifications quant à l'échelle des peines, et s'il n'y a pas intérêt à criminaliser certains délits.

L'aristocratie du crime ne doit pas être moins frappée que sa plèbe ? Le banquier marron qui ruine des familles continuera-t-il d'être mieux traité que le voleur qui « travaille » en plein jour ? Déjà, au XVII<sup>e</sup> siècle, Bussy-Rabutin écrivait : « La fortune fait passer les crimes des gens heureux pour des bagatelles et les bagatelles des malheureux pour des crimes. »

Le problème du mal, vieux comme le monde, n'a pas de solution idéale. La Société se défend, voilà tout. Mais nous voulons qu'elle se défende le mieux et le plus humainement possible, afin de nous permettre de travailler dans le calme et dans la paix.

## L'Ecole du Mal

Une salle basse, qu'éclaire à peine la lumière trouble qui tombe des vitres poussiéreuses. Des murs grisâtres, où l'humidité dessine d'imprécises silhouettes, peints, à hauteur d'homme, du classique enduit administratif et chocolat.

Au fond, derrière une table de bois massif, tachée d'encre, trois hommes en robe sont assis dans des fauteuils profonds, dont le dossier encadre leur calvitie. Celui du milieu parle, parle inlassablement, d'une voix blanche qui devient nasillarde lorsque le ton s'élève ; ses assesseurs somnoient derrière leurs lorgnons.

— Pourquoi avez-vous dérobé cette somme ?

— Je ne sais pas.

— Vous aviez déjà volé votre mère...

— Je ne sais pas.

Je ne sais pas, je ne sais pas. C'est tout ce qu'il trouve à répondre, ce gamin de seize ans qui, dans le box des accusés, le front obstinément penché vers le sol, triture entre ses mains sa casquette à carreaux.

— Que voulez-vous que nous fassions de votre fils ?

— Je veux le reprendre, Monsieur...



La réponse est venue, haletante, d'une femme cramponnée à la barre des témoins, trop bien habillée pour le lieu, trop maquillée surtout.

— Vous tenez encore à être volée ?

Puis, feuilletant des rapports de police :

— Mariée depuis un an seulement... Mauvaise conduite, rachetée un peu depuis...

Le gosse a relevé la tête ; la mère baisse maintenant la sienne. Lequel des deux est l'accusé désormais ?

\*  
\*\*

Le petit port du Palais, à Belle-Isle-en-Mer. Les sardiniers, voiles tombées, reposent dans le bassin. Un yacht blanc a l'air d'un grand cygne endormi. Le môle, rongé hier encore par les vagues méchantes, subit aujourd'hui la longue caresse de la mer calmée.

Sur le quai, « baigneurs » et marins se pressent autour de l'Harmonie qui, juchée sur un échafaudage tendu d'andrinople, verse sans arrêt sur la foule indulgente ou résignée, une sélection de « Faust » en l'honneur du Quatorze-Juillet.

L'Harmonie ! Deux douzaines de gamins, vêtus de coutil et coiffés de bérets. Mais ce ne sont pas des gamins ordinaires, car des gardiens les isolent des spectateurs. C'est l'Harmonie de la « pénitencière », comme on dit dans le pays.

Tout à l'heure, après avoir servi de sujet de conversation pendant un long moment aux « baigneurs » déjà lassés de leurs vacances, leurs instruments sur

le dos, ils reprendront, au pas cadencé, le chemin de leur colonie, là-haut, derrière les remparts. Pas de fête pour eux ; pas de plaisirs pour l'enfance coupable. Cette nuit, comme les autres, les enfants du mal ne connaîtront d'autre berceuse que celle du vent, de ce noroît farouche qui emportera leurs plaintes vers le grand large.

\*  
\*\*

Ces souvenirs m'assaillent à l'heure où je cherche à décrire l'École du Mal. Et d'abord, il n'y a pas à proprement parler d'école du mal. Pour l'honneur de l'humanité, on ne dresse plus les enfants à commettre des actes répréhensibles, sauf la mendicité, qui n'est qu'un délit, d'ailleurs contesté. Jadis, il y eut certainement des mannequins à sonnettes sur lesquels les apprentis s'exerçaient au vol à la tire. On en trouve encore chez certains forains suspects ; mais ils sont censés y être pour servir à la parade. Quant aux bohémiens, accusés pendant des siècles d'élever leurs enfants dans la religion du chapardage, voire du crime, il semble qu'ils n'en ont jamais fait que des vanniers et des rétameurs.

L'école du mal, de nos jours, c'est la paternité vile, l'indigne maternité, l'hérédité lourde, la misère, la cruauté et la maladresse de la répression.

La lecture des dossiers des 2.588 mineurs (dont 507 filles) qui peuplent les colonies pénitentiaires et les écoles de préservation, est édifiante. Enfants trouvés, enfants abandonnés, qui ont fui la ferme où l'Assistance publique les avait placés ; orphelins de

père, chassés par le remplaçant qui souvent les a incités à commettre un larcin afin d'en être légalement débarrassé; orphelins de mère, poussés hors du foyer par le père pressé de se remarier sans charge.

Ah! combien de misères derrière ces fronts restés purs, car n'exagérons pas leurs fautes. J'ai bien vu un mineur enfermé pour avoir tué un garçon de recettes, attiré dans un guet-apens, mais j'ai trouvé aussi un enfant de quatorze ans qui sera détenu jusqu'à sa majorité *pour avoir volé un thon!*...

\*\*

Ainsi, pour résoudre le problème de l'enfance criminelle, l'Etat n'a rien trouvé de mieux que la formule de la colonie pénitentiaire.

Je dois à la vérité de confirmer que je n'y ai rien relevé de suspect. La brutalité des gardiens est une légende exploitée par des romanciers à court de sujets, et qu'une enquête sérieuse réduit à néant. Isolés, la nuit, dans des dortoirs cellulaires, ils ne subissent ainsi en rien la dégradante promiscuité de la prison. Quant à la nourriture, elle n'est guère inférieure à celle des casernes et des lycées.

Mais, c'est le *principe* même qui est condamnable. Qu'une société moderne ait une enfance coupable qui s'accroît chaque année d'environ 2.000 unités, voilà la tare, voilà le mal; car, à part quelques dégénérés qui relèvent de l'hôpital plutôt que de la prison, les autres sont les *victimes* d'une société qui protège insuffisamment l'enfance.

Un mineur de plus de 13 ans et de moins de 18 ans commet un délit ou un crime. La loi l'acquitte comme ayant agi sans discernement, mais aussitôt l'enferme jusqu'à sa majorité dans une colonie pénitentiaire. Que fait-on aux parents, aux protecteurs responsables, dont la culpabilité *morale* est trop souvent indéniable? Rien. S'ils savaient qu'une loi sévère les punira lourdement d'avoir négligé leurs devoirs les plus sacrés, ils veilleraient à la conduite de leur progéniture, et la source des « pénitentiaires » peu à peu se tarirait; avec elle l'Ecole du mal disparaîtrait.

Car, hélas! ces malheureux, marqués de la tache originelle, deviennent pour la plupart les recrues du crime de demain, gibier de correctionnelle ou vedettes d'assises. Comment en serait-il autrement? Broyés par l'appareil judiciaire, privés de liberté, sevrés d'affection et de tendresse, comment ne quitteraient-ils pas le tombeau de leur jeunesse, le cœur gros de haine et l'âme ulcérée!

... Ce n'est pas le repentir, mais la révolte qui germe dans les ténèbres de la Petite Roquette.

### Fleurs de Prison

... Dans la blancheur de l'aube, une cloche tinte faiblement. Elle éveille la cour grise, qui est le fond d'une boîte de pierre ayant pour couvercle le ciel. Une porte basse s'ouvre, avec un bruit sinistre de serrures et de gonds, note fausse égarée dans le silence. Une à une, des femmes en franchissent le seuil. Robe de droguet, fichu croisé, cornette aux ailes courtes. On dirait des religieuses allant à l'office du matin.

Mais ces religieuses-là ne prient point; frappant rageusement les pavés du bois de leurs sabots, œil dur, lèvres méchantes, les fleurs de prison commentent autour de la cour leur première ronde de damnées.

..

Pendant des siècles, le crime féminin consista surtout dans l'empoisonnement. D'Agrippine à M<sup>me</sup> Lafarge, en passant par la marquise de Brinvilliers et la Voisin, la ciguë et l'arsenic, sous les noms d'aqua toffana et de poudre de succession, furent l'arme redoutable de la plus faible.

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, soit que les mœurs se soient adoucies, soit que les progrès de la science médico-légale aient rendu la tâche trop difficile aux

empoisonneuses, la criminalité féminine prit la forme plus bénigne de l'escroquerie, de l'entôlage, du vol à l'étalage, baptisé par euphémisme *kleptomanie*.

C'est la « bande noire » : sous de faux noms, des femmes se font livrer des marchandises, payables à terme, qu'elles liquident à la livraison. Puis, instruites par l'expérience, elles les achètent sous leur nom véritable : l'affaire devient alors purement civile.

Une femme se rend acquéreur d'un somptueux château, payable par échéances. Aussitôt, sur papier à lettres armoriées, elle passe les commandes, de préférence chez les bijoutiers et les fourreurs ; les commerçants, éblouis et sans méfiance, livrent..., et la châtelaine disparaît tout à coup avec un million de marchandises.

Aujourd'hui, si nous laissons de côté le crime, dit passionnel, qui a du moins l'excuse (?) d'être désintéressé, nous trouvons le crime féminin tout à fait au bas de l'échelle. Il est nettement crapuleux : c'est le cambriolage par la « petite bonne ».

Munie de faux certificats, les yeux modestement baissés, la parole niaise et patoisante, elle se fait engager dans une maison repérée d'avance ; moins de quinze jours après, on la sonne en vain pour le petit déjeuner du matin. Elle est partie, la nuit précédente, avec les bijoux et l'argenterie. Elle se terre quelque temps, de préférence à Paris, puis va se replacer dans une autre région.

\*\*\*

L'affaire Kures est typique. Josepha Kures était infirmière dans une maison de santé de Montmorency. Parlant plusieurs langues, connaissant parfaitement

son métier, elle jouissait de la confiance générale. Un beau jour, pour des raisons de santé, elle renonça à ses fonctions ; les malades firent une collecte, et la directrice regretta cette « perle ». Un mois plus tard, la maison était cambriolée, sans effraction d'ailleurs, les « opérateurs » possédant la clé du coffre.

Procédant par élimination, la police en arriva à soupçonner l'ex-infirmière ; bien lui en prit, car elle la retrouva dans un hôtel de la rue Joubert avec l'argenterie. Ecrouée à la prison de Pontoise, elle la quitta bientôt pour l'hôpital, afin d'y faire ses couches ; mais elle parvint à s'enfuir. La police est persuadée qu'elle s'est fait hospitaliser dans une maternité parisienne ; mais l'Assistance publique se retranchant derrière le secret professionnel, seul un nouveau méfait permettra de relever sa piste.

En ce moment, deux femmes, *déguisées en hommes*, opèrent aux environs de Paris : l'une, petite, boulotte, dans la région d'Eront-Eaubonne ; l'autre, grande et mince, dans celle de Juvisy. Elles ont jeté leur dévolu sur les merceries, qu'elles dévalisent de fond en comble : quinze en cinq semaines ; elles revendent sur les marchés le produit de leurs vols.

Déguisée, elle aussi, en homme, la femme Germaine Joanès, actuellement sous es verrous, était le chef d'une bande de six hommes qui, pendant plusieurs mois, mirent à sac les villas de Versailles, Chaville et Sèvres : elle s'emparait de préférence des conduites de plomb et des robinets de cuivre.

Chef de bande également, cette Sophie Veryak qui régna sur ces Polonais tragiques, dont les crimes forment une liste impressionnante et non encore close.

Ainsi, la criminalité féminine *paraît* être à son déclin; « paraît », car, comme me le confiait un haut fonctionnaire de la police judiciaire: « les plus grands criminels sont ceux que l'on ne parvient pas à cofrer ». Et, à l'appui de sa thèse, il me tendit un dossier. La première pièce était une lettre dont l'écriture semblait être d'une main tremblante de vieille femme:

« Monsieur,

« Il y a six ans, nous étions une famille de commerçants heureux et unis. Après une existence de travail et d'honneur, nous ne demandions qu'à jouir paisiblement d'une fortune péniblement acquise. Nous avions deux enfants: une fille, mariée et bien établie, et un fils qu'une belle situation attendait. Notre plaisir, à mon mari et à moi, était de recevoir dans notre propriété de M... (Sarthe).

« Malheureusement, une famille entra chez nous, et avec elle le malheur. Nous nous fréquentâmes assidûment. Mais, chaque fois que mon mari revenait de chez ce couple, il avait d'étranges malaises; il en fut de même pour ma fille et mon fils. Malaises qui les laissèrent dans un affaiblissement physique et moral tel qu'ils subirent rapidement l'emprise totale de ce ménage. Peu à peu, les miens me délaissèrent, mon mari m'abandonna; ma fille, sans raison, partit pour Paris, et y connut toutes les misères; mon fils, marié depuis deux ans, est complètement déséquilibré; il a quitté sa femme et roule de chute en chute... »

La deuxième pièce était une longue enquête de la 4<sup>e</sup> brigade mobile, qui confirmait les étranges révéla-

tions de la lettre de la plaignante sur les agissements du ménage V. Le paragraphe suivant fixa mon attention:

« ... Le ménage V... reçoit la visite fréquente d'une femme habillée de noir, chaussée d'espadrilles, et en portant une paire de rechange sous son manteau. Elle n'avait pour tout bagage qu'un sac à main; pendant son séjour à l'hôtel du P..., à M..., elle n'a laissé pénétrer qui que ce soit dans sa chambre. Une lettre, mise à la poste par elle, était adressée à M<sup>me</sup> M.....s, cartomancienne, rue De.....e, à Paris. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'elle fait partie de la « Secte du Vaudoux », secte luciférienne, composée de magnétiseurs et de trafiquants de stupéfiants ».

Voyant mon sourire, mon interlocuteur intervint:

— Oui..., oui, je sais. Vous croyez à une plaisanterie. Vous vous dites qu'en 1925, les envoûtements et toutes les pratiques de sorcellerie n'existent plus. Détrompez-vous. C'est à l'abri de la magie que le crime féminin se commet et se poursuit, mais hélas, le plus souvent insaisissable... »

J'allai tout de suite à la dernière pièce du dossier. Une lettre de faire-part: celle du fils, décédé dans sa trente-deuxième année.

### L'Ecume du Monde

Accosté au grand quai ensoleillé, le courrier d'Orient déverse sur les pavés de Marseille sa cargaison vivante de pont et d'entrepont, grouillante et piaillante, fez souillés, braies innommables, sandales claquantes. Les « Bords de la Méditerranée », levantins d'Anatolie ou du Hedjaz, prennent possession de la France; ils ne la lâcheront pas.

Ils vont gagner Paris, ou tel grand centre industriel, et, manœuvres, y vivre, dans un quartier pouilleux, d'une maigre pitance. Leur seule joie? Confler au sort de quelques cartes crasseuses le superflu de leur salaire. Une discussion éclate: les *flissahs* courbés jaillissent des manches où ils se terrent; du sang noir coulera sur la table grasse. Leur seul désir? La belle femme blanche qui, au coin de la rue, tient une mercerie ou est concierge de la maison d'en face; pour obtenir ses faveurs, ils se massacreront à coups de couteau; si elle se refuse, ils la massacreront elle-même, et c'est le crime de la rue Fondary, encore dans toutes les mémoires.

Entre temps, et comme il faut bien s'occuper, le Levantin, nonchalant, mais ingénieux, met à profit la subtilité de ses doigts. La nuit venue, dans le dortoir bondé, il fouillera les vareuses accrochées au mur ou les sachets reposant sur les poitrines endormies. Parfois, ses talents se révéleront plus audacieux : il exploitera le tiroir-caisse des débits ou les poches des badauds. L'assassin de demain est le tire-laine d'aujourd'hui.

Mais l'Arabe criminel n'est pas un calculateur : son crime est simpliste comme son cerveau. En temps normal : le vol à la tire. Puis, dans une flambée de désir ou de haine, une lame d'acier dans un corps palpitant.

..

Le train qui, le long du Rhône, ramène sur Paris la poullerie orientale, a croisé, à Lyon, un convoi chantant qui a traversé les monts à Modane ou à Vintimille. Ce sont des Italiens qui se dirigent sur Toul pour gagner Briey où ils travailleront dans les mines ou les riches terres arables qui leur rappelleront la vallée du Pô. Peu de criminels parmi ces braves gens, venus, en général, avec leur famille, femmes aux lourdes nattes, bambins frisés comme de petits saints Jean.

Leurs mœurs sont douces, sauf en matière politique ; et, s'ils jouent du revolver, ce sera dans une crise de mysticisme libertaire ou d'affranchissement national.

Aussi bien, les autorités italiennes veillent soigneusement au bon recrutement de la main-d'œuvre qu'elles exportent. La forte maialité italienne est une

des richesses de la Péninsule. Son temps fini à l'étranger, le travailleur basané rapportera dans son village de Calabre ou des Pouilles l'or gagné chez les *forestiere*.

Ce Pactole drainé de l'autre côté des Alpes, l'administration romaine se gardera de le tarir en provoquant, par des exeat imprudents, la fermeture des frontières. La France est une bonne cliente : en 1924, sur 239.000 ouvriers étrangers appelés sur son sol, il y avait 97.000 Italiens, accompagnés de 101.660 femmes et enfants. Ces transalpins, c'est incontestablement l'élément le plus sain de l'immigration laborieuse. S'il y a parmi eux quelques brebis galeuses, c'est que, dans une foule qui pourrait remplir Lille ou Bordeaux, il ne saurait, même venant de la terre vaticane, y avoir que de petits saints.

..

Dans un cabaret de Praga, que joint à Varsovie blond-cendré l'immense pont enjambant la Vistule, des hommes sont assis devant des verres de mauvaise *starka*, jaunâtre et âpre vitriol. L'air polonais devient, pour eux, mauvais à respirer. De fâcheuses histoires les obligent à déguerpir : la Lithuanie est pauvre ; la Russie ? Brr... Mais « Pâriss » !...

Ils gagneront Czenstochowa, où, dans une plaine mélancolique, dominée par le mamelon que couronne le palais féodal de la Vierge, mille et mille émigrants attendent le train de France. Ce sera bien le diable si, parmi ces gens qui s'ignorent, il n'en est pas quelques-uns à l'âme assombrie de *heimweh* : on saura

les persuader de céder leurs passeports. Au besoin, il est tels arguments irréfutables dont les marais du voisinage enseveliront la sanction. Il ne sera nullement besoin de maquiller les papiers officiels. La photo qui identifie le propriétaire est de la taille d'un timbre-poste; le cachet qui l'authentifie est à l'encre violette; un peu de salive sur un doigt: la figure devient méconnaissable.

Au bout de deux à trois semaines d'attente, le long convoi, par les gorges adorables de la Bohême et les reliefs brutaux de la Bavière, atteindra Strasbourg, puis Toul. De la petite ville lorraine, cernée par des éperons monstrueux, les immigrants, par deux, par quatre, rejoindront, sans surveillance aucune, la ferme de Beauce ou de Normandie. Ils y retrouveront des compatriotes, aigris par la solitude, corrompus par la promiscuité. Une belle nuit, la bande décide de partir. Elle se « fait les mains », avec les porte-monnaie de ceux qui restent, quand ce n'est pas avec le paquet de billets dissimulé par la fermière sous la pile de draps. Et qu'elle résiste avec de pareils gaillards!

« Pâriss! Pâriss! » Ils arrivent dans la ville de leurs rêves, si hallucinante que le triste quartier Saint-Paul et les petites venelles malodorantes où ils échouent leur semblent un paradis. Ils y trouvent un appui et des chefs, comme cet Urbaniak-Broussida, qui n'est peut-être pas plus Broussida qu'Urbaniak, forçat s'évadant, *chaînes aux mains*, de la forteresse de Poznan, passant en Allemagne, contrebandier en pays rhénans, et présentement recruteur d'un *thoug*, une harka d'aventuriers, assassins en disponibilité.

Des papiers? Quinze, vingt passeports sont à la disposition de chacun. De l'argent? Il y en a dans les

campagnes. En chasse! On les verra partout, en Haute-Bourgogne, en Picardie, dans le Maine, en Champagne, pillant, volant, tirant le browning à la moindre alerte. C'est la bande Valerian, Bonowski, Zapizeck, Blaszczyk, Gogolewski, Mzyr, qui commet par dizaines des cambriolages à Bordeaux, Marseille, Clermont, dans le Nord, en Seine-et-Marne, à Reims. A Paris, un affilié, Jaszc, leur indique un coup: une riche propriétaire de Verneuil, Mme Curtis. Ils y bondissent, mettent la maison au pillage, tuent la malheureuse femme.

Ils reviennent à Versailles: c'est pour y abattre deux vigiles privés. On leur a imputé la mort mystérieuse de l'ingénieur Dutfoy. On est sûr qu'ils ont fait sauter le tabernacle de la chapelle de Clagny. Ils ont assassiné, rue des Nonnains-d'Hyères, deux de leurs compatriotes. Et combien d'autres crimes qui resteront ignorés, nul n'étant tenu de se livrer soi-même.

Et nous ne parlerons pas des Espagnols qui inondent le Midi; comme les peuples heureux, ceux-là n'ont ni ne font pas d'histoires. Ce qui n'empêche que, de temps à autre, de nombreuses plaintes ne marquent les traces de leur passage.

Tout homme a deux pays: le sien et puis la France. Regrettons que certains jeunes Argentins n'aient pas à Buenos-Ayres un Montmartre où dérober un fil de perles entre deux tangos.

..

Un fait domine la question. En France, il y a 39.000.000 de Français. De l'étranger, 2.800.000 individus sont venus vivre dans le royaume le plus



beau sous le ciel, parce que l'air y est doux, que l'on y mange le pain, l'aliment choisi entre tous, et qu'on y boit le vin, qui fait les hommes forts. Sur cent personnes qui mangent notre pain et boivent notre vin, *il y a sept étrangers.*

Mais, il y a un mais; quand il se donne cent coups de couteau, quand il se vole cent francs, ce n'est pas sept coups de couteau que donnent nos hôtes, c'est vingt; ce n'est pas sept francs, sur cent, qu'ils dérobent, ce n'est pas deux écus tournois, c'est un louis.

Ce n'est pas de la xénophobie, c'est de la statistique. Nous venons de voir qu'entre la mer du Nord et la Méditerranée vivaient 39.000.000 de Français et 2.800.000 étrangers. Comparons: sur 1.047 crimes, chiffre de 1923, 175 sont le chef des étrangers, soit 17 %. Sur 5.862 délits, 619 ou 12 % relèvent d'aubains. Pour la région parisienne, les chiffres n'ont pas moins d'éloquence: en 1924, la police judiciaire a procédé à 13.168 arrestations: 1.829, ou 14 % étaient d'indésirables. Autrement dit, nos lois sont deux fois moins respectées par nos hôtes que par nous.

La proportion devient infiniment plus inquiétante, quand on compare les chiffres de la criminalité, non plus sur l'ensemble du territoire, mais par régions. Nous avons vu qu'à Paris, 14 % des arrestations sont d'étrangers. C'est, dans le Nord, 25 %, 18 sur 70; 27 % dans l'Est, 28 sur 102; et, dans le Midi, proie de la lie méditerranéenne, près de 30 %, 37 sur 130! Ce qui ne veut pas dire qu'il y ait à Marseille 30 % d'étrangers, 28 à Nantes, et 18 à Lille!

Ah! pauvre et admirable pays! Tempéré, tu attires et les fils du soleil et les fils de la glace. Maritime, tous les continentaux vont vers toi: tu es, sans défense au

Nord-Est, l'aboutissement normal des tribus du grand steppe asiatique, désireuses de plus d'air, de lumière, d'infini. Terre de toutes les disciplines intellectuelles et de toutes les indulgences morales, tu séduis les outlaws qui se croient des incompris. Grande sacrifiée, tu vois s'abattre sur ton sein tes enfants spoliés et frappés par des hôtes indignes.

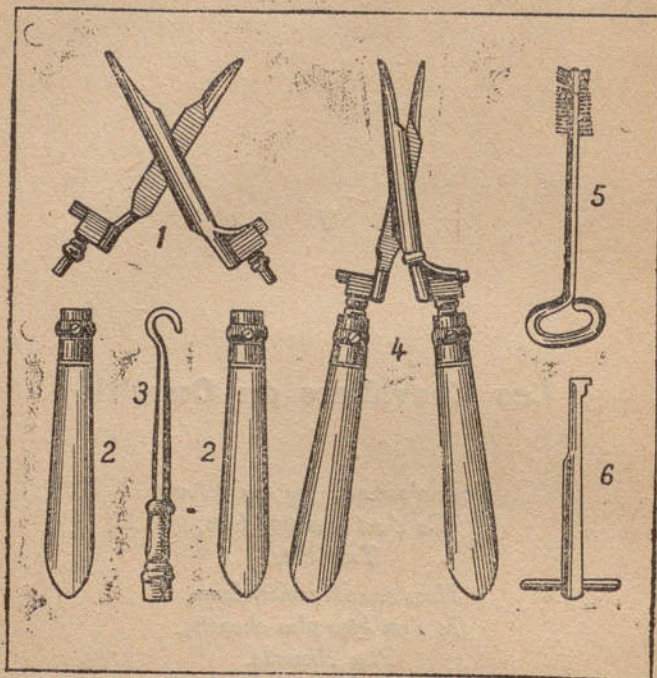
Ta destinée, ô France, est celle de tes côtes. Découpées en havres hospitaliers, elles sont battues, dédaigneuses du choc, par la grande houle. Mais lorsque les lames se sont retirées, elles ont laissé sur tes sables et tes brisants tous les déchets arrachés aux bas-fonds. Ecume des vagues, écume du monde!

### Les Chevaliers du Ouistiti

*Nous n'sommes pas des voleurs,  
Ça c'est bien trop bête,  
Trop bête,  
Nous somm' cambrioleurs,  
Ça c'est bien plus chouette,  
Plus chouette.*

Le refrain de cette chanson célèbre éclore aux environs de 1900, a définitivement popularisé sous le nom de cambrioleur (forme diminuée de chambre), le chevalier de la pègre aux doigts agiles, pour qui les serrures s'ouvrent comme des fleurs.

S'il a existé de tout temps, son matériel s'est modernisé. Foin des pinces monseigneur encombrantes et des fausses clés sonores : aujourd'hui, le nécessaire complet du parfait cambrioleur tient dans un sac de dame.



Le nécessaire du parfait cambrioleur

Vous en avez un sous les yeux. Il comprend d'abord l'outil essentiel, le *ouistiti* (figure 1). Pourquoi porte-t-il le nom du singe de petite taille, au pelage laineux, à la longue queue enroulante, qui hante les forêts de la région des Amazones? Mystère. Il est constitué de deux branches d'acier extrêmement dur, creusées à leurs extrémités de gorges cannelées; elles se vissent sur des manches d'ivoire (fig. 2 et 4), qui peuvent d'ailleurs recevoir l'honnête tire-bouton (fig. 3) qui

facilitera leur dissimulation dans un nécessaire de toilette.

Maintenant, ouvrons une parenthèse. Quand vous et moi fermons notre porte à double tour à l'intérieur, nous ne manquons pas de laisser la clé dans la serrure, persuadés de la rendre ainsi invulnérable. Quelle erreur! Le ouistiti est précisément fait pour rendre vaine cette précaution, tout en l'utilisant. L'« opérateur » pousse son ouistiti dans l'entrée de la serrure, en ouvre légèrement les mâchoires, saisit le bout de la clé, et l'immobilise: il n'a plus qu'à tourner... et la porte est ouverte.

Ne laissez donc jamais la clé dans la serrure. Placez une chaise arc-boutée sur deux pieds seulement contre la porte; à la moindre poussée, elle tombera avec bruit sur le plancher.

La clé (fig. 5) est destinée aux serrures délicates. Son *panneton* est fait d'une vingtaine de fines tiges d'acier accolées; l'une d'elles accrochera toujours l'une des *garnitures* de la serrure et le pêne coulissera.

Le *rossignol* (fig. 6), à gorge en biseau, a raison des fermetures les plus compliquées des sacs de voyage. Il a été saisi sur le nommé Emile Metral, arrêté par l'inspecteur Pelvé à la gare de Lyon.

Avec ce nécessaire, le cambrioleur est « paré »; il n'a plus qu'à choisir son terrain d'opérations, qu'il détermine d'après son « milieu », selon qu'il est Nénesse de la Goutte d'Or, ou Serge de Lenz des grands bars.

Il commencera par se faire la main en travaillant avec une bande. Les chambres de bonnes verront ses premiers exploits. Pendant qu'il crochêtera les serru-

res, ses complices occuperont la concierge en lui demandant des renseignements embrouillés, parfois même en faisant de la musique dans la cour, les airs joués servant de signaux.

En possession de son métier, il deviendra le redoutable « solitaire », n'utilisant comme auxiliaires que des informateurs : domestiques, ouvriers qui procèdent à des réparations..., etc. Il pénétrera de jour dans la maison, en élégant visiteur, en garçon livreur, en employé du gaz ou d'électricité. De nuit, il s'introduira avec la complicité inconsciente d'une bonne dont il sera devenu l'ami, ou en se hissant le long d'une conduite. Il est d'ailleurs prêt au coup dur : *un cambrioleur est toujours un assassin en puissance.*

Les bijoux sont démontés, le métal fondu. Les titres sont vendus à Londres, à 10 % de leur valeur, chez les recéleurs de Soho et de Whitechapel, dont la plupart sont heureusement des indicateurs.

\*\*

Les meilleurs cambrioleurs se spécialisent comme « rats d'hôtel ». Le rat, débarqué dans une ville d'eaux, descend dans un hôtel de premier ordre ; il choisit et surveille plusieurs jours de suite sa future victime, et se fait donner une chambre contiguë. Il dévisse la gâche de la serrure de sûreté ou pratique deux trous imperceptibles dans la porte, par lesquels il fait passer un fil d'acier qui commande le verrou. S'il le juge utile, il perce la cloison contre laquelle est appuyé le lit, pour y pulvériser un anesthésiant.

Vers deux heures du matin, il quittera sa chambre, un maillot collant, noir, à même la peau ; masque à

chloroforme, matraque en caoutchouc, lampe électrique, ouistiti, tel est son attirail. Si son « client » se réveille, il n'hésitera pas à l'assommer. Le coup fait, il disparaît par le premier train, ou dans sa splendide auto.

Récemment, dans un hôtel du Cap Martin, la baronne de Gunsbourg a été ainsi dévalisée de 300.000 francs de bijoux. Les premières constatations ne permirent de relever aucun indice. Un inspecteur, envoyé de Paris, parvint à déterminer que le ou les voleurs étaient entrés par une fenêtre mal fermée, et avaient ouvert, à l'aide de ouistitis, la porte d'un bouidor où la baronne rangeait ses bijoux. Ils courent encore !

Ils courent encore, parce que les rats sont les « as » de la pègre. Disposant d'un matériel perfectionné, gantés de caoutchouc, ils laissent rarement des traces ; leur subtilité, leur don du maquillage, sont extraordinaires.

N'exécutant que des coups fructueux, ils rendent leur filature très malaisée, car, en période de repos, ils fréquentent la meilleure société ; dans des cercles réputés, ils se distraient au baccara ou au chemin de fer, qu'ils agrémentent de « portées » ou « d'emplâtres » rémunérateurs, les jeux de hasard n'ayant pour eux que des certitudes.

Enfin, contre eux, notre police est *désarmée*, car les crédits consentis à nos agents sont ridicules. Cet hiver, l'un d'eux, ayant à filer un rat sur la Côte d'Azur, fut sévèrement blâmé pour avoir dépensé 38 francs par jour en plein carnaval ! Au grave inconvénient du manque d'argent, se joint celui du silence des hôteliers et de leur personnel. Ils craignent, par

la publicité, de détourner la clientèle de leur maison, et pour eux le silence est d'or.

\*\*

La semaine dernière, je dînais avec le brigadier B...l, dans un palace de l'Etoile. Au dessert, nous vîmes venir à nous un impeccable gentleman qui accabla mon compagnon des plus exquis amabilités. Présentations.

— Le comte de Vi...l-Mé...c.

Conversation banale, mais raffinée : politique, femmes, chevaux. Comme il prenait congé, B...l lui demanda négligemment :

— Longtemps Parisien ?

— Non, je pars après-demain pour la Côte... Vous y viendrez ?

— Sans doute..., puisque vous y serez.

Le comte eut un sourire sardonique qui découvrit ses dents aiguës de carnassier, pivota sur les talons et sortit nonchalamment, en rajustant son monocle.

— De son vrai nom, Ettore Modiano. Quinze ans d'immunité. C'est lui qui rafla le collier de la princesse Yan...ki, en décembre, dans un hôtel de Cimiez ; pourtant, je le suivais comme son ombre. J'ai toujours raté... ce rat, ces as des rats.

Un maître d'hôtel nous apporte un verre que nous n'avions pas demandé. B...l le remercia d'un clignement d'œil.

— Tenez, regardez son verre à liqueur qu'un de mes agents camouflé vient de me passer. Aucune empreinte digitale. Il enduit de collodion la face interne de la première phalange des doigts de sa main droite. C'est un garçon prévoyant. »

## Les Perceurs de Murailles

La fortune marche du même pas pour les honnêtes gens, et, pour les cambrioleurs : plus on monte dans la vie, plus on descend dans la maison. On commence par le sixième ; on finit au premier étage. Une fois au premier étage, il ne reste plus que l'hôtel particulier : Passy ou Monceau pour les uns, Fresnes ou Poissy pour les autres.

Mais, avant d'en arriver à l'hôtel particulier, le cambrioleur doit frapper un grand coup. Ce n'est plus une simple serrure à faire sauter, c'est une muraille à laquelle il s'attaquera.

Comme il faut, dans toute entreprise, un certain capital, on le demandera à un coup d'audace. Pendant huit jours, la bande qui aura repéré une bijouterie observera la disposition de l'étalage, les allées et venues des passants, les occupations des employés. Elle aura choisi un magasin qui n'a ni treillage intérieur en cuivre ni rideau à descente automatique. Au jour J, quelques instants avant l'heure H, une automobile viendra stationner à proximité. Brusquement, linge pour éviter les éclats. Un complice, — car le lances'abattrà dans la vitrine un pavé, enveloppé dans un cœur de pavé se sera éclipsé, — raflera ce qu'il pourra,

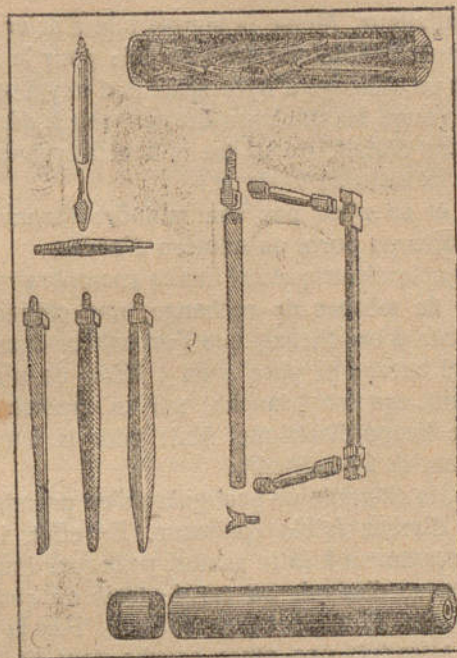
en vitesse. Puis, retraite générale, au besoin protégée par des coups de feu, jusqu'à la voiture, remise en marche au préalable. La bijouterie Lévy, du boulevard Saint-Martin, et la bijouterie de Suresnes, ont su, l'année dernière, ce que leur a coûté le bris d'une vitrine par un petit pavé.

..

Ses preuves une fois faites et son capital constitué, le chevalier du ouistiti sera tout naturellement amené à chercher les seuls trésors à qui leur valeur et leur nombre méritent la protection d'un coffre-fort. Les outils qui ont fait sa fortune première: rossignol, pince-monseigneur, pied-de-biche, ouistiti, passent au rang d'utilités. Il lui faudra se munir d'instruments dignes de sa haute vocation, ceux qui lui permettront de perforer la tôle et de découper l'acier.

Le nouveau perceur de murailles dédaignera la dynamite, efficace, mais brutale, bruyante, dangereuse. Il cherchera l'arme offensive à laquelle nul métal ne résiste. S'il n'a que du talent, il suivra les sentiers battus: il se rabattra sur le chalumeau ou la *chignole* électrique. S'il a du génie, il recherchera quels nouveaux moyens lui offre l'industrie; ce sera, par exemple, la scie circulaire.

Le chalumeau, ou *péricope*, a bien ses avantages: son jet de flammes fond la tôle et en fait tomber un pan comme à l'emporte-pièce. Mais il a aussi bien des inconvénients: ses deux bouteilles de fonte, renfermant, l'une de l'hydrogène, l'autre de l'oxygène, sont lourdes: il fallut aux cambrioleurs de la poste de la rue Vauvenargues huit jours de préparation à pied



*La Bastringue*

(Petit étui contenant un outillage complet)

d'œuvre pour apporter leur matériel dans la cave, point de départ de leur action.

Il est bruyant: son crépitement, qui confine parfois à l'explosion, risque d'être révélateur. Et puis, il est dangereux: tel coffre peut renfermer, entre deux plaques de tôle, une lame de soufre. Que la flamme du chalumeau vienne à toucher ce soufre: des vapeurs asphyxiantes et corrosives se rabattront, impitoyables,

sur le malfaiteur. Même la simple tôle d'acier spécial au manganèse se défend avec âpreté : pour la fondre, c'est avec un mélange d'hydrogène et d'oxygène qu'on passe au rouge les contours du panneau à découper ; au moment décisif, on utilise le seul oxygène. Gare alors aux retours de flammes !

Enfin, et ce n'est pas son moindre inconvénient, chaque péricope porte un numéro d'ordre.

La chignole électrique est moins encombrante. Une vingtaine de mèches de rechange, une chignole, un petit moteur d'un cheval, que l'on achète dans n'importe quel bazar ; ça pèse 4 ou 5 kilos, ça n'est pas encombrant, ça se branche sur n'importe quelle douille de lampe électrique. Mais pour la faire marcher, il faut de l'électricité.

Et puis, la chignole ne peut guère s'en prendre qu'à des tôles d'assez faible épaisseur. En effet, il faut, autour du panneau à faire sauter, pratiquer toute une série de trous disposés en carré : trois ou quatre de ces trous sont réunis à coups de lime. Par la déchirure, on introduit une pince courbe dont l'intérieur est garni d'un mors aiguisé et qui agit sur le panneau comme un ouvre-boîte sur une boîte de sardines, ce qui peut difficilement se pratiquer avec des parois un peu fortes.

Dans cette lutte entre la cuirasse et le perforant, un malfaiteur de génie, qui, récemment, opéra incognito faubourg Saint-Antoine, a trouvé dernièrement dans l'arsenal industriel une arme de premier ordre : une scie circulaire, montée sur billes, que l'on applique contre la tôle. Deux coups de chignole perforent des trous où s'adapteront les vis qui fixeront la portée de l'appareil. La scie, appuyée à la tôle, la

mordra sous l'impulsion d'un gros pas de vis actionné par un volant à bras. En une demi-heure, la scie aura découpé dans la tôle de 5 millimètres un orifice d'un diamètre suffisant pour permettre au malfaiteur de passer le bras à l'intérieur du coffre et d'opérer une razzia qu'il espère fructueuse.

..

Voilà donc notre perceur de murailles en possession de ses armes. A quoi va-t-il s'attaquer ?

Une banque ? Non. Une banque a des coffres spéciaux, aux parois bourrées de ciment ou de fers hélicoïdaux en fonte recuite ; une banque est surveillée. Parfois, évidemment, une inadvertance : telle, cette banque italienne de Milan, qui, ayant installé dans ses caves une chambre forte, omit de lui donner un fond spécial. Pendant un mois, des malfaiteurs enlevèrent pierre par pierre la muraille qui séparait de la chambre forte la cave voisine louée par leurs soins. Et, un beau matin, des valeurs, pour plusieurs centaines de milliers de francs, avaient disparu du coffre le mieux garni, repéré depuis longtemps, grâce à des intelligences dans la place.

Restent donc les bijouteries, celles du moins qui n'ont pas de ces coffres dernier cri, d'un mètre de haut et de deux tonnes de poids, mastodontes aux parois plus larges que l'intérieur. Restent enfin les bureaux de poste et les perceptions, parce que les locaux administratifs ont toujours des coffres-forts d'un modèle ancien, donc facilement perforables.

Pendant un an, parfois dix-huit mois, le local choisi sera soumis à une surveillance incessante. Qui vient,

qui sort, s'il y a ou non des gardiens, quel jour ou quelle nuit du mois il y a le maximum de fonds en caisse, si des sonnettes électriques sont installées, comment couper leurs fils, par où entrer, par où sortir rien n'aura été omis..

On sait s'il faut passer par le toit, comme dans la bijouterie d'Enghien, auquel cas, longtemps à l'avance, on en aura scié les solives, ou par la cave, comme dans la bijouterie de la rue Montmartre: et alors, on aura descellé un à un les moellons de la cave voisine.

La rue est-elle déserte la nuit? Personne dans la maison? Il n'y aura donc qu'à perforer à la chignole des trous dans le rideau de fer, à la hauteur de la porte, et à arracher la tôle à la pince. Quant à passer par l'appartement voisin, comme avant la guerre, inutile d'en parler: le meilleur défenseur, mais invincible, contre cette méthode, c'est encore la crise des loyers.

Quand le moment sera venu, la bande se fragmentera. Une partie fera le guet, une autre, la moins nombreuse, entrera dans le magasin ou dans le bureau, précédé par un individu mince et souple, parfois une femme.

Pas de coffre? l'affaire est réglée en vingt minutes. Un coffre? une heure doit suffire. Soixante minutes: il n'en faut pas plus à des malandrins pour que, dans la ruine, la misère, parfois la faillite, s'écroule le bonheur de toute une famille.

\*\*

Heureusement pour la société, il est bien rare que les bandits ne laissent pas de traces de leur passage, ne serait-ce que des empreintes digitales. Au pis-aller,

une ceinture, un col, une cravate, un simple bouton, comme dans l'affaire de la rue Bonaparte, suffit pour retrouver une piste. L'excès même de précautions, la longue surveillance à laquelle ils ont dû se livrer contribuent à les perdre. Tel renseignement sur les aîtres n'a pu être donné que par telle personne. A qui? C'est l'histoire de ce veilleur de nuit de la rue de la Paix, complice, que les « perceurs » avaient soigneusement bâillonné pour donner le change.

N'oublions pas le produit du vol. Les recéleurs sont en général tous connus. Il est bien rare qu'ils ne parlent pas, ou qu'on ne les fasse pas parler. Une fois un complice, le plus humble, pincé, toute la bande est peu à peu sous les verrous, comme amenée par un fil invisible, mais incassable, au châtement final...

... Et alors, c'est la muraille que l'on ne perce pas, celle, en meulière, de la prison; ou, mille fois plus infranchissable encore, tout en lianes d'autant plus résistantes qu'elles sont plus souples, enchevêtrement inextricable de fleuves et de forêts, la Guyane, tombe du bagnard.



### Les Aristos de la Pègre

Le 13 février 1925, jour fatidique, M. le commissaire Peudepièce, de la Sûreté générale, trouvait, sur sa table de travail, une dépêche, émanant de la police du canton de Vaud et l'informant de l'arrestation d'un sieur Goggol, de son vrai nom Soyter Richard, Bava-rois, pour escroqueries au faux chèque d'un montant connu de 13.500 francs. Son collègue suisse lui demandait de rechercher un complice du nom de Héliard Charley. Seul élément d'enquête: un télégramme reçu le jour même par Soyter, dit Goggol, et ainsi conçu :

« Paris 54.441-11-13-11 h. 30 Goggol Hôtel Savoy, Zurich.

« Te téléphonerai ce jour vers minuit. Charles ».

En soi, l'affaire était banale: escroqueries de 13.500 francs! Il fallait toute la sagacité expérimentée et l'inlassable opiniâtreté de M. Peudepièce pour ne pas « laisser tomber », car le crime et le criminel, tels du moins que les présentait la dépêche, n'avaient rien de passionnant. Mais il ne suffit pas d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer.

Ce télégramme obscur devait être, pour le détective, la clef d'une des plus formidables affaires internationales, l'affaire type, si l'on peut dire. Tout y est réuni : haute personnalité des coupables, audace et nombre des vols, modernité des moyens employés, diversité des lieux, ruses de fauve dépistant le chasseur, jusqu'à des coins tout fleuris de sentiment : l'aristocratie de la pègre opérant une rose aux lèvres.

#### SUR LA PISTE

C'était donc un coup de téléphone donné par le complice qui devait servir à pincer celui-ci. Le lendemain, à la première heure, l'enquête savait quel poste — l'hôtel Ch...d, aux Champs-Élysées, — avait, à l'Inter, appelé Zurich, vers minuit. Deux inspecteurs s'y précipitent : nid vide.

Le portier confirma bien qu'un individu ayant rédigé sa fiche au nom de Goggol, Charles, 34 ans, né à Chicago, venant de Chamonix, d'où il avait retenu une chambre, était arrivé le 12 et reparti précipitamment le 14, vers une heure du matin, après avoir téléphoné à Zurich. On sut que, mis en déflance par une voix qu'il n'avait pas reconnue au bout du fil, le Goggol avait décidé de disparaître.

Goggol à Paris ? C'était évidemment Héléard qui avait pris le nom de son complice. La bête devait être de bonne prise. De nouvelles indications de Suisse, parvenues 48 heures après, allaient faire rebondir l'enquête.

Soyter, à Zurich, était entré dans la voie des aveux. De concert avec un certain Ricco, dit Posson, il avait

praticqué un vol, « au rat », dans un hôtel de Viareggio : des bijoux, pour plusieurs millions. Puis, divers avatars, dont quelques mois de prison à Cologne : un séjour à Berlin, puis à Paris, où, sous le nom de Joë Brodley, Soyter aurait été chauffeur d'auto. Il avait, de compte à demi avec Héléard, retrouvé sur les boulevards, acheté à un M. F..., rue du Bac, une voiture italienne garée dans un établissement proche du Grand Palais. Il l'aurait revendue en 1922 à un M. K..., et, nanti de quelques billets, avait fait toute une tournée sur la côte normande et en Suisse. Il achevait de « manger le morceau », en donnant l'adresse de Héléard, poste restante, Paris-Bourse.

Une surveillance est organisée à la poste de la Bourse. Le 18, au matin, un homme, petit, grassouillet, d'une élégance recherchée, s'approche du guichet et, avec l'accent américain : « Le courrier de M. Héléard ? » Héléard ! Il est donc venu, ignorant de l'arrestation de Soyter ! Il est tombé dans le piège ! On le tient !...

Non. Une hésitation de l'employé a donné à réfléchir à Héléard qui s'évanouit comme une fumée.

#### UNE ARRESTATION DE CINÉMA

Mais M. Peudepièce commençait à « brûler ». Une enquête à l'ancien garage de Soyter lui donna l'adresse de l'hôtel où celui-ci était descendu. Quelques minutes dans cet établissement, l'hôtel S...n, rue Godot-de-Mauroy, lui permettait d'apprendre qu'en même temps que Soyter, y était descendu un de ses amis, Henry Kabingwotzon. Kobingwotzon ? Ne serait-ce pas Héléard, précisément à Paris à pareille époque ?

Et les fiches de la préfecture révélèrent qu'au même moment, Soyter et Kabingwotzon avaient demandé des permis de conduire et, pour ce, s'étaient fait photographier. On allait donc enfin avoir un signalement précis.

Connaître le photographe fut un jeu d'enfant. M. Peudepièce s'y précipite. Huit jours avant, pas plus, Kabingwotzon-Héland était venu retirer son cliché...

Mais..., en même temps que lui, était venu poser devant l'objectif un de ses amis, du nom de Nodders, qui avait donné comme adresse l'hôtel du L... On savait que les compères formaient un trio. On tenait le fil Soyter et le fil Héland. Nodders donnerait-il le fil Ricco ?

Une filature est, le même soir, organisée à l'hôtel du L... On voit sortir Nodders et son ami : trait pour trait, le signalement de Héland. Le temps d'appeler un taxi : nos deux compères ont déjà sauté dans une voiture en marche.

Les inspecteurs ont pu quand même relever le numéro de la voiture qui a emmené — où ? — Nodders et Héland. En cinq minutes on connaît son bagage. On y court : soupir de joie ! La voiture y entre à l'instant. C'est rue de P...g, dans un grand restaurant, qu'elle a conduit nos gentlemen. Le temps de se rendre à l'Etoile. Et c'est devant un magnum de brut d'une grande année, à l'heure de la bécasse flambée, qu'une paume ennemie tapote l'épaule replète d'Héland et qu'une voix discrète susurre :

— Voudriez-vous sortir ? J'ai quelques mots à vous dire. »

### UNE ODYSSEE CRIMINELLE

Au fond, on tenait trois bandits. Mais qui étaient-ils ? Qu'avaient-ils commis, en dehors de banales escroqueries ? On l'ignorait. Et nos trois compères paraissaient peu disposés à se livrer de soi-même.

A la première question posée à Héland :

— Comment vous appelez-vous ?

Le dandy avait répondu, avec philosophie :

— Comme vous voudrez. Voulez-vous que, pour l'instant, je sois Héland Charley, né le 16 juillet 1893, à Constanza (Roumanie), de feu Fred et de feu Klem Marie ? Quant à mon vrai nom, excusez-moi. J'ai de fortes raisons familiales de vous le taire. Quant à ce que j'ai fait... »

Mais les documents saisis sur Héland allaient permettre de le savoir, ce qu'il avait fait... et refait. Outre plusieurs milliers de francs, livres ou dollars, des bijoux, de faux timbres, un coupe-file (!), un timbre en caoutchouc d'un grand journal américain paraissant à Paris, il était détenteur de plusieurs passeports, au nom de Kabingwotzon, Hatwelling, Goggol.

Ces passeports, de toute évidence maquillés, portaient des numéros. Ces numéros permirent d'en retrouver les véritables propriétaires, dont, par raffinement, les criminels avaient à peine transformé les noms. Il n'y avait plus qu'à rechercher s'il n'y avait pas de plaintes émanant des titulaires réels des passeports. Par les dates et les lieux des plaintes, on reconstitua aisément le périple de nos aristos de la pègre. Et voici ce que donna cette reconstitution :

En janvier 1923, les compères sont en Autriche, où

divers vols signalent leur passage; en mai, ils se retrouvent à Zurich, passent en France en volant, dans le rapide de Bâle, le sac de Mlle R..., reviennent à Lausanne, où ils dérobent les papiers et les bijoux de M. C..., filent sur Montreux, où ils dépouillent Mrs F...

En août, ils sont à Genève, où Noddors touche une lettre de crédit de 30.000 francs, provenant du vol C... Ils descendent à Aix et se séparent.

Soyter, lui, va à Vichy: à l'hôtel R...; il « fait au rat » 100.000 francs de bijoux et 7.000 francs d'argent liquide à un sieur M... Il retrouve Héléard à Deauville, pour le plus grand déplaisir d'un avocat, M. B..., délesté à l'hôtel R..., de plusieurs milliers de francs.

Ils descendent, en septembre, sur Biarritz. A l'hôtel G..., 20.000 francs de bijoux à M<sup>me</sup> H..., belge, sont soulevés. Puis, ils passent à l'hôtel d'A...: 70.000 francs de bijoux disparaissent, pleurés par une Argentine, M<sup>me</sup> de B..., qui voit filer en même temps 45 livres, 500 piastres, 400 louis, deux lettres de crédit et un chèque de 10.000 francs, lequel est touché douze jours après à... Lugano!

Car, Biarritz commençant à sentir mauvais, Héléard et Soyter décident d'aller se reposer aux bords des lacs italiens, après toutefois un court passage à Paris. Sans doute, ils n'ont vu aucun coup à faire, car ils reviennent en France. C'est l'hôtel N..., à Nice, qui les hospitalisera. Hospitalité onéreuse: outre de l'argent, quatre passeports, au nom de la famille Yegge, transformés en Harol et Goggol.

Brusque retour en Suisse: un chèque de 1.300 dollars au nom de M. Yegge est négocié à Interlaken; et 1.300 autres touchés à Coire.

Un bref séjour à Paris. Un avion emporte les complices à Amsterdam, où ils brocantent les pierres démontées des bijoux volés.

Quant à Posson, il était allé sur la Côte d'Azur. Ses manières élégantes et son art de danseur accompli avaient attiré sur lui l'attention bienveillante d'une jeune fille de la meilleure noblesse avec laquelle il se fiance..., non sans soulever 50.000 francs à sa future belle-mère!

#### LA BOUE SUR L'HERMINE

Voilà six mois de leurs exploits; de leur propre aveu, c'est depuis seize ans que durait cette vie de rapines. Si l'on calcule qu'en une demi-année, les bandits avaient raflé 250.000 francs liquide et 400.000 francs en bijoux, on arrive en douze mois au million et plus, qu'ils reconnaissent d'ailleurs s'être fait, bon an, mal an.

Et ce ne sont pas de vulgaires criminels. Par Posson, on retrouve les noms réels de Soyter et de Héléard. Qu'on nous excuse de les taire: de très honorables familles sont en cause, et l'affaire est à l'instruction. Qu'il nous suffise de dire ceci: l'un est le fils d'un des membres les plus éminents de la magistrature « debout » allemande; l'autre, celui d'un des plus hauts fonctionnaires d'un petit Etat voisin; le troisième appartient à une famille de juges à la Cour suprême du même Etat.

A cette sinistre équipe, réclamée en France par cinq parquets et ensuite par quatre pays étrangers, rien n'a manqué, ni l'éducation, ni les exemples. Mais le vice avait dévoyé toutes leurs qualités acquises de naissance.

Ils se sont retrouvés comme ces fauves qui, à plusieurs centaines de kilomètres, flairent leurs congénères. Et s'épaulant l'un à l'autre dans le crime, ces trois aristocrates de la haute société étrangère sont devenus les aristos de la pègre internationale.

Et par une de ces ironies dont le sort est coutumier, le point final à leurs aventures est mis par un jeune homme mince et froid, gagnant moins en un an que ne volaient en une nuit Soyter, Posson et Héliard, mais dont la finesse et le zèle sont supérieurs à toute rémunération : M. Peudepièce, commissaire à la Sûreté générale.

---

## VIII

**La Guitare et le Jazz-Band**

S'il est vrai que les formes les plus élevées de la pensée humaine sont celles qui s'expriment de façon immatérielle, les mathématiques ou la poésie, la forme la plus raffinée du crime serait celle qui réaliserait les fins de ses auteurs sans le concours d'aucun instrument ni d'aucune violence, et qui amènerait la victime à s'exécuter d'elle-même, parfois même avec reconnaissance. Autrement dit, ce serait le chantage qui réaliserait les conditions qui font le méfait pur et sans tache, résultat du jeu normal du conflit des intelligences.

## DU CHANTAGE ET DES CHANTEURS

On lit dans Littré : *Chantage* : s. m. terme populaire. Action de faire chanter quelqu'un, c'est-à-dire de lui extorquer de l'argent en le menaçant de révéler quelque chose de scandaleux ou de le diffamer, etc...

Il en est du chantage comme des milliardaires. On en parle beaucoup, on en voit rarement. Le chantage n'alimente que faiblement la rubrique des tribunaux. La victime, penaude comme la poule qu'un renard aurait prise, préfère souvent en rester sur sa courte honte et passer ses déboires par profits et pertes.

D'autres, moins timorés, poursuivent, mais combien souvent pour la forme ! Les maîtres-chanteurs ne

sont pas si sots que d'accorder leur lyre sur un air faux. Les données sur lesquelles ils construisent leur système doivent ne pas manquer de vraisemblance. Quand, par fortune, elles sont exactes, c'est tout profit.. Il faut que la victime éventuelle ne puisse pas ne pas avoir peur. Elle aimera mieux, une fois l'instance engagée, recourir à un arrangement qu'à un tribunal. Et la police, saisie, se voit souvent, à son vif regret, transformée en juridiction d'entérinement, alors qu'il eût été désirable pour la société qu'elle restât dans son rôle répressif.

Mais n'est pas romancier qui veut : pas plus maître-chanteur. Il faut être juriste comme Lamoignon, psychologue comme Boutroux, feuilletonniste comme M. de Montépin. Et je passe sur nombre d'autres qualités, plus obscures mais non moins nécessaires. Le tout compose un ensemble que groupe rarement un cerveau humain. Le vrai maître-chanteur est donc, par essence, extrêmement rare. Et voilà pour lui.

Le chantage, lui-même, est assez limité. Tuons ici une légende : celle du chantage de presse. Le chantage de presse a, dit-on, existé. Possible. Aujourd'hui, il n'est plus que fiction.

D'abord, parce que le maître-chanteur de presse serait discrédité, de par son existence même. Supposez un monsieur, qui, monocle à l'œil et le sourire aux lèvres, viendrait vous trouver en vous disant : « Souffrez que je me présente : Robert Macaire, directeur du *Vengeur de la Morale*. Les hasards de la vie m'ont mis entre les mains une correspondance édifiante que vous eûtes avec M<sup>me</sup> Tartempion, la femme du ministre bien connu. Heureusement pour vous, car je suis galant homme. Mais les temps sont durs et le papier

est cher pour tout le monde. Vous saurez reconnaître ma courtoise discrétion par une de ces feuilles que les organismes de crédit donnent à leurs clients, reliées par carnets de 25, et sur laquelle vous tracerez un chiffre. Et au porteur. Ne barrez pas surtout. Je suis, monsieur, votre serviteur!... »

Vous vous tiendrez le raisonnement suivant : « L'animal ! Comment diable Sidonie a-t-elle pu être si imprudente !... Ce sera sa femme de chambre. Mais ceci n'a plus qu'un intérêt historique. Pour le présent, voyons... Ce Robert Macaire est un maître-chanteur, et, comme tel, publiera-t-il mes poulets ?... Non, car ce serait se priver de ses armes. Au pis, il y fera allusion. Mais, alors, c'est de la diffamation... » Et vous consignez votre porte à ce musicien, condamné, par profession, à tenir sa mélodie secrète.

Le chantage doit donc rester d'ordre purement privé. Il porte sur les mœurs ou sur le sentiment.

Ayant passé une partie de votre nuit à vider, en joyeuse compagnie, un magnum de brut, vous êtes saisi, boulevard de Clichy, par le grand air. Vous éprouvez le besoin d'aller confier un petit secret à l'un de ces kiosques en tôle qui ont emprunté leur nom à Vespasien. Dans le box voisin du vôtre, un quidam est entré à votre suite. Soudain, il se met à pousser des cris d'orfraie, vous accusant, en termes souvent peu choisis, de vous être livré sur sa personne à des gestes attentatoires à la pudeur en général et à sa vertu en particulier, réclamant un agent, pour autant, bien entendu, qu'il n'y en ait pas en vue.

Si vous êtes à la page, vous lui proposez avec énergie d'aller en chercher un au plus prochain poste de police. Il y a de fortes chances pour que vous voyiez

le gentleman se perdre soudain dans l'ombre propice, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Mais il est des gens timorés qui perdent pied et proposent d'acheter le silence du plaignant. Refus hautain et furieux. L'accusé s'enfonce : il parle de sa situation, de sa vertueuse épouse, de sa vieille mère. Pas de scandale ! Et l'intéressé s'humanise. Lui aussi a une vieille mère. Moyennant quelques billets bleus, tout s'arrange : mais surtout qu'on n'y revienne plus.

Ça, c'est le côté des messieurs. Voyons le rayon des dames.

Ce n'est plus le coup de la vespasienne. C'est celui du garde-champêtre. Souffrez que nous le gardions pour la bonne bouche. Bornons-nous à dire pour le moment qu'il diffère du précédent par une mise en scène plus soignée et une distribution plus nombreuse.

Le coup du garde-champêtre se pratique aussi avec les hommes. Il y a de certaines entrevues avec des messieurs qui se terminent par un voyage en Egypte... Passons, passons...

Le chantage au sentiment demande une base plus substantielle. M. Robert Macaire, au lieu de faire paraître dans le *Vengeur de la Morale*, la correspondance révélatrice que vous eûtes avec M<sup>me</sup> Sidonie Tartempion, menace de la livrer à votre femme.

Coup dur ! Vous le parerez en racontant tout à votre moitié. Evidemment, il y aura peut-être de l'orage, mais le temps arrange bien des choses.. Et puis, M. Robert Macaire n'a aucun intérêt à se priver de ses armes. Et puis... et puis, comme le dit la vieille formule de l'aviation : « Quand ça ne va pas, ça va ! »

## UNE ARME MAGIQUE

La vérité, c'est que chantent seuls les gens qui veulent bien chanter. Axiome : Ce sont les chanteurs qui font les maîtres-chanteurs.

Nul Français, dit le brocard juridique, n'est censé ignorer la loi. Belle formule ! Le malheur veut que, sur 40 millions de citoyens, seuls Robert Macaire et La Brige défèrent au principe, La Brige pour ridiculariser la loi, Robert Macaire pour la tourner.

A tous ceux qui liront les présentes, salut ! Qu'ils méditent cet article du Code d'instruction criminelle :

« ARTICLE 10. — Les Préfets des départements et le Préfet de police à Paris, pourront faire personnellement ou requérir les officiers de police judiciaire, chacun en ce qui le concerne, de faire tous actes nécessaires, à l'effet de constater les crimes, délits et contraventions, et d'en livrer les auteurs aux tribunaux chargés de les punir, conformément, etc... »

Autrement dit, pour qui sait lire, le Préfet de police à Paris, les Préfets dans les départements, peuvent, sans autre forme de procès, sans mandat ni commission rogatoire, faire perquisitionner chez une personne suspecte de chantage.

Vous comprenez bien que, pour sauver l'honneur de Mme Sidonie Tartempion et la sérénité nécessaire à la bonne marche des affaires de M. Tartempion, ministre des Transactions Interplanétaires, M. le Préfet de la Seine-et-Garonne sera trop heureux, ne serait-ce que pour se débarrasser d'un client éventuellement compromettant, d'envoyer chez le Robert Macaire deux messieurs très bien qui fouilleront les commodes, bouleverseront les dossiers, videront les

secrétaires. Et, dans la soirée, cet honorable fonctionnaire vous tendra une liasse de feuilles rose paon ou azur mourant, couvertes d'une écriture familière, dont la première ligne sera « Ma cocotte en pain d'épices... » ou « Trésor à son Loulou ».

Car, — et ceci est tout à l'honneur de la Troisième République — c'est uniquement contre les maîtres-chanteurs que MM. les Préfets firent jouer cet article. Ceux qui, au Sénat ou au Palais-Bourbon, demandent chroniquement et par principe la suppression de cet article sauveur, ont besoin d'être pardonnés, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Pour une fois que la loi donne une arme aux honnêtes gens, il faut avoir perdu le sens pour désirer la leur enlever !

#### UNE BELLE HISTOIRE

Mais tout ceci, c'est de la politique. Et chacun sait que la politique n'a rien à voir dans les affaires de chantage. Napoléon, citant *Excelsior*, a dit quelque part : « *Un bref croquis m'en dit plus long qu'un long discours.* » Je vais donc esquisser brièvement une histoire de maîtres-chanteurs. Elle ressortit au coup classique du garde-champêtre.

Un beau matin de juillet 1910, une dame L... arrive dans une station célèbre pour ses cures intestinales, à laquelle Jean Lorrain a consacré un roman, assez fielleux d'ailleurs. « La personne est un peu mûre », comme vocalise Méphisto dans *Faust*. Bijoux, perles, importance, beaux yeux au reste, et poudre de riz : on n'a pas encore désarmé !

Elle descend au Metropolitan-Hotel. Elle n'est pas entrée qu'un jazz-band l'a repérée. Le jour même,

un banquier américain, ou soi-disant tel, fait la connaissance de la dame dans l'ascenseur. On se retrouve le lendemain, à la buvette, on échange des propos sentimentaux, on lie partie. *Intermezzo* de violon, qui se prolonge une huitaine de jours.

On fait des promenades : « Nous avons fait un beau voyage... » *Ciboulette*. Un certain 6 août, petite déambulation digestive aux environs. On s'arrête dans un coin ombreux. On s'assied : évocations familiales, regrets du passé. Le violon joue sur la chanterelle. Attendrissement. *Tango*.

Soudain, batterie ! Le garde-champêtre apparaît. Horreur ! Le violon est dans une tenue indécente : l'archet s'érige, insolent. Duo entre lui et ses baguettes. Menace de procès-verbal. La dame proteste. Elle était sur la crête du talus, le banquier américain à ses pieds ; elle ne s'est pas rendu compte de la tenue indécente de celui-ci. Mais le garde-champêtre ne veut rien savoir.

Survient un M. Pierre C... Peut-être le garde-champêtre comprendra-t-il ? Et le garde-champêtre comprend... « Lâchez-les ! » *Valse lente*.

C'est entendu ! Le banquier-violon tire des *greer backs* de sa poche : il n'y en a que pour quatre mille dollars, vingt mille francs en ces temps heureux de francs-or ! Mais il est prêt à verser 400 billets. Banquier à New-York, il ira les chercher outre-mer. *Fox-trot* : « *Chica-go, Chica-go !* »

Entre temps, Mme L..., par peur des poursuites, les lui avancera, non sans signer un aveu de sa faute. Elle restera quatre jours à Paris, avec le garde et Pierre C..., pour les toucher à la banque. *Intermède, Manon* : « Nous irons à Paris... tous les trois... »



Du 7 au 12, voilà donc le trio à Paris, Mme L..., la cantatrice, le garde qui fait la batterie, Pierre C... qui tient le saxophone. Au Crédit Industriel, Mme L... touche le chèque, remet les fonds au garde. *Pasodoble*.

— « Mais, vous, Monsieur C..., quelle gratitude !... »

— Ah ! Madame, je songe à ma mère !... Ma mère, je la vois, oui, la revois, etc...

Et voilà... pour le moment. Quand un jazz-band travaille et a trouvé une si bonne cliente, il ne s'arrête pas pour si peu.

Le 15, le Saxophone vient trouver Mme L... Le garde va être dénoncé par un de ses complices. Il vient rembourser les 400.000 francs, il les a sur lui.

— Soit, répond Mme L..., je me défendrai devant les tribunaux.

— Vous n'y pensez pas, que diront les journaux ? Ils raconteront l'histoire ! Ceci sur l'air du *Barbier de Séville*.

La presse quotidienne a bon dos. Mme L... prend peur. Le banquier-violon offre 300.000 francs de plus, pour l'autre garde. Bien entendu, Mme L... les avance sur reconnaissance. *Valse rapide* sur le thème « *La Princesse Dollar* ».

Trois semaines de répit. Au début de septembre, lettre du garde qui donne rendez-vous à Mme L..., de retour à Paris. On se rencontre, toujours en présence de Pierre C..., au Square des Invalides. Le banquier a écrit au garde qu'il ne peut rembourser. Mais lui, brave homme, ne veut pas manger de ce pain-là. Il ne demande qu'à rembourser Mme L... Malheureusement, il a mis les 700.000 francs, pardon, les 400.000, au nom de sa femme qui, née native du

Massif Central, ne veut rien savoir pour donner sa signature. Air de *Bourrée*, de bourrée de crâne.

On voit d'ici toutes les combinaisons destinées à endormir Mme L... Le jazz-band (banquier-violon, garde-drummer, Pierre C...-saxo), étourdit trois mois la pauvre femme qui, à la fin, secoue cette fumée de blues, de one-step, de boston et de mélanges financiers. Elle porta plainte.

Et elle fit bien. Les journaux n'en parlèrent pas. Les trois musiciens furent mis à l'ombre, avec le maximum pour le garde-champêtre (exercice illégal de ses fonctions) : trois, trois et cinq ans. Et elle recouvra 400.000 francs. La leçon lui en coûta 300.000. Si ce volume, qui en vaut quinze, avait paru à l'époque, elle en aurait économisé 299.985.

### Les Fabricants de Francs-Papier

Les espèces sonnantes et trébuchantes ayant disparu de la circulation depuis 1916 pour s'amonceler dans les coffres des banques d'Etat ou dans les cachettes des thésauriseurs méfiants, le faux monnayeur s'est mué en fabricant de francs-papier.

Le faux monnayeur, qui se réclamait de Philippe-le-Bel, lequel érigea l'adulteration des monnaies en doctrine financière royale, avait à jouer la difficulté. En effet, les fausses pièces devaient réunir à la fois le son et le poids. Il avait essayé du faux louis de cristal, mais celui-ci avait le défaut de se briser quand on le faisait tinter un peu fort.

Il y a une soixantaine d'années, époque heureuse où le platine était moins cher que l'or, des faux monnayeurs espagnols fabriquaient couramment des louis d'or... en platine. D'ailleurs, l'Espagne fut, de tout temps, le berceau de la fausse monnaie. La fabrication du faux écu y était courante; moulé, il y présentait de nombreux défauts dans la tranche, bavures, striures, ou exergue mal fait, mais qui n'entravaient nullement sa circulation.

La substitution du papier au métal n'a pas rendu facile la tâche du faussaire, au contraire. Cela tient à la rigueur de notre législation : travaux forcés à perpétuité, aggravée par cette « prime à la dénonciation » que constitue l'article 138 du Code pénal ainsi conçu :

« Les personnes coupables seront exemptes de peine si, avant la consommation de ces crimes et avant toutes poursuites, elles en ont donné connaissance et révélé les auteurs aux autorités constituées, ou si, même après les poursuites commencées, elles ont procuré l'arrestation des autres coupables. »

Cela tient aussi aux soins que la Banque apporte à la fabrication de ses billets. Le billet de cent francs, à la fois mince et solide, filigrané en pleine pâte, reçoit quatre teintes successives : jaune, rouge, bleu pâle, indigo, plus un vernis qui lui donne un toucher si spécial que les caissiers de la Banque reconnaissent les faux billets rien qu'en les comptant. Aussi, aucun contrefacteur n'a-t-il essayé de l'imiter.

La seule falsification en usage est le billet confectionné avec les découpures de 10 autres billets au moins. On coupe une bande étroite sur le bord, puis une bande double, puis une bande quadruple, etc... ou encore on prélève un certain nombre de morceaux qui seront remplacés sur l'original par un maquillage au pinceau du papier pelure sur lequel ils sont collés.

Ce puzzle peut faire illusion, surtout lorsque le billet ainsi confectionné est inclus dans une liasse. Mais l'auteur de ce travail rémunéré à 10 % au maximum, risque les travaux forcés. Comme le disait Jean Valjean au bandit Montparnasse : « Devenir un coquin, ce n'est pas commode. Il est moins malaisé d'être honnête homme ».

## LA SÉRIE K

Les billets d'une seule couleur ont tenté les contrefacteurs. La grosse affaire a été celle des billets de 1.000 francs, dite de la série K, tous ces billets portant cette lettre. Fort grossièrement imités, dès qu'ils rentrèrent à la Banque de France, ils furent immédiatement « repérés ». Le papier et la gravure étaient également défectueux.

Avant d'aller plus avant dans cette affaire, examinons les méthodes employées par les faussaires. Le choix du papier requiert tous leurs soins : un « Japon » légèrement parcheminé, ou encore un papier pelure collé sur un vélin. Pour le filigrane, une empreinte est prise sur un vrai billet, puis reportée sur une matrice que l'on applique sur le papier, en ayant soin de le ramollir soit à la vapeur d'eau, soit avec une onction légère d'oxyde de zinc.

La photogravure est obtenue avec un appareil à fort développement, grossissant une dizaine de fois ; sur la grande épreuve ainsi reproduite, les retouches sont plus faciles. L'épreuve retouchée est ramenée à la grandeur normale sur une plaque de zinc ou sur une pierre douce.

Les billets K provenaient des pays rhénans. Un premier allemand arrêté donna le signalement et l'identité de ses complices. Sur le point d'être saisis, ils s'échappèrent. Par le service des passeports, on apprit qu'ils en avaient demandé pour le Brésil. L'inspecteur Béthuel fila à Rio-de-Janeiro, et quarante-huit heures après son débarquement, il les cueillait au nid.

Mais toutes les affaires de fausse monnaie gardent en partie leur mystère. On ne put jamais savoir dans quelles conditions exactes ces billets avaient été fabriqués. Celui des complices qui aurait pu donner des renseignements fut arrêté à Londres. Or, la justice britannique refusa non seulement de l'extrader, mais encore *de nous fournir le moindre renseignement.*

#### LES MARSEILLAIS

Marseille a toujours été un centre important de fausse monnaie. Cela tient à sa population flottante, bigarrée, difficilement contrôlable, à ses faubourgs innombrables et joviaux, mais tortueux.

D'ailleurs, sur l'adorable Corniche, au pied d'Endoume, dont le soc de grès rouge laboure la Grande Bleue, il est une petite crique si profonde, que les lames les plus furieuses y déferlent calmées et caressantes, et qui s'appelle innocemment: « Anse de la Fausse-Monnaie ».

Une officine de faux billets de 20 francs y fut découverte l'année passée. Le contrefacteur était un ancien instituteur qui avait quitté la pédagogie pour la publicité. Il avait commencé par imprimer un faux billet sur le recto d'une feuille dont le verso vantait les mérites d'un coricide. Hélas! cette publicité ingénieuse l'entraîna à faire de son prospectus un faux billet.

Mais on ne pense pas à tout. Au lieu de reproduire le billet par la photogravure, il le grava. Or, quand un faussaire grave directement, il commet toujours quelque erreur; dans le cas présent, l'erreur fut causée par ce fait que dans l'article 139 du Code pénal

reproduit sur les billets, le graveur fit accorder l'adjectif « autorisés » non pas avec « banques », comme le code, mais avec « billets ». Il n'en fallut pas davantage pour déceler la fraude.

Ces faux billets furent émis sur les champs de courses et dans les débits mal famés de Montmartre. Des surveillances furent exercées; un coup de filet de Paris à Marseille emprisonna la bande. Et, à la demande de la Banque de France, une loi fut promulguée, interdisant la reproduction des billets, et même des fragments de billets pour la publicité.

Les faux billets de 5 francs sont, en général, l'œuvre de libertaires, qui appliquent ainsi leur doctrine de reprise sur la société, tel ce Lucien Rebuffé, arrêté récemment, sous l'inculpation de double assassinat en forêt de Rambouillet et qui, en 1918, fut inculpé dans une affaire de faux billets de 5 francs.

Fait caractéristique: tous les émetteurs de faux billets se signalent à l'attention de la police par des dépenses exagérées. Un seul, R...l Lé...er, ancien ouvrier photogaveur, met soigneusement ses gains de côté. La Sûreté Générale le connaît bien, mais n'a jamais pu le pincer; il fut, d'ailleurs, candidat en grande banlieue aux élections municipales!

#### LA MACHINE A FINIR LA GUERRE

Il est curieux de constater que, pendant les hostilités, aucun des belligérants ne s'est servi d'une arme qu'il pouvait aisément fabriquer: la planche à billets... du voisin. Ils auraient renouvelé ainsi la manœuvre de l'Angleterre qui, pendant la Terreur, inonda nos côtes de faux assignats.

Seule, la Russie, en 1923, utilisant ses imprimeries nationales, qui sont les mieux outillées de l'Europe, émit des billets français de 1.000 francs, admirablement gravés, mais, fort heureusement, imprimés sur du papier à fromage!

Cette arme redoutable en ce sens qu'elle aurait pu ruiner le crédit de l'adversaire, n'a pas été utilisée, en raison sans doute d'une sorte de solidarité financière internationale. Félicitons-nous en, tout en regrettant qu'une si haute moralité ne se soit pas étendue aux gaz asphyxiants et aux bombardements des villes ouvertes!

---

X

### Les Laveurs de Titres

Ce sont gens paisibles et respectés; ils jouissent de la considération de leur propriétaire à qui son terme est payé avec une ponctualité touchante, et de la déférence de leur concierge, grâce à la régularité de leurs mœurs qui leur interdit de demander le cordon, passé dix heures du soir. Mais leurs allures de chattemittes dissimulent les plus dangereux bandits, ceux qui ne tuent ni ne volent les particuliers, mais ceux qui s'attaquent au crédit public.

On les appelle les « laveurs de titres », vieille survivance des temps où les malfaiteurs « lavaient », autrement dit maquillaient, les titres volés. Les « laveurs de titres » d'aujourd'hui ne travaillent plus dans le détail: ils ne lavent plus; ils contrefont.

\*\*

Dans tout le gras et riche pays normand, les frères G...on, Maurice et Henri, jouissaient de l'estime et de la confiance générales. On les prônait à Yvetot; Corneville les portait aux nues.

L'un et l'autre étaient pourtant de vieux chevaux de retour. L'un, avant la guerre, avait été condamné

à la prison pour émission de fausses pièces de un et de deux francs. L'autre, pour vol, avait été gratifié par les tribunaux rouennais de cinq ans de réclusion agrémentés de dix ans d'interdiction de séjour. La substitution progressive de coupures soyeuses à la monnaie sonnante et trébuchante allait ouvrir une ère nouvelle à leur activité.

Des billets de vingt francs et de cinq francs, faux naturellement, avaient provoqué l'arrestation de comparses par qui l'on remonta aisément aux fabricants : on les pinça à Rouen. Une perquisition fit découvrir 737 bons de la Défense nationale de 1.000 fr. Des faux ? « Jamais de la vie, affirmèrent les accusés indignés ; ils proviennent d'un héritage. »

D'autre part, on retrouva bien dans leur maison de la R...-e-Th...lle, petit hameau de l'Eure, des armes et des munitions, comme pour soutenir un siège, mais rien qui ressemblât à un matériel de contrefacteur : ni planches de zinc, ni faux timbres, ni presse.

Il fallut donc se livrer à une expertise détaillée : et la première chose que l'on examina, ce fut le papier.

Le papier des bons authentiques est fait de pur chiffon, ce que l'on trouve difficilement dans le commerce. Il est, au microscope, lisse et feutré. Celui des 737 bons était vergeté, avec une trame verticale rompue très apparente.

On l'analysa : il avait été fabriqué avec un tiers seulement de chiffon : les deux autres tiers étaient de paille hachée. Une fois brûlé, il donnait, pour cent grammes de combustible, 18 gr. 9 de cendre, alors que le papier de l'Etat n'en donne que 5 grammes. Enfin, son imperméabilité était trois fois plus considérable.

La présomption de faux devenait forte. Mais enfin une ou plusieurs feuilles semblables avaient pu se glisser dans un lot de papier au moment du filigrane. On examina donc le filigrane.

Là, rien qui différenciât les bons incriminés des bons courants. Un filigrane net, toutefois trop régulièrement disposé au milieu de chaque coupure. En effet, dans les bons authentiques, dont chaque feuille fournit 36 exemplaires, le filigrane est disposé irrégulièrement, tantôt au milieu, tantôt sur les côtés, tantôt en haut et en bas, ou en coin, ou en deux parties : sept cent trente-sept bons affichant « Trésor public » comme un placard électoral le nom d'un candidat, c'était pour le moins étrange.

On passa au dessin. On agrandit un bon au hasard, et on examina à la loupe chaque centimètre carré. Alors le faux éclata. D'abord certains détails de dessin, dans les vignettes, la tête légèrement plus grosse, les hachures de la chevelure et du bras grossières, les F accolés du cartouche cernés de plus de blanc ; et puis, un millimètre de différence entre le socle des deux figurines.

Ensuite, dans le fond de garantie « Trésor public », répété à l'infini en principe typographiquement, deux L affectaient la forme de C carrés. Le fond de garantie lui-même présentait en deux endroits un léger décalage se répétant sur toute la colonne. Enfin, omission de l'accent aigu sur la majuscule E de EMIS. Tout cela, à la lumière aveuglante du cliché agrandi, permettait d'affirmer la fraude.

Toutefois, forts de l'absence de matériel, les frères G... niaient toujours.

Le hasard eut raison de leur système de défense.

Des fouilles avaient été entreprises un peu partout, sans grand résultat. Mais un inspecteur qui, lors de la perquisition, avait remarqué tout un attirail de pêcheur à la ligne, alla repérer, dans la Risle, toute proche, le « coup » où les frères allaient taquiner l'ablette et la perche. Et on repêcha, dans le calme lit de la petite rivière, toutes les planches et les documents ayant servi à fabriquer les 737 bons découverts et quelques autres antérieurement écoulés.

Une première planche « Trésor public » était évidemment la reproduction du filigrane qu'elle avait servi à contrefaire. Les caractères aux angles légèrement arrondis avaient été, suivant toutes les règles de l'art en matière de faux, appliqués sur le papier préalablement découpé et humidifié par un séjour de plusieurs heures entre deux buvards mouillés et, après l'opération, passé à la calandre.

Comment l'ensemble du bon avait-il été fabriqué? Evidemment par la photogravure. Mais encore: de quoi? D'un bon ou d'un dessin reproduisant le bon? Une planche primitive donnait à cet égard une indication bien curieuse. Elle reproduisait une photographie fixée à la muraille par des punaises. Ces punaises portant la mention: « Conté n° 1 » mesuraient sur l'épreuve 1 millimètre 6. Or, leur dimension réelle est de 8 millimètres. La pièce photographiée était donc un agrandissement de cinq fois un bon.

D'autre part, la longueur entre les deux décalages entre le P et l'U du fond de garantie, sur un agrandissement de cette dimension, était de 80 centimètres. Enfin, les différences entre un certain nombre de lettres dudit fond se remarquaient mieux sur la planche

spéciale qui avait servi à les tirer: renflement plus ou moins accentué des B ou des R; preuve qu'il n'y avait pas eu à l'origine reproduction des bons, mais copie au dessin. Mêmes caractéristiques dans les faux timbres de contrôle.

La déduction s'imposait. Après avoir agrandi cinq fois un bon, les bandits l'avaient copié en le décomposant. Mais comme le papier nécessaire à la copie ne se trouve pas dans le commerce aux dimensions requises (1,05 × 0,50) pour pouvoir donner une image cinq fois plus grande, ils avaient pris une feuille de 0,80 × 0,50 qui avait servi à faire le centre et qui avait été encadrée de deux feuilles de 0,525 × 0,50. C'est que, craignant, et avec raison, d'être trahis par leurs repères, les G...on avaient préféré dissimuler les lignes de jonction sous les vignettes. D'où l'impossibilité de voir à l'œil nu le défaut.

Et la différence de 1 millimètre entre les socles des figurines? Simplement manque de parallélisme entre l'appareil photographique et le dessin à photographier. Et pourtant, à quoi sert le niveau d'eau?

La marche des opérations était donc établie; autant de photographies, directes ou par transparence, que d'éléments divers dans le bon; copie du dessin de ces éléments, photogravure des dessins, filigranage, tirage. Mis en présence du matériel, accablés par la précision du rapport, les frères G...on avouèrent. Et voilà pour eux.

..

Mais il est d'autres procédés, évidemment moins industriels, mais aussi moins rémunérateurs, qui tentent les laveurs moins patients ou moins bien outillés.

C'est le procédé dit de la *falsification* de la valeur. Il consiste à donner à un bon authentique une valeur supérieure à sa valeur primitive.

Là encore, il n'y a pas lavage. Il ne peut, en effet, y avoir lavage proprement dit que sur les encres à écrire; quelques gouttes d'eau de Javel et les lettres disparaissent; pour vous, pour moi, mais pas pour les savants; car, soumis aux rayons ultra-violet, le papier livre par fluorescence les caractères initiaux.

Le faussaire, avec l'encre d'imprimerie, procède par grattage. Il ramollit à la térébenthine les caractères à gratter et les enlève, doucement, minutieusement, par minuscules écailles. Puis il refait le bon à la valeur qu'il entend lui donner en imitant à la plume les chiffres et les lettres d'imprimerie du corps officiel. Enfin, il repasse au pinceau toutes les arabesques du fond de garantie en leur donnant la couleur du bon qu'il désire contrefaire.

Triplement dangereux; d'abord parce que le grattage, malgré le ponçage le plus soigné, laisse des traces: et nous ne parlons pas de la différence d'épaisseur du papier qui est sensible au toucher. Plus dangereux encore: la peinture doit être parfaitement égale et, ce qui est quasi impossible, provenir du même colorant que la teinture authentique. Danger suprême: les encres n'ont pas la même composition chimique que les encres à dessin et donnent au spectographe des raies différentes.

N'oublions pas non plus la garde qui veille aux barrières du Louvre et au Pavillon de Flore, en la personne du directeur de la Comptabilité publique et en celle du chef du service des émissions: elle dépiste silencieusement, mais infailliblement, et les faux et

les falsifications. Sous la protection du service spécial, habilement dirigé par M. Vidal, commissaire à la Sûreté générale, porteurs de bons, dormez en paix, les faussaires n'ont qu'à bien se tenir!

Et puis, quel temps, quelle patience, quel capital de formation professionnelle ne faut-il pas risquer! Pour gagner 9.500 francs, on passe des mois au maquillage avant; et après, des années au bagnon. Et la moralité de l'histoire est que tel qui lave finit toujours par être lessivé.



### Les bandits de la grand'route

Par le grand plateau vallonné, contrefort, au sud de Bayonne, de la chaîne pyrénéenne, court une petite route qui joint le village de Saint-Pée, arrosé par la Nivelle, au bourg d'Arcangues, célèbre par ses eaux ferrugineuses. De paisibles Basques qui, dans la matinée du 21 juillet 1921, se rendaient à leurs champs, y hélèrent joyeusement, à l'orée du bois, un homme qui semblait dormir.

Ne recevant aucune réponse, ils s'approchèrent du paresseux; un essaim de grosses mouches s'envola: ils avaient devant eux un cadavre troué de deux balles. Des papiers trouvés dans la vareuse leur apprirent que c'était celui d'un chauffeur d'automobile espagnol, Jesus Macaya, au service de M. Ignace Coenaga, garagiste à Saint-Sébastien.

L'enquête, immédiatement ouverte, établit que, la veille du meurtre, deux hommes, jeunes, élégants, avaient loué à M. Coenaga une forte voiture de mar-

que française : ils désiraient faire en France une randonnée de deux à trois jours et commencer par Saint-Jean-de-Luz en passant par Elisondo.

Un premier détail surprit les enquêteurs : en admettant l'hypothèse d'un léger détour, fantaisie de touristes, les voyageurs auraient dû entrer en France par la route d'Urdax. Or, le poste-frontière n'avait pas vu de voiture répondant au signalement donné. Par contre, on retrouvait sa trace au col d'Ispeguy, bien plus à l'est, et on la suivait jusqu'à Saint-Etienne de Baïgorry où les assassins présumés et leur victime avaient diné à l'hôtel franco-espagnol de M. A... ; le mensonge à Saint-Sébastien établissait donc une préméditation.

On possédait déjà des éléments précieux : un des passeports présentés à la frontière portait le nom de Friedmann. Et c'était aussi sous le nom de Friedmann que M. A... connaissait depuis trois ans l'un des étranges voyageurs. Ce Friedmann, un as du volant, ajoutait M. A..., est Argentin et ingénieur agronome ; il habiterait Tanger. L'année précédente, il était venu à plusieurs reprises, pilotant une formidable voiture italienne qu'il garait à Bayonne et dont l'échappement, par trop libre, lui avait valu une contravention.

On rechercha le procès-verbal qui était au nom de Maurice Friedmann, né à Paris, le 24 décembre 1892. Or, à Paris, vivait précisément une personne dont le nom et l'état-civil correspondaient au procès-verbal. On la rechercha : elle peut établir son innocence. Les papiers étaient une charge de plus à l'actif du pseudo Friedmann.

Quant au complice, on suivit quelque temps une piste en Espagne, sans aucun succès d'ailleurs.

Un indice assez sérieux venait corroborer sur un point la déposition de M. A... : le service des recherches était avisé qu'on avait retrouvé à Marseille la voiture, abandonnée, et le soir du 21 juillet, jour même du crime ! Ce devait, en effet, être des as du volant que ces bandits qui, de trois heures du matin, heure présumée de l'assassinat, à 7 heures du soir avaient enlevé quelque 800 kilomètres — et à supposer qu'ils eussent pris au plus court !

#### DEUX DÉSERTEURS

Deux mois après, vers le commencement de septembre, la Sûreté était avisée par la brigade judiciaire attachée au parquet de Bruxelles, qu'elle avait arrêté, dans un petit restaurant de la rue des Bouchers, un dangereux cambrioleur français. Il avait dévalisé deux appartements du faubourg d'Anderlecht et, sur le point d'être pincé, menacé de « descendre les v... ». Il paraissait d'excellent lieu ; il avait donné un nom, faux de toute évidence, Maurice Fritmann, né et domicilié à Paris.

Le fin limier envoyé par la rue des Saussaies n'eut aucune peine, grâce à une *cuisine* savante, à obtenir des aveux complets ; on tenait enfin un des assassins de Saint-Pée.

Non seulement on avait les aveux, mais encore l'identité réelle du malfaiteur. Lui aussi était un « aristo de la pègre ». Marcel L..., appartenant à une excellente famille parisienne, avait été, pendant la guerre, un brillant aviateur : la médaille militaire et la croix de guerre l'attestaient. Mais le goût de la basse

noce et de l'aventure l'avaient entraîné. Après avoir dérobé en mai à ses parents 140.000 francs gaspillés à Bruxelles en crapuleuses orgies, il était, au début de juillet, rentré en France. Il avait gagné Marseille, dans l'idée d'aller en Algérie s'engager à la Légion. Sans le sou, il s'était dissimulé à fond de cale pour faire le voyage « à l'œil ». D'Alger, il s'était rendu à Bel-Abbès où il était entré au 1<sup>er</sup> Etranger, en même temps qu'un certain Galvez. A peine incorporés, les deux lascars ne songent plus qu'à désertir. Ils filent sur Tanger où la famille de L... est fort connue. Ils persuadent un Arabe de leur prêter un mulet sous prétexte de faire des excursions. Par la côte, ils arrivent à Ceuta. Le mulet et le harnachement sont brocantés : l'argent leur permet de traverser le détroit de Gibraltar.

Ils débarquent à Algésiras, vont au Casino, jouent, gagnent mille pesetas. Dans le train qui les mène à Madrid, ils pillent quelques valises, rasent des bijoux, de l'argent, un browning. A Madrid, ils jouent l'argent ; ils gagnent encore. Mais à Saint-Sébastien, c'est la série noire. A tout prix, il leur faut des fonds. Et l'idée s'impose de faire un gros coup : si on volait une voiture pour faire du brigandage, puis la revendre ?

Et c'est le drame de Saint-Pée. Toutefois L..., reconnaissant la préméditation pour le vol, la niait pour le crime et plus encore, toute part dans son exécution.

Primitivement, ils comptaient se débarrasser « en douce » du chauffeur : le faire descendre sous un prétexte quelconque et filer avec la voiture. Mais le chauffeur se serait rebiffé et Galvez, pris de peur, l'aurait abattu, ce que lui aurait véhémentement reproché L... D'où la rupture à Marseille. Galvez aurait

filé sur la Côte d'Azur ; L..., séduit par le charme du boulevard Anspach, était retourné à Bruxelles.

...Le tout, noyé d'un déluge de larmes et paraissant empreint de la plus entière sincérité, mais demandant une confrontation avec le nommé Galvez, parti sans laisser d'adresse !

#### CŒUR DE PÈRE

Peut-être avait-il laissé des traces à la Légion ! En effet, Bel-Abbès renvoya à la Sûreté une lettre, arrivée postérieurement à la désertion, lettre d'une personne de haute moralité certes, mais à la signature illisible. Cette personne, très proche parent de Galvez, lui donnait des nouvelles de quelques amis, entre autres d'un M. D..., mais sans autres renseignements.

Les enquêteurs allèrent chez tous les messieurs D... de Paris qu'ils purent trouver, éconduits ici, rebutés là. Enfin, au trentième coup de sonnette, ils trouvèrent le M. D... qui connaissait le signataire de la lettre dont il donna le nom, M. P..., nom correspondant de très loin à celui que la Sûreté avait cru déchiffrer.

M. P..., qui habitait du côté du Champ de Mars, esquissa du criminel une psychologie correspondant très exactement à celle du complice de L..., telle que celui-ci l'avait décrite. Charles P..., dont la famille avait réalisé une grosse fortune au Chili, dévore à sa majorité un héritage avec des filles : en peu de mois son portefeuille est vide. Pour se racheter, il contracte un engagement à la Légion étrangère sous le nom de Galvez, Espagnol.

— Mais pourquoi cet interrogatoire? Serait-il arrivé malheur au petit? Justement on est sans nouvelles de lui depuis quelque temps. Dites, M. le policier, il n'est rien arrivé à Charles? Il est allé à la Légion pour se réhabiliter: jeune, léger, faible, certes mais honnête au fond et bon cœur...

— ...

— Alors quoi, Monsieur? Est-ce que?...

— ...

Charles criminel! Le malheureux se dresse, bat quelques instants l'air de ses bras, s'abat inanimé. Galvez, par son crime, n'avait pas assassiné que Macaya: il avait aussi tué son père, son père qui l'avait livré... involontairement.

Un coup d'œil sur les fiches: deux mois auparavant un Charles P..., au signalement répondant point par point à celui donné par L... et par M. P..., avait été mis à l'ombre, à Draguignan, pour escroqueries sur la Côte d'Azur. Ramené à Bayonne et confronté avec L..., lui aussi, avoua tout.

La conclusion judiciaire? Vingt ans de travaux forcés à chaque coupable. Mais une autre conclusion s'impose, celle-là d'ordre humain.

Si nous avons révélé cette affaire, c'est qu'elle est dans son genre, à notre époque, l'affaire-type.

Les bandits de la grand'route, c'étaient jadis les bandes de la forêt de Bondy, arrêtant les voyageurs. Plus près de nous, les troupes de Cartouche ou les « chauffeurs » qui mettaient à mal les diligences, telle l'affaire célèbre du *Courrier de Lyon*: mais tous malandrins endurcis et recuits au feu de maints combats avec la maréchaussée.

Aujourd'hui, ce sont des apprentis bandits, jeunes toujours, la plupart du temps à leur coup d'essai, pour qui une voiture représente une valeur bonne à être volée et, par sa vitesse, la meilleure protection contre les recherches.

Ils ne songent pas, les malheureux, que cette voiture, rêve de leur adolescence, est le plus sûr indice et le meilleur des indicateurs. Ils veulent brûler la route: c'est sur la route qu'ils se brûlent.

**Les derniers apaches  
ou la fin de Casque d'Or**

— Vous êtes rud'ment gaillard c'matin, Msieur Auguste...

— Eh oui... ça va...

— Alors comm'ça... vous allez sortir tout seul, comme un homme...

— Ben oui, Mâm' Bugeaud, mes guiboles tiennent à peu près... et j'veais en profiter pour me rendr' compte si *Paname* est toujours à sa place.

— Surtout, soyez sérieux, et n'ratez pas l'dernier tram...

Après avoir pris congé de la concierge d'un petit salut protecteur, Auguste Ta...ne, clopin-clopant, franchit le seuil de la « Maison Départementale de Nanterre » dont il est pensionnaire depuis plus de vingt ans.

C'était un de ces beaux dimanches d'avril, où le printemps, ce grand magicien, recouvre les mesures

lépreuses de la banlieue de son manteau de soie. Il suivit l'avenue des Pâquerettes. Les fleurettes au cœur d'or ne poussaient pas sur cette chaussée creusée d'ornières, faite de tessons de bouteilles et de mâchefer; mais, dans les jardins minuscules qui la bordaient, des primevères aux couleurs tendres, jaillissaient de l'herbe rare, entre la cage à lapins et la niche à chien.

Les usines, silencieuses, paraissaient endormies; leurs cheminées ne s'ornaient d'aucun panache; devant leurs portes, closes, des enfants jouaient à la marelle.

Un couple le croisa; la femme, déjà lasse, pesait lourdement au bras de son compagnon; ses cheveux, où le soleil mettait des reflets cuivrés, frôlaient la moustache courte du jeune homme qui, l'air détaché, sifflottait *La Belote*.

#### AUTREFOIS...

En 1902, Auguste T...e s'appelait « L'Absinthe ». Il appartenait à la bande de « La Beaubourg », dont les luttes épiques contre celle de Charonne défrayaient la chronique.

Copain de Louis Copeau, dit « Houdé », de Zucarelli, « Le Bicot de Montparno », d'Emile Picot, dit « Son Pied », et de leurs « dames » : Andrée Molier « La Pie Rouge », Jeanne Renaud « L'Andalouse », et de Marguerite Simonin « La Margot », il tenait ses assises dans les caboulots des rues Popincourt, d'Avron et de Bagnolet, et rue de la Roquette, « A la Pomme au lard ».

Il prit parti dans le conflit qui éclata entre Plai-

gneur, dit « Manda » et Leca, pour les beaux yeux de Casque d'Or, et son *surin* s'égara à ce sujet dans quelques poitrines de partisans, lors de cette rixe où tomba « Le Dénicheur ». Il y récolta une balle à la base de la colonne vertébrale, qui le rendit infirme pour toute sa vie, mais lui évita les assises.

Et tandis que Manda et Leca partaient pour la Guyane, lui, leur *poteau*, leur complice, invalide de la pègre, quittait l'hôpital Troussseau pour l'un des refuges de l'Assistance publique.

Ce furent alors des heures douces et calmes, effroyablement; cloué sur son lit par cette mauvaise balle inextricable, il maudissait le sort de lui avoir été clément, et ses rêves étaient hantés de cartes grasses, de *zincs* poisseux, de valse chaloquées, de *lingues* plantés dans des épaules musclées.

Une seule idée le soutenait : revoir Paname, retrouver les copains. Bien des dimanches, il avait essayé de prendre le tramway au Rond-Point des Bergères, pour gagner les fortifs, mais chaque fois une défaillance l'avait rivé au sol comme une statue de chair. Aujourd'hui, pourtant...

#### AU LION D'OR

Il traîna ses jambes lourdes, pantalonnées de droguet bleu, rue des Orteaux et rue des Haies; il revit l'impasse de Provence et la cité Champagne, *mais il ne les reconnut point*.

Certes, c'étaient toujours les mêmes maisons grises ou peintes de couleurs violentes, les mêmes bistrots, la même place de la Réunion, avec son square, où les après-midi d'été il venait lézarder, les pieds à l'aise

dans ses espadrilles fatiguées. Mais les visages avaient changé. Sur les bancs aucun homme; des femmes, chapeautées, sans fard, se penchaient sur des voitures d'enfants.

— Casque d'Or... murmura-t-il. Casque d'Or... où es-tu?

Quant aux hommes... il les avait croisés le matin dans les trams, allant vers Saint-Germain, vers les stades, vers le sport, l'air et la lumière.

Alors, par la rue de Charonne, traînant sur le trottoir sa pauvre canne de vieillard, il rejoignit, derrière la Bastille, la rue de Lappe, où jadis il descendait avec ses copains, pour terroriser les bals musettes.

Sa main trembla sur le bec-de-cane de la porte du Lion d'Or. Là, il était chez lui. Il reconnut les tables couvertes d'une toile cirée imitant le bois, la trappe par laquelle le « patron » descendait à la cave; au fond, la cuisine, où les frites chantaient dans la poêle; sur le comptoir, ses initiales et sa devise « Mort aux v... », gravées un soir à la pointe du couteau.

Mais les visages, ah! les visages qu'il cherchait, vieillies comme le sien, sans doute, mais encore reconnaissables, ou perpétués chez les jeunes, avec les cheveux taillés « en boule », les pattes, la casquette enfoncée sur les yeux... Où se cachaient-ils?

On dansait au Lion d'Or; un piano mécanique moulait une innocente bourrée pour la plus grande joie des Auvergnats du quartier. Il se souvint de l'accordéon qui geignait des « tournantes » farouches, et serra les poings.

Son voisin lui demanda poliment du feu; c'était un retraité, rasé de frais, qui buvait son verre de bière,

posément, avec des précautions de vieille chatte. Maintenant « L'Absinthe » voulait savoir, et il lia conversation :

— Bien changé le quartier...

— Oh oui, monsieur... quand on l'a connu comme moi, il y a trente ans...

Et le vieux, ravi de trouver un auditeur complaisant :

— Toutes les nuits, c'étaient des batailles rangées; il était prudent de baisser les devantures et de fermer les volets. La Beaubourg et Charonne « s'expliquaient »; Leca, Manda et leurs bandes; les apaches, comme on disait. Ils accaparaient la première page des journaux; c'étaient les rois du fait-divers. Les policiers et les reporters ne quittaient plus notre rue. Casque d'Or fut célèbre...

— Qu'est-ce qu'ils sont dev'nus?

— La bande est passée aux assises vers 1902.

— 1903! rectifia « L'Absinthe », mentalement.

— Leca et Manda ont été envoyés au bagne. On a dit que Manda y est maçon. Les autres se sont rangés. La guerre en a tué beaucoup; il paraît qu'ils se sont bravement conduits... Ce n'était pas du joli monde, pour sûr, mais c'étaient des hommes.

Les yeux de « L'Absinthe » flambèrent un instant, puis s'éteignirent.

— Et Casque d'Or? hasarda-t-il humblement.

— Arrêtée au Caveau des Innocents, condamnée à la réclusion, elle a été graciée il y a plusieurs années. On a parlé d'elle quelque temps; elle s'était fait dompteuse; puis, elle s'est retirée dans un coin du quartier juif, rue des Rosiers, je crois...

Un rire égrillard secoua le retraité:

— Il paraît que ce n'est pas un couvent!

Puis, en manière de conclusion :

— On peut dire, monsieur, qu'il n'y a plus d'apaches...

Et « L'Absinthe », courbant la tête :

— Vous avez bien raison, monsieur, il n'y en a plus.

∴

... Minuit, rue des Pâquerettes. Un homme se hâte vers la « Maison Départementale », blanche de lune. Parfois, il s'arrête, comme s'il craignait d'être suivi. Auguste Ta...e, dit « L'Absinthe », a peur de son ombre.

### XIII

#### Dans l'Enfer du Silence

« Monsieur,

« Au mois de janvier 1923, j'ai été condamné à 5 ans de prison. Je n'avais pas tué; j'avais volé sans effraction une somme d'environ 500 francs. J'étais grandement coupable, mais j'ai commis cette faute sans penser, comme aux moments où je me grisais chez le bistrot. Mais je vous jure, monsieur, que je me suis dégrisé, comme vous le verrez par la suite.

« Lors de mon arrestation, j'avais 18 ans, je mesurais 1 m. 70, je pesais 72 kilos, et je ne connaissais pas ma force. Comparez avec le déchet que je suis devenu.

« Donc, on m'amène à Poissy. On me lit quelques règlements; les principales choses qui me sonnent à l'oreille sont: silence absolu; pas de crayon (10 fr. d'amende); pas de papier; pas d'échange de cantine (donc pas de bon cœur); pas de tabac (90 jours de cellule). Pourtant le tabac ne tombe pas du ciel et s'il n'y avait pas de trafic, le détenu n'en aurait pas.

« Versé dans un atelier de..., jamais je ne pourrai dire ce que j'ai vu de platitudes et de bassesses. Que de trafics! Que d'illettrés qui se permettent de rédiger



des rapports d'une exagération stupide, car ils ne savent pas la valeur des mois. Les détenus ne sont pas des hommes, mais des matricules; le plus grand tort qu'ils peuvent avoir, c'est d'avoir raison.

« Les détenus peuvent être signalés tous les jours et envoyés au prétoire disciplinaire. Je n'y suis allé que quatre fois en vingt-six mois; vous voyez que je peux passer pour un bon détenu.

« Une nuit de l'hiver dernier, le prévôt (détenu comme nous, qui a un petit galon rouge sur le col: sa mission est de nous garder la nuit), jaloux de moi et des deux camarades qui couchaient à mes côtés, parce que nous avons pu nous procurer un peu de tabac, nous fit descendre du dortoir, sous prétexte qu'on bavardait.

« Nous voilà au quartier disciplinaire, *tout nus*, à attendre le brigadier qui dormait. Comme il gelait, nous étions sûrement frappés de congestion, car nous étions tout violets. On nous mit en cellule, sans couverture et, le lendemain, nous *écopions* chacun de huit jours de salle de discipline.

« La punition finie, nous réintégrons l'atelier; un mois après, l'un des camarades atteint d'hémorragie, rentra à l'infirmerie pour y mourir cinq semaines plus tard. Il était bientôt libérable et père de deux enfants.

« Souffrant également de la poitrine, j'allai à la visite du médecin qui prescrivit du sirop iodotannique! Maintenant j'ai des sueurs, je maigris, je me traîne; je suis tuberculeux, et quand je serai libéré, j'irai crever à l'hôpital.

« Pourtant, je n'étais condamné qu'à cinq ans de prison, et je suis condamné à mort. La justice aurait mieux fait de m'envoyer à la guillotine pour les cinq

cents francs volés. J'aurais moins souffert et, actuellement, je ne souffrirais plus.

« Jean T...

« J'ai préparé ce mot pour le faire passer à la première « légume » en visite. »

..

Telle est la lettre qu'un détenu m'a glissée comme je visitais la prison de Poissy. Je la publie, non par vaine sensiblerie, mais pour montrer le sort qui attend ceux qui s'enrôlent dans l'Armée du crime, dont les batailles sans gloire les conduiront infailliblement à la prison, cet enfer du silence et de la mort.

C'est aussi pour appeler l'attention des pouvoirs publics sur un système répressif qui a fait faillite, parce que des tares inguérissables faussent son organisme.

Je sais que je vais causer quelque peine à mon éminent ami, M. Eugène Leroux, conseiller d'Etat, directeur de l'administration pénitentiaire. Mais une hirondelle ne fait pas le printemps; un directeur comme lui, humain et généreux, ne peut rien contre une institution qui n'a pas su évoluer, qui a gardé sa forme barbare et tortionnaire.

Je ne tiendrai aucun compte, dans cet article, de la lettre de Jean T..., n'étant pas à même de vérifier ses assertions; mais je ne puis taire ce que j'ai remarqué, appris, contrôlé.

..

I. — Les détenus sont *indignement exploités* par les entrepreneurs à qui est concédée la main-d'œuvre

pénale. A Poissy, voici le gain moyen journalier des détenus, suivant leur catégorie :

	En francs
Lits en fer .....	7,80
Lanternes vénitiennes .....	7,70
Papeterie .....	6,32
Chaises .....	5,47
Brosses, habillement .....	3,26

Ces chiffres montrent que le détenu est payé de trois à quatre fois moins que l'ouvrier ordinaire. Pourquoi ?

Il ne touche, d'ailleurs, au maximum, que les 5/10<sup>e</sup> de ces sommes. Par exemple, le tailleur n'a à son compte, pour sa journée, que les 5/10<sup>e</sup> de 3 fr. 26, soit 1 fr. 63, dont il peut dépenser une partie en achats à la cantine; achats indispensables, car sa nourriture normale est bonne, mais insuffisante; c'est la sous-alimentation érigée en principe. Le détenu ne peut vivre qu'en achetant des suppléments. L'Etat pratique ainsi deux reprises sur son gain: une première sur le montant total de son salaire; une deuxième, sur sa nourriture complémentaire. Quelle immoralité!

II. — La loi sur les accidents du travail ne joue pas pour les détenus. Aussi, les concessionnaires n'ont aucun intérêt à entourer leur main-d'œuvre de la protection nécessaire. Les détenus n'ont même pas de lunettes dans les ateliers du bois, où cependant certaines machines projettent de menus copeaux acérés.

J'ai vu, à l'infirmerie, un infirmier (détenu), qui, depuis quinze jours, a un œil malade par suite d'une projection de pus alors qu'il ouvrait un abcès. Et si son œil est perdu ?

\*\*

III. — J'ai causé avec un jeune détenu qui a laissé un bras au Mont Kemmel, où il reçut aussi une balle dans le ventre. Titulaire d'une pension d'invalidité à 100 %, il ne peut la toucher, l'Etat se remboursant sur elle de ses frais de justice.

Pourtant, une telle pension est réputée incessible et insaisissable.

\*\*

IV. — La punition de la salle de discipline, qui consiste à faire marcher les détenus vingt minutes par demi-heure, pendant neuf heures, au rythme de 120 pas à la minute, n'est-elle pas une survivance absurde des tortures d'un autre âge ?

\*\*

Telles sont les remarques essentielles faites à la maison centrale de correction de Poissy. Je les transcris avec une sécheresse voulue. Mon intention n'est point de réécrire « La Prison d'Edimbourg », après Walter Scott, ni de donner une auréole au criminel. Le déclassé, cher à Hugo et à Tolstoï, ne saurait, en aucune façon, être aujourd'hui un sujet d'attendrissement. Et cependant, quelles pages de désespoir ne pourrait-on pas tracer, d'après les caractéristiques de la vie pénitentiaire: la maigre pitance, le travail mal

rétribué, la promiscuité du dortoir ou la cellule grillagée, la privation de tabac, la vision des siens à travers les grilles du parloir et sous l'œil des gardiens, l'unique correspondance mensuelle — et encore sous enveloppe ouverte — et le silence, l'obsession du silence, qui bâillonne jusqu'aux plaintes, rendant la douleur plus atroce et plus profonde.

Mais, nous plaçant uniquement au point de vue social, nous devons à la vérité de déplorer que notre administration pénitentiaire soit encore prisonnière de la loi du 5 juin 1875, dont les dispositions ne correspondent ni à notre mentalité, ni à notre souci de la dignité humaine, ni même à la saine mise en valeur de toutes les forces nationales.

Par une déviation curieuse de nos tendances humanitaires, jusqu'à présent, seuls les transportés et les relégués, c'est-à-dire les *grands coupables*, les moins intéressants, ont su éveiller notre pitié. Il serait temps de songer aux *petits coupables*, à ceux que la Justice n'a frappés que d'une peine correctionnelle d'emprisonnement, à ceux dont le relèvement est encore possible et qui ont racheté leur faute par les années passées dans l'enfer du silence.

### La Traite Blanche

Derrière la porte Saint-Denis, un petit bistrot étroit, dont le zinc en longueur occupe la totalité du boyau formant première salle, comme pour mieux surveiller et protéger l'arrière-salon. Dans les pieds carrés du réduit, deux tables de marbre devant des banquettes de cuir aux ressorts effondrés.

Des gentlemen, d'une correction étrangement outrée, sont assis devant des liquides rosâtres ou opalins. Leurs complets sont de bonne coupe, trop bonne; leurs chaussures sont effilées, trop effilées; peu de bijoux, mais aux pierres trop grosses. Les voix sourdes, aux inflexions canailles contrastent avec la mise trop soignée et les cheveux cosmétiqués à l'excès.

Je saisis au vol quelques-unes de leurs répliques :

— J'ai envoyé la semaine dernière un *aloyau* à Barcelone. Mais Ramon Ortiz me demande, pour Rio, un lot de *côtelettes*, quelque chose qui fasse jeune.

— *Pas plan* d'en dégouter, depuis que del Duca s'est fait *poisser* à Marseille et que son agence de ciné à la *flan* est bouclée.

« Aloyau », ciné, « côtelettes », sont-ce des artistes ou des bouchers? Des marchands de chair à la vérité, mais de chair humaine, « marchands de viande », comme ils s'intitulent eux-mêmes: Messieurs les trafiquants de femmes, les bandits de la *Traite blanche*.

#### UNE PÊCHE AU LARGE

— Lenain est bon.

— Il est fait?

— Oui, à Bordeaux, avec les deux poules de Montmartre. Encore un port qui se ferme. Il va falloir passer la marchandise par les sentiers de mules à Port-Bou... »

Henri Lenain, 26 ans, « marchand de chevaux », comme il s'appelait, marchand de pouliches plutôt, s'était abouché à Montmartre avec deux jeunes femmes, danseuses professionnelles, auxquelles il avait promis un engagement mirifique à Montevideo. Il devait les y accompagner, sous prétexte de surveiller par lui-même l'exécution du contrat. Il s'occupe de tout, des passeports, des places, qu'il retient de Paris sur le *Massilia* et le 1<sup>er</sup> avril dernier, jour qui n'est pas pour rien sous le signe du poisson, le trio gagnait Bordeaux par le rapide qui part de la gare d'Orsay à 21 h. 40.

Le lendemain, on gagne le paquebot. Nouveau sujet d'admiration pour les deux Parigotes. Elles s'installent dans leurs cabines.

Lenain, depuis que le steamer avait quitté le quai, se montrait plus joyeux que d'ordinaire. Mais son rire eût été certes moins franc s'il avait pu s'approcher de la cabine du commissaire, où un entretien

animé réunissait cet administrateur, le capitaine, et deux messieurs qui avaient sauté à bord, juste au moment que se relevait la passerelle.

Enfin, la pointe de Grave! Le pilote descend du banc de quart et s'apprête à rejoindre son sloop dont presque toutes les amarres sont déjà larguées. Mais les deux messieurs sortent de la cabine du commissaire: ils gagnent les troisièmes, accompagnés du capitaine; ils s'approchent de Lenain qui blêmit.

— Vous êtes bien Lenain Victor?

— Mais il n'a rien fait, s'exclament les jeunes femmes.

— Suivez-nous! Vous aussi, Mesdames. Nous rentrons à Bordeaux.

— On vous expliquera tout en route. Allez, vite!

— Et notre engagement!...

Et Lenain, morfondu, les deux petites, rouges de colère et de déception, descendent dans le bateau-pilote, sous les regards craintifs des passagers qui s'écartent, goguenards, de l'équipage, qui a l'habitude de ce genre d'opérations.

Après avoir maudit les *bourres* qui leur faisaient manquer un voyage — inespéré, ma chère! et dont on parlait depuis quinze jours du Pigall's au Cyrano — les deux petites femmes ont fini par comprendre. Elles ont appris que, depuis quelque temps, la Sûreté générale surveillait Lenain, dont les voyages trop fréquents en Amérique donnaient à penser. Elle avait su que celui-ci allait repartir pour l'Uruguay. Une rapide enquête à la Compagnie de Navigation fit constater que le bulletin de passage de Lenain était encadré entre deux bulletins au nom de deux jeunes danseuses pour la même destination. A la Préfecture,

on se rendit compte que les passeports avaient été délivrés sur le vu de contrats de travail. On les rechercha : ils étaient fictifs.

Une filature discrète établit que les billets avaient été pris par Lenain, que celui-ci avait acheté du linge et des vêtements, et que la cohabitation à l'hôtel était patente. Lenain était *bon*, comme devaient le dire les trafiquants de la porte Saint-Denis.

#### LES MIROIRS AUX ALOUETTES

Honteuses comme deux poules qui sortent intactes de la mâchoire du renard, les deux jeunes beautés sont rentrées à Paris. En sont-elles plus averties ?

Il est permis d'en douter. Demain, ce sera une agence de cinéma, comme celle de del Duca, à Marseille, qui faisait miroiter aux yeux des midinettes un brillant engagement à Buenos-Ayres. Devenir reines du film ! On dirigeait les petites sur Marseille. On leur procurait des passeports, faux naturellement. Ces enfants étaient mineures. On les embarquait clandestinement. Quand la police venait opérer la dernière visite, on les cachait dans une cabine, entre le cadre et un matelas. Une fois au large, le tour était joué. En route pour les maisons infâmes de Buenos-Aires !

Si ce n'est pas une agence de cinéma, ce sera une agence matrimoniale. Au Wagram ou à l'Elysée-Montmartre, un monsieur élégant fera la cour à une petite bonne. Que fait-elle en France ? Travailler toute sa vie ? Sinon, épouser un ouvrier ou un valet de chambre ? Tandis qu'à Santos ou à Yokohama, il est de gros richards, un peu bistres ou un peu jaunes, ça c'est vrai, mais pleins aux as, qui veulent à n'im-

porte quel prix épouser de petites Françaises. Le monsieur élégant ne dit pas que ces mariages ne sont que temporaires, ô combien ! Et voilà encore une alouette prise au miroir !

Nous ne parlerons que pour mémoire de celles qui, ayant donné leur cœur à un trop beau « gosse », auront été, malgré leurs larmes, cyniquement vendues à des rabatteurs sud-américains. Du moment qu'il n'y a pas eu fraude et qu'elles sont majeures, elles sont réputées consentantes. Le délit tombe. Mais de l'argent qu'elles gagneront par ce commerce infâme, les neuf dixièmes iront aux divers courtiers, qui se les repasseront de main en main. Un dixième seulement leur restera acquis.

..

Rassurons les mères de famille. Ce crime devient chaque jour plus rare. Sur les 78 arrestations opérées en 1924 pour tous délits se rapportant aux mœurs, 4 seulement avaient trait à la traite internationale des blanches. La vigilance de la Sûreté Générale, qui, d'ailleurs, ne trouve pas toujours auprès des polices étrangères le même zèle et la même vigueur de méthodes, traque impitoyablement les trafiquants encore trop nombreux.

Mais combien M. Barbier, le dévoué commissaire à la Sûreté Générale et chef du service compétent dans les attributions de qui rentrent nombre d'autres délits, tels que trafics de stupéfiants, a-t-il d'agents sous ses ordres ? Deux, en tout et pour tout.

La meilleure défense contre ces immondes attentats, c'est encore l'éducation des possibles victimes.

Une fois dans l'engrenage, c'est toute une vie perdue. Cela commence dans un petit bistrot du faubourg Saint-Denis. Après des années passées dans des établissements par trop hospitaliers, la malheureuse revient à Paris. Elle y retournera, faubourg Saint-Denis. Mais ce sera pour remonter la grande rue toute frémissante de mouvements et de cris et, dans les dernières maisons du faubourg, échouer, cerveau vide, corps pourri : à Saint-Lazare.

### Haut les mains !

Ce serait une erreur de croire que, pour être un parfait criminel, il suffit de dérober une auto, de manier une scie circulaire, ou d'user de plaques photographées. Ce n'est que la première partie, la plus enfantine de la besogne. Le coup fait, il s'agit d'échapper à la police, et c'est ici que commencent les difficultés.

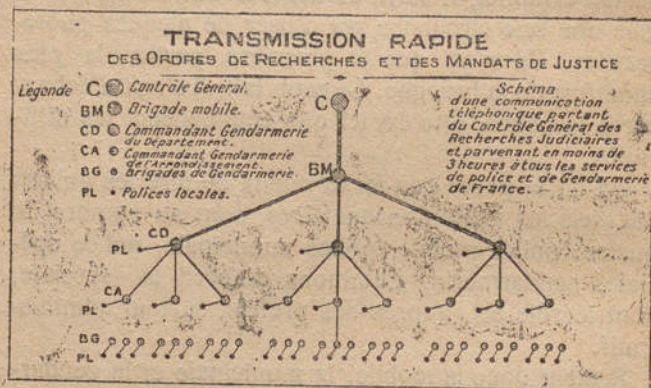
On dit la police : on ferait mieux de dire les polices qui, tels les trois mousquetaires, sont au nombre de quatre : police mobile, police municipale, police spéciale, gendarmerie. Eliminons d'abord la spéciale, dont le rôle est, auprès des préfets, surtout administratif.

Restent donc la mobile, la municipale et la gendarmerie, toutes trois placées, au point de vue judiciaire, sous la direction des parquets, mais dépendant chacune d'une autorité spéciale. Ce qui ne les empêche pas de travailler en liaison étroite, tant pour les arrestations que pour les recherches.

En août 1923, un anarchiste dangereux, du nom de Charbonnier, dit Devèze, commettait un crime à Bordeaux, et se réfugiait à Tours, où, arrêté pour défaut de plaque à sa bicyclette, il blesse grièvement deux agents. Il va se terrer à Amboise où, déniché par le maréchal des logis commandant la gendarmerie du lieu, il brûle ce sous-officier de six coups de pistolet.

Voilà sèchement les faits. Comment la police mobile et la gendarmerie en liaison vont-elles opérer l'arrestation ?

La gendarmerie d'Amboise avertit : 1° la brigade mobile de la 5° région (Orléans), à qui ressortit le département d'Indre-et-Loire ; 2° les chefs de la subdivision de gendarmerie de Blois et de Tours. Premier stade.



Deuxième stade : la police mobile d'Orléans, sous les ordres du courageux M. Blondel, depuis sous-chef de service au Contrôle Général, alerte avant tout, par téléphone, les commissaires divisionnaires des régions voisines et les commandants de gendarmerie des départements de sa propre région. Puis elle arrive à Amboise avec le parquet.

Troisième stade : le criminel s'étant réfugié en forêt d'Amboise, M. Blondel réquisitionne la troupe, qui cerne la forêt. Charbonnier force le barrage, et passe dans l'Indre-et-Loire. Immédiatement, toutes les brigades d'Indre-et-Loire, déjà alertées, commencent à

patrouiller ; toutes les gares et toutes les mairies des départements environnants sont avisées.

Le bandit peut franchir un barrage, puis deux, mais c'est comme un filet qui, sur un rayon de plusieurs centaines de kilomètres, a surgi du sol en quelques heures. Malgré ses ruses, sa vigueur, son énergie, il finira par trébucher dans le réseau ; et, au bout de quatre jours de chasse à 150 kilomètres à vol d'oiseau de l'endroit du crime, mais après avoir fait près de 250 kilomètres en tours et détours, franchi deux rivières à la nage, voyagé de nuit, dormi de jour, Charbonnier se fait signaler par un secrétaire de mairie, et descendre à la Berthenoux, par deux gendarmes.

..

Mais il n'y a pas que les arrestations motivées par un flagrant délit : il y a les recherches et les enquêtes sur les suspects. Là, le système ne joue pas moins bien. L'affaire Hamard, récente, va montrer ce que donne la collaboration de la mobile, de la municipale et de la gendarmerie, à deux cents lieues de distance.

La police mobile de la région bordelaise est surprise des dépenses exagérées que font trois chauffeurs, à Arcachon. Elle enquête et apprend que Hamard, qui tient la caisse, est originaire de Moret. Le trio se dirige sur Bordeaux. Elle avisera donc, en une nuit : le Contrôle Général à Paris, la police municipale à Bordeaux, la gendarmerie à Moret, alertée une fois de plus par le Contrôle Général,

Le lendemain matin, la gendarmerie de Moret informe le Contrôle Général que Hamard est réputé sans aucune ressource. A son tour, le Contrôle Général avisera: 1° la police municipale de Bordeaux d'avoir à retenir Hamard quelques heures; 2° la gendarmerie de Moret d'enquêter sur toute disparition signalée et, au besoin, de provoquer tous actes judiciaires du parquet de Fontainebleau.

La disparition d'une vieille rentière est signalée. Le parquet fait opérer une perquisition dans la maison abandonnée, où l'on trouve le cadavre. Bordeaux en est immédiatement avisé. Hamard, qui allait repartir en automobile, est arrêté. La liaison entre la mobile de la Gironde, la municipale de Bordeaux et la gendarmerie de Moret, avait joué à plein. Elle s'était opérée suivant le schéma que nous donnons plus haut: exemple d'une communication téléphonique partant du Contrôle Général, et parvenant en moins de trois heures à tous les services de police et de gendarmerie de France.

..

Voilà ce que donne la collaboration étroite des trois forces de police que nous avons en France. Ce qu'on pourrait reprocher au système, c'est de trop spéculer sur les bonnes relations entre les individus et les services, relations stimulées d'ailleurs par de fréquentes circulaires.

Mais, et voilà le « hic », c'est question de bonnes relations et non de méthode. Les dix-neuf régions de la police mobile, sous l'intelligente direction de M. Delange, chacune sous les ordres d'un commissaire divisionnaire, ressortissent au Contrôle Général

des recherches, et à la Sûreté Générale, dirigée par M. Chiappe, au ministère de l'Intérieur. La police municipale de Paris est sous les ordres du Préfet de Police, M. Morain, lequel relève directement du ministère de l'Intérieur; les autres polices municipales, dirigées par des commissaires centraux dans les grandes villes, sont sous les ordres des maires. Enfin, la gendarmerie dépend du ministère de la Guerre. Aucun organisme central pour relier et discipliner leurs efforts.

D'où plusieurs inconvénients: perte de temps et d'argent. La police municipale a ses fiches et son service de photographie; la police mobile aussi. Un service commun de fiches, de renseignements, de photographies, représenterait une économie réelle, et la liaison n'en souffrirait pas, bien au contraire. A Toulouse, à Bordeaux, à Marseille, il y a juxtaposition de deux services, alors que la compénétration s'impose.

Autre tare, et celle-là, plus grave: il arrive parfois que les agents subalternes, en possession d'une belle affaire, hésitent à « passer le ballon », et veulent aboutir par leurs propres efforts. Ils ne préviennent pas les services alliés de leurs découvertes.

C'est toute l'affaire de Cormeilles-en-Parisis. Les gendarmes découvrent la voiturette. Leur fonction leur imposait, tout en poursuivant l'enquête, d'aviser le commissaire de police d'Asnières qui, lui, aurait alerté la Préfecture et le Contrôle Général. Vingt-quatre heures auraient été gagnées: les trois bandits eussent été arrêtés à leur arrivée à Marseille. Un sentiment, bien humain d'ailleurs, d'initiative un peu trop... personnelle, empêcha ce coup de filet.



Depuis longtemps, une réforme s'impose: *l'unification de la police*. Elle pourrait s'opérer de la façon suivante: le directeur de la Sûreté aurait sous ses ordres un directeur de la police judiciaire commandant lui-même deux sous-directions, une pour Paris, l'autre pour le reste de la France. Chacune de ces sous-directions aurait, au point de vue judiciaire, et sous l'impulsion des parquets, le contrôle de toutes les forces de police et de gendarmerie. La gendarmerie, administrativement et pour les affaires militaires, continuerait à dépendre du ministère de la Guerre.

Ce qui arrête une pareille refonte des services, c'est que l'on veut y voir la reconstitution, sous une forme déguisée, de l'ancien Ministère de la Police dont la puissance politique était, indéniablement, prépondérante; les ombres de Fouché et de Persigny ne sont pas rassurantes. A quoi l'on peut objecter que le service, loin d'être autonome, resterait de toutes façons sous le contrôle du ministère de l'Intérieur.

Quoi qu'il en soit, et malgré les imperfections, d'ailleurs plutôt théoriques, du système présent, il a fait ses preuves. S'il y a un point noir dans l'organisation policière française, c'est non dans les méthodes ou dans le personnel, c'est dans les moyens d'action qu'il faut le rechercher.

### Une escouade contre une armée

Nous avons vu défilier toute l'armée du crime: assassins, cambrioleurs, rats d'hôtel, perceurs de murailles, bandits en auto, trafiquants de femmes, les Français et les étrangers, les solitaires et ceux qui travaillent en bande organisée. Nous les avons montrés préparant leur coup, passant à l'exécution, traqués par la police. Mais cette étude serait encore incomplète si nous ne parlions pas un peu de ceux qui sont appelés à combattre les criminels: ces *gens braves* qui sont de *braves gens*, mais qui ne forment, tant leur nombre est réduit, qu'une escouade contre une armée.

Quelques chiffres: la police judiciaire de Paris compte environ 30 commissaires et 720 inspecteurs. En 1923, elle a procédé à 13.035 arrestations, autrement dit, elle a lutté à un contre dix-sept.

Au cours de la même année, la Sûreté générale a arrêté 2.110 criminels et 62.177 délinquants. Elle compte 2.000 commissaires et inspecteurs: elle a donc lutté à un contre trente.

Deux exemples pris à Paris : l'inspecteur principal Béthuel a sous ses ordres 42 inspecteurs ; la brigade se voit confier en moyenne 300 affaires ; chacun de ses inspecteurs doit mener de front une moyenne de 7 affaires. Quant à la brigade de la voie publique, dirigée par l'inspecteur principal Leroy, elle n'a pas, en quatre mois, reçu moins de 1.400 documents ; tel de ses inspecteurs est chargé de 40 enquêtes.



Donc, première constatation : le personnel de police est trop peu nombreux. Voyons fonctionner une brigade de province : quelle misère !...

La première brigade mobile, résidant à Versailles, a dans son ressort Seine-et-Oise, Seine-et-Marne et Oise, soit 15 Parquets répartis sur 20.811 kilomètres carrés, peuplés de 1.658.667 habitants.

Or, pour contrôler pareille superficie et semblable population, quels sont les effectifs de cette brigade ? Un commissionnaire divisionnaire, 13 commissaires de police, 23 inspecteurs. Si l'on tient compte que deux inspecteurs sont affectés à la conduite des autos, deux à la photographie, deux à la permanence, deux au secrétariat, et que le roulement des congés ou la maladie oblige à en défalquer quotidiennement un, il reste en tout quatorze inspecteurs seulement pour le service actif ; soit 28 commissaires et inspecteurs pour plus de 1.600.000 habitants : *un policier pour 57.000 habitants !*

Cette brigade a été saisie, en 1924, de 3.200 plaintes ; elle a procédé à 615 arrestations ; au total 114 affaires et 23 arrestations par membre de la brigade.

Et à l'aide de quels moyens matériels ?... Deux automobiles, dont une de marque suisse, qui a coûté près de 100.000 francs de réparations et témoigne d'une préférence marquée pour le garage ; une grosse voiture française, mais à qui son graissage défectueux interdit toute vitesse...

Reste le téléphone : nombre de commissariats locaux sont branchés sur la mairie : d'où indiscretions pour le moins regrettables ; certains commissariats n'ont même pas de poste, tel celui de Gargan-Livry.

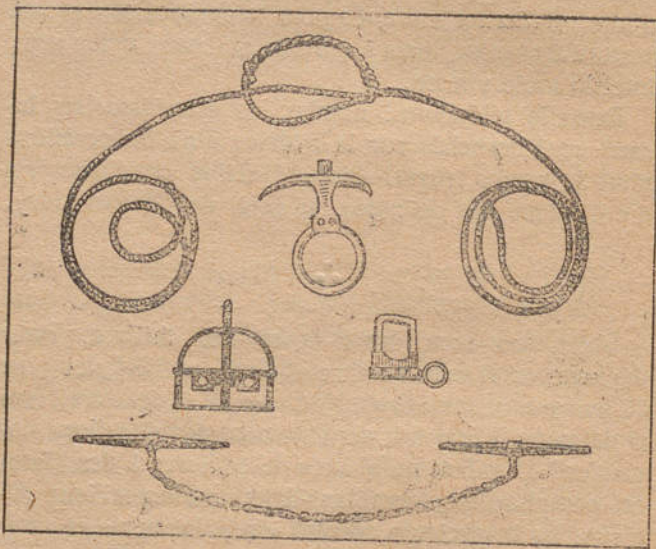


Voilà, tout secs, des faits et des chiffres. Pour déployer en si petit nombre une telle activité, les gens de police sont sans doute bien payés ? A des serviteurs si dévoués, l'Etat fait certainement des situations enviables ? D'autant qu'obligés de se livrer à des filatures compliquées, travaillant dans tous les milieux sociaux, les inspecteurs doivent « représenter » et avoir une garde-robe à la fois variée et décente ?

Tenez-vous bien : un inspecteur, ancien engagé en général, débutant à 25 ans, à sa sortie du régiment, touche 452 francs ! Au bout de dix ans, toutes indemnités comprises, vie chère, famille, résidence, il émarge, à la fin du mois, *pour 750 francs !*

Fort bien, direz-vous. Ces braves serviteurs de la nation et de la société sont peu nombreux : ils sont mal payés. Sans doute, l'Etat leur rend-il en honneurs ce qu'il leur refuse en espèces ?

Depuis 1919, la police judiciaire de Paris — 800 inspecteurs, dont 250 immobilisés — compte sur 550 membres actifs, 7 tués et 225 blessés. Elle a obtenu UNE croix de la Légion d'honneur attribuée à l'inspecteur Didier, blessé lors de l'affaire du train 5.



*Les armes de l'armée du devoir*

Dans les mêmes cinq dernières années, la police mobile a eu également 7 tués; elle a obtenu... ZERO croix de la Légion d'honneur!

— Pour avoir le ruban rouge, me confiait l'inspecteur Béthuel (vingt-cinq ans de services, quarante citations ou témoignages de satisfaction), il faut être là-bas, Cour de la Cité, dans une belle petite redin-

gote de sapin. Exemple: notre commissaire, M. Guillaume, un as, et chargé d'une sale clientèle. Il attend encore sa croix.



— Ah! si on n'avait pas l'amour du métier! me disait de son côté l'inspecteur principal Leroy (quarante-cinq citations ou témoignages de satisfaction, X blessures). »

Devant nous, moutonnait le petit lac de verdure triangulaire de la paisible place Dauphine, cerné par les vieilles maisons toutes roses au couchant. Une immense impression de calme et de sécurité montait des marronniers touffus.

— Oui, continua M. Leroy, mais cette sécurité, à quel prix l'obtenez-vous? »

Il se retourna vers le mur du fond où toute une série de cadres souriaient, agrandissements d'humbles photographies familiales, de loyales et mâles figures.

— Tenez, voilà Lugan, tué par Demars, un type qui faisait l'escroquerie à l'assurance. Il a laissé tomber son couteau; Lugan se baisse pour le ramasser; l'autre l'a « brûlé » à bout portant dans le dos.

— Quand?

— 22 novembre 1916. Et puis, voilà Girot, tué en 1920, le 25 septembre, par un certain Montsoux. Là, les brigadiers Drot et Heinz, tous deux morts de congestion, le premier après 33 heures de surveillance, par 16 degrés au-dessous, le 11 janvier 1916. Le pauvre gars est tombé raide.

— Et celui-là?

— C'est Moulis, assassiné place Clichy en 1912. »

M. Leroy se tut, comme entouré d'ombres vivantes...

— N'oubliez pas Curnier, chef, lui rappela le brigadier Bonnamy, son adjoint.

— Ah! non! je ne l'oublie pas, le pauvre petit. Vous voyez là, ce groupe de sous-officiers, pendant la guerre. Il est là, mon petit Curnier: un brave petit type, mais trop nerveux, trop allant, trop courageux. Il a été tué en 1923, en voulant arrêter les bandits de l'affaire du train 5. C'est moi qui l'avais dressé. Ah! les s.....!»

Une immense nappe d'or et de gloire s'étendait sur le Louvre.

— Sur une moyenne de 70 inspecteurs que compte depuis dix ans ma brigade, dix ont été descendus; je ne parle pas des blessés. Jolie proportion, hein? Enfin, c'est la vie...

— La vie de vos camarades, la vôtre...

— Faut croire qu'on en a de rechange; car vous savez, monsieur si ce ne sont pas les mêmes qui tuent, c'est toujours les mêmes qui se font tuer. »

LA COCO

# LA COCO

---

## I

### Reine des Epouvantes

Tant que l'usage des stupéfiants resta le honteux privilège d'une élite, tant que leurs ravages se limitèrent à la masse infime des dévoyés et des désœuvrés qui forment l'écume de la Nation, on pouvait les ignorer, ou ne les connaître que par le fait-divers.

Mais à la faveur de la crise sociale et morale qui a suivi la guerre, leur emploi s'est généralisé. Ebranlés par la tourmente, beaucoup ont tenté d'oublier l'amertume d'un passé de ruines et de deuil; d'autres ont cherché des dérivatifs au présent décevant et à l'avenir incertain. Ils ont cru les trouver dans le rêve mensonger des voluptés artificielles.

Mais l'opium réclame un attirail compliqué et le décor d'une fumerie; l'éther trahit son disciple par des relents d'hôpital; la morphine exige la pratique médicale de la piqûre. La cocaïne, au contraire, ne demande que le simple geste du priseur. Aussi, sa diffusion fut-elle immédiate, et son infiltration a gagné les couches populaires. Il est loin le temps où la *neige* était une spécialité de Montmartre!

On prise à Montparnasse, aux Ternes, aux Halles, et rue de la Paix. On prise dans les palaces de l'Etoile et dans les bouges de la Villette. Riches et « purotins » subissent la commune domination de celle que

Laurent Tailhade baptisa Notre-Dame des Ténèbres. On prise en province, du Havre à Marseille, et de Strasbourg à Bordeaux. La semaine dernière, on a arrêté un clerc de notaire de campagne, consommateur et trafiquant.

En dix ans, la coco a répandu sur le monde entier sa trainée blanche. On prise dans les clubs de Londres, dans les gratte-ciels de New-York, dans les « Giftenhausen » de Berlin.

On prise au Canada et en Argentine, en Allemagne et en Espagne, en Angleterre et en Italie, en Russie et en Grèce; si l'on ne prise pas en Chine, c'est que la royauté de l'opium n'y est pas encore à son déclin. Les régions les plus isolées et les plus lointaines ont reçu la cruelle visiteuse: on prise à Java et à Saint-Pierre et Miquelon!

On prise au point que la Société des Nations cherche à enrayer la marche du fléau par une entente internationale. Mais on peut douter de la sincérité qui préside à l'élaboration de ses mesures répressives; un membre d'une de ses délégations ne fut-il pas repéré à Genève, lors d'une descente de police dans un « salon » où l'on s'intoxiquait en commun?



Nous ne pouvons taire plus longtemps un tel danger national, et nous allons guider nos lecteurs à travers un Enfer que Dante n'avait pas prévu.

Grands bars, hôtels complaisants, dancings douteux, réduits infâmes, maisons de santé, transatlantiques, louches officines, coulisses de théâtres, pharmacies suspectes, tel est le décor, le mur froid sur

lequel nous dessinerons la danse macabre des temps modernes.

Néophytes, récidivistes, blasés, détraqués, artistes, médecins, pharmaciens, professionnels de la noce, noctambules, midinettes, grandes dames, chasseurs de boîtes de nuit, fleuristes, lycéens même, élite et pègre, toutes celles, tous ceux qui pensent que l'illusion s'achète, tels sont les acteurs de ce drame atroce dont le nombre de personnages s'accroît sans cesse.

Nous chercherons aussi à fixer si le fait que toute la cocaïne vient d'Allemagne (Merck, à Darmstadt; Boehringer, à Niederingelheim) marque une simple opération commerciale ou, au contraire, dénote une véritable offensive toxique.

Nous décrirons enfin la lutte ardente et ingénieuse de la police contre les trafiquants de tout poil, lutte inégale, puisque la victime cherche presque toujours à couvrir le coupable à qui elle doit en même temps l'enfer et le paradis.

Pour déguster leurs enfants du vin, les Spartiates leur montraient les ilotes ivres. Notre enquête montrera la Coco faisant payer quelques minutes d'extase par d'impitoyables souffrances et par d'hallucinantes terreurs.

Les « poudres de succession », à base d'arsenic, chères à la Brinvilliers, n'étaient que l'arme lâche des empoisonneurs. La « poudre folle », la coco, est l'arme traîtresse avec laquelle, lentement mais sûrement, une nation se suicide.

Pour vaincre un mal, il faut avant tout le bien connaître. Tel est le but de cette enquête irréfutable, faite de confidences et de constatations au pays des névroses, de la folie, de la douleur.

### Montmartre, Capitale de la Poudre folle

Dix heures du soir. C'est l'heure où Montmartre se prépare à la fête quotidienne. Serties d'énormes rubis, les ailes de l'infernal Moulin qui ont broyé tant de cœurs et de vertus, tournent désespérément. La rue Pigalle, avec ses enseignes rouges ou mauves qui flambent dans le vent, le précède d'une avenue de lumières. Au-dessus de la place Blanche, le ciel est rouge, lui aussi, comme si elle brûlait...

Une porte s'entr'ouvre, exhalant avec le tintamarre d'un jazz-band, une odeur indéfinissable d'alcool, de fards et de cigarette blonde. Montons, c'est au premier.

La salle est toute en longueur. De chaque côté, des tables; sur chacune, un seau à champagne. Au milieu, dans un espace incroyablement exigü, des couples s'efforcent de danser et ne réussissent qu'à piétiner sur place.

La musique est américaine, l'extra-dry a le goût américain, les nègres et les banjos sont américains, et... l'on paie au cours du dollar: 95 francs la bouteille de champagne jusqu'à dix heures; 125 francs au delà, avec l'obligation tacite de la renouveler toutes

les demi-heures. Ajoutez à cela les coupures de 5, 10 francs ou plus qu'il convient de donner au chanteur et au violoniste qui vous proposent un morceau, à la danseuse qui fait un « numéro », à la marchande de serpentins ou de balles de celluloid...

Précisément, celle-ci passe le long des tables. Les sacs sont enlevés d'assaut. C'est alors une bataille sans merci. Les petits projectiles multicolores se croisent par-dessus les danseurs, tombent dans le champagne, se nichent dans un corsage, rebondissent sur un nez, pochent un œil... Tandis que les nègres, délirant d'enthousiasme, grimaçant, miaulant, jonglant avec les baguettes de leur tambour, soufflent de plus belle dans leurs trombones, grattent avec rage leurs banjos, et font un bruit assourdissant de vaisselle qui n'en finit plus de se casser.

#### UNE POURVOYEUSE

A l'écart de cet orage, une femme seule regarde, avec de grands yeux extatiques, une coupe vide devant elle.

L'ami qui m'a guidé là me pousse du coude :

— C'en est une, dit-il, Bl... de T...r, dite Lulu. Voyez le geste qu'elle fait sans cesse de porter à son nez un petit mouchoir de soie, et ce reniflement continu, comme si elle était enrhumée. Il n'y a pas à s'y tromper.

« D'ailleurs, elle est bien connue ici. Elle en prend et elle en vend; elle en vend pour en avoir, car elle s'est ruinée à en acheter. »

La danse finie, voici qu'elle échange un regard — souligné d'un simple battement des cils qui veut pro-

bablement dire: « J'en ai » — avec une soupeuse endiamantée et flanquée d'un gros homme rouge et rasé, fort occupé à faire de la mousse avec son fouet à champagne.

— Une riche cliente, Yv... R...d, me fait mon compagnon. Voyez, elle lève deux doigts, ce qui signifie qu'elle veut deux grammes. En voilà pour plus de cent cinquante francs. »

Mais, déjà, la pourvoyeuse s'est levée, et d'un pas lent et automatique de somnambule, se dirige vers le lavabo. Elle y est rejointe aussitôt par la soupeuse.

Je vais me lever aussi, mais mon guide me « rassied ».

— Inutile, vous ne verrez rien. Pensez-vous qu'elles seraient assez bêtes pour échanger devant vous le « paqueson » contre un billet. La tenancière du lavabo elle-même restera étrangère au marché. Lulu (la marchande de coco), va entrer la première dans la cabine, posera le petit paquet dans un angle du tuyau d'eau, sortira aussitôt et recevra les deux cents francs; puis la cliente entrera à son tour, et se saisira du précieux dépôt dont elle connaît la cachette.

— Et si ce n'était pas de la coco ?

— Pas de danger. Aux habitués, elle en donne toujours de la bonne, c'est son intérêt. Mais quand c'est quelqu'un qu'elle ne connaît pas, elle y mélange parfois du véronal ou du borate de soude, voire de la simple poudre d'amidon. Parbleu, elle est sûre que la volée n'ira pas se plaindre! Par contre, elle pourrait très bien lui administrer une « peignée », ce qui lui est d'ailleurs déjà arrivé. »

Lulu est revenue à sa place. La soupeuse aussi, et ses pupilles dilatées brillent d'un feu étrange.



Cependant, la bacchanale a repris. Les serpentins s'accrochent aux lustres, s'enroulent autour des nubes, renversent des coupes pleines de dry.

... Il est une heure quand nous sortons de cet enfer. Obséquieux, plié en équerre, le chasseur s'efface et nous ouvre la porte. Lui aussi, il « en a », et si je lui glissais dans la main un billet de cinquante francs, il ne demanderait pas pourquoi c'est faire. Il est le fournisseur des passants qui n'ont pas le moyen de monter...

La petite fleuriste qui, pour 40 francs, vous donne un bouquet de violettes à la « neige », le violoniste de boîte de nuit qui en garde toujours quelques pincées dans le manche de son archet, le chauffeur de taxi qui est déjà « chargé », et qui cependant s'arrête à un signe, charge un autre client, et le dépose cent mètres plus loin, l'opération terminée, et jusqu'au marchand d'huîtres qui fait le coin d'une rue grim pant à la Butte, et mélange à la douzaine de marennes une coquille où un « paqueson de C » (ainsi qu'on appelle encore la coco) remplace le mollusque : combien sont-ils, de la place Clichy à Barbès et de la Trinité au Sacré-Cœur (le faubourg Montmartre étant aujourd'hui complètement épuré), qui propagent la poudre de folie ?

#### MARISSETTE

... Comme nous rentrons par le boulevard Rochechouart, un rassemblement nous attire. Les cheveux en désordre, les yeux hagards, une vieille jaquette déchirée sur le dos, les pieds dans des savates sales, une pauvre se traînait, de terrasse en terrasse, poursuivie par les quolibets des titis.

— C'est Marisette, dit quelqu'un.

— Cette Marisette, ajouta mon compagnon, a été, il y a une douzaine d'années, une des femmes les plus jolies et les plus fêtées de Paris. Hôtel avenue du Bois, voiture, villa à Biarritz, elle avait tout ce qu'on peut rêver. Voyez où la coco l'a menée. »

... S'accrochant aux tables de marbre, s'adossant un instant aux devantures, puis repartant de son pas titubant, manquant vingt fois de tomber, la malheureuse continuait son calvaire. Elle s'arrêta enfin, aux pieds d'un somptueux Cosaque qui gardait l'entrée d'un bar russe :

— Tu en as, toi, si, j' sais qu' tu en as... Aujourd'hui j' suis « sans un », mais j' te paierai ça demain, tu m' connais, hein, tu as confiance en moi...

Et, dans la boue, elle se laissa tomber à genoux, joignant les mains comme pour une prière.

— Acré, v'là les « bourres » ! cria une voix.

En effet, un agent venait au loin. Mais — admirable solidarité des cocaïnomanes — il n'eut pas le temps d'approcher. Une longue et silencieuse limousine stoppa, une femme emmitoufflée de fourrures en sortit, prit Marisette par les épaules et la jeta, pantin désarticulé, dans sa voiture.

Et la foule ne vit plus qu'une lanterne rouge qui s'enfonçait dans la nuit, et qui diminuait, diminuait, jusqu'à devenir une goutte de sang...

### L'Avion de la Mort

L'aérogare du Bourget. Quatre heures du soir. La pluie d'hiver, dense et sale, qui tombe des nuages bas et gris, lave inlassablement les hangars où les grands oiseaux de toile sont en cage.

Sous un appentis appuyé au mur de la Direction, des mécanos, en cottes rapiécées, d'une couleur indéfinissable, émettent des avis pittoresques que leur suggère l'examen des cartes météorologiques.

L'une est mouchetée de rectangles bleus et jaunes : elle indique l'état du ciel et la visibilité horizontale. L'autre, semée de flèches, donne la direction et la vitesse du vent, selon l'altitude.

Tonitruant et péremptoire, un homme brise le groupe, qui se disperse comme une trêlée de moineaux.

— Quel est l'empoté qui a bouclé le fourgon de Londres?... On attend encore la robe pour lady D... y! hurle-t-il, les bras levés, comme s'il prenait le ciel à témoin d'un tel crime.

— Ça va... ça va, riposte un mécanicien. C'est pas une raison parce qu'ils font c'soir la *nouba* à London... pour qu'on s' fasse ici des cheveux blancs pour la robe de la *dussèche*... » Et il s'éloigne, en haussant les épaules, après avoir craché son mégot éteint.

...Un vrombissement sourd emplît soudain l'espace et, déchirant les nuages, un avion nous survole très bas.

— C'est Amsterdam qui arrive... » grogne un douanier, bien abrité sous son caoutchouc luisant de pluie.

Le biplan vire près du clocher de Gonesse, plonge sur la pelouse, la frôle, se pose, rebondit, cahote, roule vers nous, enfin s'immobilise près de la plateforme.

Un portillon s'ouvre dans le fuselage ripoliné, sur lequel l'état-civil de l'avion est inscrit par une série de lettres où les consonnes dominant. Cinq voyageurs en descendent à l'aide d'un escabeau. Ils se dirigent vers le bâtiment de la douane en étirant leurs membres engourdis. Un mécano qui les suit, chargé de leurs nécessaires de voyage, cligne de l'œil en nous croisant. Mon compagnon me pousse du coude.

— Il en a... » murmure-t-il.



La cuisine d'une gargote que les aviateurs qui sont passés par le Bourget pendant la guerre connaissent bien. C'est le rendez-vous de quelques initiés qui viennent s'y ravitailler en *came*, sans l'intermédiaire des trafiquants. L...e G...y, l'étoile d'opérette qu'un suicide heureusement avorté mit récemment en vedette,

ne craint pas d'appuyer ses zibelines contre l'évier poisseux, encombré de verres souillés. P...e S...r, le champion de boxe, se fait tout petit entre le mur où les casseroles étalent leurs fonds ternis, et la table de bois, tachée de sauce et de vin, où traînent des croûtons. C...e M...r, le romancier aux bonnes fortunes légendaires, effondré sur une chaise basse, tire nerveusement les poils de ses moustaches pour se donner une contenance.

Le silence, à peine troublé par l'honnête chanson du pot-au-feu sur la cuisinière au-dessus de laquelle sèchent des torchons.

Trois coups irrégulièrement cadencés martèlent la porte.

— C'est Patate! crient-ils tous d'une même voix. Un museau de fouine apparaît:

— Salu-e!

Patate est le mécano qui, à l'arrivée de l'avion, nous avait fait le signe rituel de reconnaissance; sa face hilare lui a valu son surnom.

— T'en as?... questionne anxieusement L...e G...y.

— Turellement qu' j'en ai... Mais j' n'arrivais pas à trouver mon stock... Ils l'avaient collé dans les pneus... Alors, n' vous étonnez pas s'il y a du talc dans vos *prisouzes*...

« Ah! mes enfants! un vrai arrivage. Au moins dix kilogs, dans des jambons, pour le gros Prosper. Montmartre et Passy vont pavoiser ce soir! »

Puis, s'emparant sans façon de la chaise où C...e M...r somnole:

— Mes excuses, cher maître... Mais faut que j' me déchausse... J' l'ai *planquée* dans mes *pompes*, rapport aux gabelous qui sont sur l'œil. »

Il arrache ses chaussures avachies, enlève la semelle intérieure, et sort avec précaution deux paquets plats.

— Les paquesons annoncés à l'extérieur..., gouaillait-il.

— Vite... vite..., implore C...e M...r, à qui la vue des paquets semble avoir brusquement rendu la vie.

— Il était temps... gémit S...r, remuant son encolure de taureau... Pas de prise depuis trois jours. J'en étais réduit à l'élixir parégorique.

(L'élixir parégorique contient une forte proportion d'extrait d'opium).

— Y en a cent grammes... soit huit mille balles... tranche Patate.

— Ça augmente tous les jours... constate amèrement la vedette, dont l'avarice est le moindre vice.

— C'est la vie chère, ma cocotte... »



... Nous sortons la tête basse, comme des voleurs, par un couloir étroit et noir, où l'on glisse sur des choses innommables.

La pluie a cessé. Des fleurs de lumière s'éparpillent sur le velours sombre du ciel qui s'empourpre, à notre droite, sur Paris. Un avion rôde.

Nuits de Paris! Vous avez connu jadis la ronde infernale des avions porteurs de mort. Les pierres de vos palais et de vos maisons gardent d'ineffaçables blessures. Nuits de Paris! où l'on oublie si vite. La ronde infernale continue, et vous ne vous en doutez pas. Le poison a remplacé la bombe; la coco a suivi l'acier.

Nuits de Paris! L'ennemi, jadis affamé de chair, désormais camouflé, s'attaque aux cerveaux. Nuits de Paris! l'avion de la mort plane toujours sur vous...

Accoté contre un bec de gaz, un vieux camelot crie les journaux du soir d'une voix blanche et usée. Comme je passe près de lui, je sens qu'il tire légèrement mon pardessus. Je m'arrête; nous nous dévisageons. Je reconnais M. X..., commissaire à la Sûreté générale.

### Les Forçats de la « Neige »

« Des forçats, oui, vous avez raison, nous sommes des forçats...

« Notre chaîne est d'abord fleurie... Dans mon souvenir, le premier soir où j'en ai pris est beau comme un premier rendez-vous d'amour... L'impatiente et délicieuse attente, la crainte d'un espoir déçu, la soif ardente d'inconnu, l'espérance d'une sensation nouvelle, l'émoi d'un baiser dont on ne sait encore rien... il y a tout cela dans la première prise...

« Aussitôt après la caresse froide de la Coco, on éprouve une impression bizarre comme si le nez, qui se glace, se détachait du visage, jusqu'à ne plus faire partie de soi-même... Puis, il semble qu'on va tourner de l'œil, « tomber dans les pommes », comme on dit à Montmartre. Ou encore, le cœur bat plus fort, les jambes se dérobent, et l'on se demande si elles ne vont pas vous laisser là...

« Ah! si on s'en tenait à cet essai toujours décourageant! Mais on vous a prévenu que « ce n'est jamais bon la première fois ». Alors, on « remet ça », lâchement, et l'on est perdu!

« Car, dès la seconde fois, on ne s'appartient déjà plus. C'est d'abord un isolement complet; on se croit projeté dans une île heureuse, infiniment lointaine... Envolés les ennuis, les soucis, les menaces du Destin! On est un génie qui se jouera de toutes les difficultés, le Maître à qui tout obéira, si l'on prend la peine de vouloir... »

« Hélas! la Coco est comme l'Antinéa de l'Atlantide: elle ne charme que pour tuer. Pour une illusion, on a donné sa vie! Le diabolique docteur Faust était moins exigeant... »

... Il continuerait comme cela très longtemps, le cocaïnomanie que j'ai rencontré dans ce petit bar russe, bien connu des fidèles de la Gueuse Blanche. C'est une pauvre confession, pareille à tant d'autres, que j'ai entendue ces derniers jours: elles se ressemblent toutes! Celui-là aussi, parbleu, s'est laissé entraîner — comme les autres! Un soir de fatigue et d'ennui, une femme qu'il croyait aimer lui a dit: — Prends-en une petite. Tu verras comme tout s'arrangera bien après. Tu auras des idées claires, tu osras, tu seras fort! »

... Je le regarde: il est humble, plaintif, abattu, écrasé. Sa voix est rauque, sa langue vient sans cesse au secours de ses lèvres desséchées; il gesticule, s'agite, se démène, se débat contre un ennemi invisible. Toute sa vie extérieure s'est réfugiée dans ses mains nerveuses et dans ses yeux embrasés. Celui-là est un forçat à perpétuité. Il a signé sa condamnation, un soir de veulerie et de tendresse, pour un sourire de femme.

Un après-midi comme aujourd'hui, ouaté de brouillard et de nostalgie, dans ce petit bar russe calfeutré

de tapis jusqu'aux fenêtres, décoré de peintures barbares, traversé par instant de chants langoureux, où passe la complainte des bateliers de la Volga, on viendra le chercher, délirant et la bave aux lèvres, pour le conduire au Dépôt ou dans une maison de santé, derrière la gare de l'Est...



J'ai voulu assister à une de ces séances tragiques et pitoyables qui ont pour scène une chambre d'hôtel ou l'arrière-boutique de certains petits bars, après la fermeture.

L'habitué qui m'introduisait m'avait muni d'un petit *paqueson* pour ne pas attirer la méfiance des initiés. D'ailleurs, on y voyait à peine. Autour d'une table ronde, sous une lampe électrique voilée de papier bleu, cinq femmes et un homme attendaient, dans un silence angoissant.

Soudain, une femme arrive en coup de vent, et pose au milieu de la table une petite boîte ronde qu'elle ouvre; elle en verse le contenu sur une feuille de papier. Alors tous avancent leurs mains; leurs visages de damnés, leurs yeux désorbités, leurs narines frémissantes, leurs bouches crispées, sont atroces, et comme échappés d'un tableau de Goya. Mais la femme qui vient d'apporter le précieux butin s'écrie: « Bas les pattes! chacun son tour. Toi d'abord, puis toi! »

Ils obéissent peureusement. La première plonge dans le petit tas blanc et brillant la spatule de sa lime à ongles. La seconde en prend sur l'ongle même de son petit doigt renversé; la dernière aspire d'un seul

coup ce qui reste sur le papier ! On n'entend plus rien que les renflements qui ressemblent à des sanglots, comme si on veillait un mort...

Au bout d'une heure, après une nouvelle distribution, l'une des intoxiquées commence à « visionner » :

— Ote-toi d' là, crie-t-elle à sa voisine qu'elle bouscule, j'te dis qu'il y a un gros rat sous ta chaise... Tiens... tu le vois... non... il f... l' camp... »

Elle fait lever tout le monde, se jette à plat ventre sur le plancher, tend les bras le plus qu'elle peut, conjure l'homme de l'aider à déplacer une armoire, et crie, et crie, parce que les autres, qui ne se retournent même plus, refusent de prendre part à la chasse.

L'heure passe. Tout à coup, un hurlement :

— T'en as encore ! s'écrie une femme en se précipitant sur la pourvoyeuse. D'abord, c'est pas l' compte : on t'avait donné quatre *biftons* !... Tu en as gardé pour toi, voleuse ! »

Et voilà qu'à deux, puis à trois, puis à quatre, elles se jettent sur la malheureuse, la griffent, la fouillent, dénouent ses cheveux, explorent son corps, lui arrachent sa blouse, dégrafent sa jupe d'un seul coup...

L'homme reste assis, immobile, poursuivant son impassible rêve dans l'aube d'agonie qui filtre par les volets.

Y

## Nuit de Folie

— Il n'y a presque plus de fumeries d'opium à Paris, me dit le docteur D... Vous comprenez, il faut une installation spéciale, très coûteuse, et puis, comme l'éther, la fumée d'opium a une odeur qu'il est impossible de capter. Les opiomanes sont donc presque toujours trahis, et deviennent aussitôt la proie de la police. Aussi, la plupart sont-ils devenus morphinomanes. Une seringue Pravaz ne tient pas plus de place qu'un stylo, et une piqûre peut se faire à tout moment et n'importe où : dans un chalet de nécessité, dans un taxi, dans l'ombre d'un couloir, si on ne peut attendre d'être chez soi, comme c'est souvent le cas.

« Je voudrais précisément vous montrer ce soir un de ces salons ensorcelés où, sous prétexte de dissertar sur la littérature et de faire un peu de musique, quelques malheureux viennent s'empoisonner en commun.

— Pourquoi se réunissent-ils, puisque la morphine incline plutôt à l'isolement ?

— Une habitude d'anciens fumeurs. Et puis les moins atteints, ceux qui en sont encore à la période de l'enchantement, goûtent une âpre joie, une sorte d'exaltation, dans l'avalissement et dans la servitude, à regarder mourir un peu plus chaque jour ceux dont l'heure va sonner. »

..

...La voiture du docteur s'était arrêtée devant une haute maison cossue du quartier de la Muette dont les fenêtres, tendues de lourds rideaux opaques, révélaient à peine un éclairage savant.

Cinq minutes après, j'étais introduit. Avec le docteur, pas besoin de mot de passe.

Une sorte de recueillement dominait l'étrange logis dont deux grandes pièces et deux plus petites étaient consacrés au culte de la Drogue. Celle où nous nous arrêtâmes était tapissée de noir, et n'eussent été les broderies d'or qui en corrigeaient un peu l'harmonie sévère et quatre demi-vasques lumineuses qui y versaient une clarté lunaire, on se serait cru dans une chapelle ardente. Sur un divan bas, presque englouti sous une avalanche de sombres coussins, un homme était étendu. Nous avions l'air de le veiller...

Dormait-il les yeux ouverts (comme il arrive aux somnambules), rêvait-il, était-il mort? Impossible de le discerner. Dans un visage aminci, affreusement pâle, deux yeux, dont on n'apercevait que le cercle central, mais réduit à un tout petit point hallucinant à force de fixité et d'éclat, nous regardaient sans nous voir. Il semblait, plus exactement, hypnotisé.

— Nous pouvons parler de lui sans crainte, fait le docteur D..., il ne nous entend pas...

« Ce malade est dans la seconde phase du morphinisme, l'euphorie, qui vient immédiatement après l'initiation. Regardez-le. Un sourire fige ses lèvres à peu près exsangues. Il poursuit en ce moment une songerie sans pensées. Des souvenirs lointains, depuis longtemps oubliés, ont secoué la poussière qui les recouvrait, et lui apparaissent tout neufs. La morphine est le docteur Faust de notre passé. Rien, mieux qu'elle, ne sait rendre à un cœur, à un cerveau, sa virginité, pour mieux les torturer ensuite, et avec une cruauté raffinée.

« Aux souvenirs viennent se joindre des projets merveilleux, et c'est, dans le jardin intérieur, comme une ronde de fées. Le toxicomane assiste à cette succession d'images et d'idées, qu'il ne peut diriger ni contrôler, ainsi qu'un spectateur qui regarde un film dont il ne connaît ni le sujet ni la suite... Il a même l'impression d'être immatériel, d'habiter un monde irréel, d'avoir dépouillé son corps, de n'être plus qu'une âme enveloppée d'infini à la manière d'un astre. Vous l'étonneriez donc bien si, en admettant qu'il perçoive le sens de vos paroles, vous lui affirmiez qu'il est couché sur un divan, dans un appartement parisien : il vous prendrait à coup sûr pour un fou.

« Telle est, en effet, la différence qui distingue l'ivresse morphinique de l'ivresse cocaïnique (quand elles ne se superposent pas, ce qui arrive fréquemment). Alors que la seconde est surtout extérieure et exalte l'activité physique et psychique, la première est essentiellement intérieure et contemplative. Le co-



caïnomane « visionne », et peuple d'apparitions étranges ou de cauchemars le décor dans lequel il s'agite. La morphine au contraire évoque l'image d'une lampe qui s'allumerait dans un recoin obscur et encore inexploré du « moi » et, comme celle d'Aladin, y révélerait des trésors insoupçonnés. En outre, elle fouette l'intelligence et l'énergie et, en éveillant en lui des forces inconnues, prête à son esclave un courage et une audace qui l'étonnent lui-même...

— Elle peut donc être d'un effet salutaire et bien-faisant ?

— Oui, si l'on savait s'arrêter à temps. Mais qui a bu boira, qui se pique se piquera. Cette volonté nouvelle, et d'ailleurs factice, qu'elle nous communique, il est impossible de la retourner contre elle. Elle ne nous donne pas d'armes pour se tuer, mais pour nous tuer nous-mêmes. A peine assimilée à l'organisme, elle crée un besoin si impérieux qu'en n'y satisfaisant pas immédiatement, on s'expose aux plus graves désordres et à une souffrance atroce.

« Aussi bien les promesses mirifiques de l'euphorie (la période heureuse) ne sont pas tenues : dès que l'effet de la piqûre est évanoui, rien ne demeure des projets grandioses, des conceptions géniales qu'elle avait formés. Que d'écrivains, d'artistes, d'orateurs, d'hommes politiques, ont demandé à la drogue une inspiration ou une hardiesse exceptionnelles ! Ils ont pu trouver en elle un excitant momentané, mais aussitôt délivrés de son influence, ils ont éprouvé une dépression nerveuse, un abattement qui leur enlevait toute capacité de réalisation, d'autant que les idées entrevues dans l'éclair brusque de l'intoxication ne sont généralement pas viables. Ils restent donc des

« intentionnistes » et ne sont jamais des hommes d'action ou, s'il s'agit de dilettantes, ne laissent qu'une œuvre ébauchée.

« Exceptons Bismarck, qui ne prenait jamais la parole au Reichstag sans s'être injecté une dose massive, Charcot et Alphonse Daudet, qui usèrent de la morphine, celui-là contre le lumbago, celui-ci pour combattre le tabès. Mais voyez ce que sont devenus Edouard Dubus, Stanislas de Guaita, Jacques d'Adelsward-Fersen, le général Boulanger, et, plus près de nous, le célèbre chanteur montmartrois E...n, le journaliste et polémiste A...a, et l'une de nos plus grandes vedettes de l'écran. »

Pendant que mon interlocuteur parlait, une fort jolie femme, qu'on me dit russe, s'était mise à jouer au piano la *Valse d'amour*, de Moskowski, et le *Rosignol et la Rose*, de Rimsky-Korsakof, en un murmure à peine perceptible qui se fondait, semblait-il, avec la lumière diffuse diluée par les vasques, violettes et bleues. Doucement, le docteur se leva et m'entraîna dans une pièce voisine.

••

Celle-ci était complètement obscure. Il appuya sur le bouton électrique. Un homme et une femme, jeunes encore, unis par deux mains crispées, et allongés côte à côte sur des fourrures, poussèrent un cri atterré. Les vasques étant ici vertes, ils offraient des visages de noyés avec des yeux hagards, agrandis par une inexprimable épouvante.

En même temps, les ondes sonores du piano s'étaient peu à peu enflées, paraissant se rapprocher,

et c'était maintenant le frémissant *Prélude* de Rachmaninof qui déferlait en vagues puissantes.

Brutalement réveillé de sa torpeur, l'homme dressa le buste, arc-bouté sur ses bras, nous fixa un moment de son regard métallique et fou, puis se mit à trembler de tous ses membres, comme si une chape de glace venait de l'envelopper soudain :

— Les misérables... Ils ont ouvert la vanne!... Je suis perdu... Trop tard!... Cette eau qui monte, qui monte!... A mon secours, mon Dieu!...

Il se mit à genoux, puis debout, ses bras levés touchant presque le plafond, la bouche tordue :

— Mais fermez donc la vanne!... Vous voyez bien que l'eau monte toujours!... Ah! c'est fini, c'est fini... J'étouffe!... »

Il s'écroula tout de son long, emporté par le flot dont il croyait être le prisonnier. Il n'avait pas eu un mot pour sa compagne, qui semblait, d'ailleurs, ni l'entendre, ni le voir. Les toxicomanes sont terriblement égoïstes.

Le Docteur D... crut prudent d'éteindre. Le piano presque en même temps, se tut. Nous revînmes à notre place précédente :

— Vous n'allez pas laisser ainsi ce malheureux ?

— Il n'y a rien à faire. Aussi bien, maintenant que la nuit et le silence l'ont repris, il va se calmer.

— Ne m'avez-vous pas dit que les morphinomanes ignorent les hallucinations diurnes ? Cependant, c'est bien ce que nous venons de voir, puisque le malade était à l'état de veille.

— Les morphinomanes purs n'ont, en effet, des visions que pendant la nuit. Mais chez beaucoup de sujets, la morphine se complique d'un autre élément :

soit hystérie, soit cocaïne. Il s'agit ici, précisément, d'un cocaïno-morphinomane. Mais, tenez, voici un cas bien plus tragique. »

Une très jeune fille entra, suivie d'un homme d'une soixantaine d'année, très élégant, décoré. Dès les premiers pas, elle eut un sursaut vite réprimé, puis, après un mouvement de tête qui signifiait : « A Dieu vat ! », elle confia ses fragiles épaules frissonnantes à la servante qui lui enlevait son manteau.

Dix-sept ans au plus, de grands yeux de bleuets mouillés, un teint de camélia, la taille d'une souplesse féline, et un abandon de tout son buste étroit dans la démarche, instinctivement rythmée.

— Qui est-ce ? demanda le docteur à l'hôtesse.

Celle-ci laissa tomber le nom d'un politicien connu, habitué du lieu :

— Quant à la petite, ajouta-t-elle, je crois que c'est un jeune mannequin de chez B... C'est la première fois qu'elle vient ici. »

Dix-sept ans, ô Roméo, l'âge de Juliette ! L'âge des premiers émois, des premiers baisers, des aveux impatiemment retenus, et des longs frissonnements, sous la main timide et fiévreuse de désir qui vous caresse la taille ! Dix-sept ans : à cette heure, dans une délicieuse et troublante insomnie, elle devrait rêver du jeune et tendre amoureux qui l'a, tout à l'heure, reconduite jusqu'au seuil de sa porte. Et elle est là, près d'un vieillard sadique, au milieu de ces vices et de ces déchéances, dans l'antichambre de la Mort, elle qui est tout amour !

— Mes enfants, c'est un baptême ! énonce cyniquement le vieux, soudain rajeuni par la frénésie du prosélytisme.

Dans le salon principal où d'abondantes liqueurs sont servies sur des petites tables de Chine laquées de noir et d'or, parmi des flacons de cristal et tout l'attirail maudit exigé par la Drogue, ils sont sept damnés, cinq femmes et deux hommes. Quelle joie infernale s'allume dans leurs yeux ! Pressés autour de la pauvre petite proie qui vient se livrer à l'Idole Noire, ils l'aident à se dévêtir et à passer le pyjama de soie légère où son corps mince tressaille, tandis que les coupes se remplissent d'extra-dry. Dans quelques mois, pensent-ils, cette jambe charmante, dont le galbe parfait donnerait à un sculpteur du génie, sera couverte d'abcès, de tumeurs et de croûtes. Ah ! l'âpre et tonique revanche !

Enfin, on la couche sur un amas de coussins et, à genoux, au pied du divan où elle repose, les yeux fermés, dans l'attente du nirvâna inconnu et mystérieux, le vieux se penche sur la cuisse exquise, décape avec soin la peau diaphane et, dans l'entre-lac bleu des veines, enfonce d'un coup sec l'aiguille fatale... Le sacrifice est accompli : le moderne minotaure qui, chaque soir, appelle à lui quelques nouvelles vies humaines pour les assommer avec la trompeuse ivresse de son poison, doit être satisfait !... Nous n'en vîmes pas davantage cette nuit-là.

..

Il y a environ un an de cela, et, quelque temps avant que ce livre parût, j'ai eu la curiosité de m'informer de ce que la petite victime était devenue. J'allai à la sortie de l'atelier de B...

— Lucienne ? me fit un autre mannequin. Vous ne savez donc pas ? Figurez-vous qu'elle avait déniché un ami tout ce qu'il y a de chic, qui voulait la mettre dans ses meubles, lui faire une assurance et tout. Mais elle, vous comprenez, elle n'en pinçait que pour la seringue ! Quand ça lui prenait, c'était fou. En plein essayage, dans la cabine, elle se piquait à travers ses bas. Un jour, elle a percé comme ça une robe de 2.000 balles et le directeur a été obligé de la fiche à la porte. Alors elle s'est laissé aller. Pour acheter de sa drogue, elle faisait, la nuit, le trottoir à la Madeleine. Son ami l'a appris, et vous pensez bien qu'il l'a plaquée. Maintenant, je crois qu'on la soigne dans le Midi, une vieille tante qui a eu pitié d'elle et qui l'a envoyée là-bas. Mais il n'y a rien à faire, allez ; cette saloperie-là, quand ça vous tient, on n'a plus qu'à faire ses malles pour le grand voyage. Pauvre gosse. Je crois bien que nous ne la reverrons plus ! »

... Mais c'était une belle matinée de soleil, la rue de la Paix était lumineuse et affairée, la jolie fille qui me parlait ainsi était jeune et fraîche et, au coin d'un trottoir, un garçon impatient l'attendait.

Alors, dans un rire insouciant et oublieux, elle s'échappa et s'en alla vers l'Amour.

**Ceux qui en vivent**

Ce jour-là, je déjeunais avec un ami dans un « restaurant d'affaires » voisin de la Bourse et, naturellement, nous parlions de la coco :

— Ah! vous faites une enquête sur la cocaïne? coupa notre voisin à qui, jusqu'alors, nous n'avions prêté aucune attention. Eh bien! vous avez rudement raison. Tous les ans, à peu près pendant quinze jours, on s'en occupe avec ardeur, à la suite d'un gros scandale. On promet en haut lieu d'importantes mesures... Et puis, plus rien. On se dit: « Après tout, la guêuse blanche ne fait que des victimes volontaires et ne frappe que des oisifs, des inutiles... Ça ne vaut pas la peine... » On ne songe pas, hélas, qu'elle assassine des midinettes, des employés, des travailleurs de toutes classes, qu'elle gagne du terrain chaque jour... Et pourtant, il suffirait de renforcer la surveillance, de mettre à sa disposition des moyens financiers plus im-

portants, de faire quelques exemples retentissants, et surtout de placer aux frontières, à côté des douaniers, des policiers spéciaux... »

Je regardai notre interlocuteur : c'était un « bon gros » jovial, joufflu, simple d'allure et de costume ; le cigare bague dont il tirait une paresseuse fumée, ainsi que le journal hippique qu'il laissait traîner à côté d'une vieille fine trahissaient son aisance.

— Qui est ce monsieur ? dis-je au maître d'hôtel quand il fut parti, après avoir salué très poliment.

— Gardez ça pour vous ; il paraît que c'est un gros marchand de stupéfiants... »

Je sus par la suite que c'était exact !

#### UNE CAPTURE DIFFICILE

Quelques jours plus tard, je m'en ouvrais à un des plus fins limiers de la brigade.

— Ne soyez pas surpris, me répondit-il. Les trafiquants sont des criminels d'une espèce particulière. Pour les pincer, il ne suffit pas d'avoir leur signalement, de savoir où ils fréquentent, de posséder la liste de leurs rabatteurs, de leurs intermédiaires, et même de leurs principaux clients, de pouvoir situer à coup sûr leurs sources d'approvisionnement et leurs débouchés : il faut les prendre en flagrant délit.

» Or, ce sont toujours des « chevaux de retour » qui « la connaissent dans tous les coins » ; capables par surcroît, de vous réciter par cœur tous les articles du code qui les intéressent et sachant à merveille tirer parti des lacunes et des nuances de la loi.

» C'est ainsi que nous n'avons pu arrêter le « Gros Raoul » (qu'on surnommait, l'an dernier encore, dans

la libre République de Montmartre, pourtant ennemie de la monarchie, le « roi de la coco ») qu'après plusieurs années de filature. Tous les soirs, ce costaud de cent quarante kilos, goguenard et radieux, venait s'affaler à une terrasse de la place Pigalle. Nous le rencontrions souvent : il nous connaissait, mais ne semblait nullement gêné de notre présence.

« Un jour enfin, une de ses courtières, Anna W..., s'assoit auprès de lui, et, sous la table, ouvre son sac à main dans lequel il jette vingt grammes de morphine et d'héroïne. Le geste a été prompt, mais nous l'avons surpris. Appréhendée, la fille proteste de son innocence, prétendant qu'elle ne sait pas ce que Raoul lui a donné. Mais, lui, sans résistance, souriant, rassuré, se laisse emmener chez lui, où une perquisition est faite immédiatement. On ouvre les tiroirs, on défait les tapis et les tentures, on fouille la literie : rien.

« Enfin, l'un de nous pousse un cri d'heureuse surprise : en dehors d'une fenêtre qui s'ouvrait sur une cour, cachés dans un madrier qui faisait saillie, plusieurs paquets de cocaïne et d'héroïne étaient tenus en réserve. »

Quel peut être le chiffre d'affaires (d'ailleurs exempt de tout impôt !) d'un commerçant comme le Gros Raoul ? Si l'on songe que la « Merk » de Darmstadt ou la « Boehringer » de Niederingelheim est achetée au fabricant environ 6.000 francs le kilo, et peut être revendue au détail plus de 60.000, il doit être considérable.

Mais, à vrai dire, si le gros trafiquant court moins de risques que ses courtiers parce qu'il se dissimule plus aisément, son bénéfice est aussi moins important qu'il paraît.

On ne peut imaginer, en effet, dans combien de mains passe un paquet de *reniflette* avant d'être livré au consommateur. Et comme, la plupart du temps, chaque intermédiaire est en même temps un toxicomane, non seulement il s'attribue une respectable commission, mais prélève un peu de drogue pure qu'il remplace par un « ersatz ». On peut en conclure que la qualité de la coco est en raison inverse de son prix.

#### LES VALETS DE LA « GUEUSE BLANCHE »

Ces intermédiaires s'entourent eux-mêmes de précautions infinies. Voulant m'assurer de la facilité avec laquelle n'importe qui peut se procurer un *paqueson*, je m'adressai à une femme légère, L..., connue dans les boîtes de nuit de Montmartre pour en délivrer couramment.

— Je n'en ai pas sur moi, me dit-elle, mais allez à l'hôtel F..., et vous demanderez de ma part M. D... »

Je bondis à l'adresse indiquée, et demande M. D...

— De la part de qui ? me fait la gérante.

— De Mlle L...

— Bien, montez, chambre 16. »

J'arrive chambre 16, je frappe, j'entends : « Qui va là ? » ; je répète ma référence, on m'ouvre la porte :

— J'en voudrais deux grammes. »

Jeune, râblé, bien vêtu, encore qu'en manches de chemise, l'aspect d'un gigolo et un fort accent slave brochant sur le tout, l'homme me répond simplement :

— Venez avec moi. »

Puis il me fait monter derrière lui encore deux étages, s'arrête devant la chambre 42, frappe deux coups,

prononce un mot de passe que je ne comprends pas. Il y a là trois solides gaillards qui semblent décidés à tout.

— Attendez », me dit-on.

Sur quoi, l'un d'eux s'échappe et, tandis que les autres me font bonne garde, revient bientôt avec la *respirette*. Un pharmacien, à qui j'ai soumis mon emplette, m'a d'ailleurs assuré qu'elle contenait à peine 30 % de chlorhydrate de cocaïne.

...Mais, à côté de ces malfaiteurs anonymes, qui restent huit jours dans un hôtel sous un faux nom, et dont la malle est toujours prête pour le départ, il y a d'autres intermédiaires qu'il convient sans doute de blâmer et même de punir, mais aussi de plaindre un peu, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Ce sont les gosses — arpètes de la mode, jeunes étudiants, petits marchands ambulants de statuettes, chasseurs — qu'on emploie aussi à ce honteux trafic.

#### LA PETITE BOUQUETIÈRE

Et voici la pauvre histoire d'une petite bouquetière de Montmartre.

Elle avait seize ans à peine, et vendait des bouquets de violettes, où les initiés qui y mettaient le prix trouvaient une boulette de papier de soie. Un soir, elle se dit que cela devait être très bon puisque tant de belles dames en voulaient, et se décida à en goûter elle aussi...

Un paquet, puis deux... Elle se mit à voler pour en acheter et, une nuit, ne rentra pas dans sa mansarde en haut de la Butte, rue Saint-Elleuthère. Le lende-

main, on la trouvait morte de froid et de coco dans l'angle d'une porte-cochère.

J'imagine qu'on l'a portée en terre, un matin de brouillard, à l'heure des enterrements pauvres, dans quelque lointain cimetière. Et maintenant elle repose sous un petit tertre sans nom où, certains jours, tombe un peu de neige du ciel, blanche, scintillante et légère comme la poudre folle.

---

## VII

**Leurs Trucs**

Une nuit de cet hiver, je passais rue Germain-Pilon, me hâtant vers la place Pigalle. A l'angle de la rue Véron, je faillis me heurter à une ombre : un homme qui, enveloppé dans une ample et luxueuse pelisse, se penchait sur le sol, un genou en terre. Au bruit de mon pas, il se lève brusquement, comme détendu par un ressort. Le bec de gaz du coin éclaire dans sa main une lame qu'il n'a pas le temps de refermer. D'instinct, je fais le geste de saisir un revolver que, d'ailleurs, je n'ai pas. L'homme se sauve...

Intrigué, je continue mon chemin dans le sens opposé, puis, doucement, sur la pointe des pieds, je reviens et me blottis dans l'obscurité : l'homme est revenu lui aussi où il était tout à l'heure et, à l'aide d'un couteau de poche, semble vouloir écarter un pavé. Enfin, il s'empare vivement d'un objet que je ne puis discerner, replace le pavé et s'en va, les mains dans les poches.

Cette scène étrange demeura pour moi longtemps mystérieuse. Mais il y a quelque temps, au cours de nos conversations avec un certain inspecteur de la « Brigade Mondaine », elle me revint à l'esprit, et je la racontai à l'excellent policier Pierre Martin :

— N'en doutez pas, me dit-il : c'était une cachette à coco. Le client venait prendre livraison. Ce truc est même si classique et si éventé qu'il n'est déjà plus guère employé par les trafiquants.

« Beaucoup d'autres, d'ailleurs, sont également périmés. Qui n'a pas connu la gouttière traditionnelle où tel amateur de visions venait déposer dévotieusement, ainsi qu'une offrande dans un tronc d'église, une image de la Banque de France. Une heure après, il revenait et, au même endroit, trouvait un petit paquet de « respirette », d'une valeur exactement proportionnée à la somme qu'il avait mise, heureux comme un bébé qui découvre devant sa cheminée les jouets du bonhomme Noël.

— Sans doute arrivait-il aussi quelquefois qu'il en fût pour ses frais ?

— Jamais. La plupart des fournisseurs ont, dans leur canaillerie, une sorte de probité, et si l'on peut dire, d'honneur professionnel, surtout s'il s'agit d'un bon client. Parbleu, ils ne tiennent pas à le perdre, et ils savent bien que s'ils le volaient, une foule d'autres toxicomanes ne tarderaient pas à le savoir, et leurs affaires en souffriraient.

— Les trafiquants témoignent-ils, les uns envers les autres, de la même solidarité ?

— A quoi bon, puisque nous les connaissons presque tous. Mais il est probable, au contraire, que s'ils pouvaient se faire arrêter mutuellement sans risques,

ils le feraient ; non par vengeance ou par jalousie, mais pour raréfier la matière, au moins momentanément. La disparition d'un fournisseur de poids amène en effet, sur le marché, une hausse immédiate du produit.

« C'est ainsi qu'après l'arrestation du gros Raoul, les prix ont brusquement monté de 20 à 25 %. La Bourse à la « Came » connaît des fluctuations plus sensibles encore que la Bourse des Valeurs... »

#### LA « VOLANTE »

Des vieux stratagèmes, la « livraison volante » est à peu près le seul qui ait subsisté, car c'est celui qui réussit le mieux, s'il est pratiqué entre gens sûrs.

La nuit. Un taxi passe, sans avoir l'air de rien. Soudain, il ralentit jusqu'à s'arrêter presque. Un homme, qui attendait au bord du trottoir, saute dedans. Deux ou trois kilomètres après, un nouveau ralentissement : celui-ci descend, remplacé par un autre. En somme, n'est-ce pas, rien de plus naturel : un chauffeur a bien le droit de « charger » qui lui plaît ! Voulez-vous parier, cependant, que si vous aviez hélé ce chauffeur là avant le client qu'il vient d'accueillir, ce n'est pas vous qui auriez eu la préférence ?

En réalité, ce taxi est une boutique, et qui, par une complaisance rare chez les boutiques, se transporte elle-même dans sa clientèle, sous la protection du petit drapeau blanc qui, hélas, n'annonce ici aucun armistice.

Il y a, à l'intérieur, un marchand de poudre qui a donné rendez-vous à ses clients, devant tel numéro de telle rue à celui-ci, et ainsi de suite. Si, par hasard,



il arrive que la voie ne soit pas libre, que quelque danger apparaisse à l'horizon, qu'il y ait du « pet » en un mot, le pied du prudent chauffeur presse un peu plus l'accélérateur et, quitte à revenir le délivrer un peu plus tard, on oublie d'apercevoir l' impatient qui monte la garde convenue.

Par exemple, il peut se produire, et cela s'est déjà vu, que le chauffeur soit de connivence avec la police au lieu d'être complice de l'infâme commerçant : en cette occasion, la boutique roulante se transforme en voiture cellulaire, et c'est un joli coup de filet.

#### UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

Naguère, presque tous les intermédiaires (car les « grossistes » sont des éminences grises qui restent soigneusement dans leur tour d'ivoire) prenaient leurs commandes au téléphone, entre deux paris aux courses, dans les bars de Montmartre et des Batignolles.

Et voici un après-midi la conversation qui s'engage dans la cabine téléphonique d'un café de la rue Fontaine :

— Allo, Charles ?

— Soi-même. A qui ai-je l'honneur... ?

— Ici de P... (un nom connu du trafiquant). Puis-je compter sur 10 grammes pour ce soir ?

— Entendu. Onze heures, avenue Trudaine, dans l'urinoir qui est devant le 37. »

A l'heure dite, Charles se porte dans l'édicule. Le client arrive. Mais le pourvoyeur ne le reconnaît pas :

— Je viens de la part de de P..., murmure l'autre dans un souffle. Malade... Peut pas venir lui-même... M'a chargé...

— C'est bon. Vous avez l'argent ?

— Voilà. »

Tandis que, d'une main, Charles saisit les trois billets de cent francs (c'était le temps béni où la « neige » se vendait couramment trente francs le gramme, alors que les tarifs, depuis, ont triplé), il passe, de l'autre, un paquet.

Puis un rire éclate, insolent et triomphal :

— Ah ! vieille salope, tu as bien cru m'avoir, hein ?

Avec son flair éprouvé de repris de justice, le gredin avait deviné une « bourrique ».

Cependant l'inconnu se tait.

— Non, mais z'y eute-le-donc, ton « paqueson » !

Le sachet est ouvert, un peu de poudre recueillie sur l'ongle de l'auriculaire est porté aux lèvres. C'est du sucre.

— Et, tu sais, tu peux m'explorer jusque dans le nombril. Pas un gramme. Tu comprends, j'suis pas un baby. La camelote, c'est un copain qui la porte derrière moi, et quand i'voit que j'm'occupe moi-même du client, i'sait qu'ça sent mauvais et i'met les voiles. Tu peux toujours courir après, c'est comm' des nèfles ! »

Au commissariat où on l'emmène, la fouille, en effet, ne donne rien. Il n'y a plus qu'à le relâcher.

— A la revoyure, les aminches ! Et toi, tu sais, sans rancune. Pleur' plus, v'là tes fiass's. Avec ça, tu offriras à ta poule mon portrait encadré...

Cette aventure, qui avait failli mal tourner, fit néanmoins réfléchir la confrérie. A partir de ce jour-là, on se servit beaucoup moins du téléphone dans les bars de Montmartre.

## LE MUSÉE DE LA GUEUSE BLANCHE

Les trafiquants ne se contentent pas d'entourer l'exercice de leur trafic de minutieuses précautions. Ils ont à leur disposition tout un arsenal d'objets truqués, fabriqués spécialement à leur intention, et dont l'ensemble formerait une curieuse et utile collection.

A la direction générale des Douanes de Lille, on peut visiter un très pittoresque « Musée de la Fraude », où sont réunis tous les moyens de défense ou de fraude originaux qu'on a pu saisir sur les contrebandiers de la frontière, tels que bidons, chaises et même souliers à double fond, mortier à parois creuses, ballot de papier pressé dont l'intérieur évidé contient une boîte en fer blanc, corset de zinc pour transporter clandestinement de l'alcool, etc...

Que n'organise-t-on également un « Musée de la Coco », d'autant plus indiqué que les fins de l'entreprise sont autrement criminelles que la contrebande du tabac ! De quel profit ne serait-il pas pour les policiers et surtout les douaniers !

On y verrait notamment : le faux-ventre en caoutchouc à l'usage des hommes ; le soutien-gorge copieusement rembourré à l'usage des femmes ; toute une série d'instruments de musique, depuis la clarinette jusqu'au trombone, qui vient d'Allemagne, contenant une ample cargaison de « merk » ; la boîte rigoureusement étanche qu'on jette à l'eau pendant la visite du navire, et qu'on ramène aussitôt après, à l'aide d'une ficelle ; la jambe de bois dans laquelle un mutilé de guerre, longtemps installé place Clichy, recélait sa provision de « bigornette » ; toute la binteloterie, sou-

vent de grande valeur et d'un goût parfait, dévolue à la circulation du poison : cannes creuses, briquets, boîtes à poudre de riz à double fond, stylos, boîtiers de montre, fume-cigarettes et étuis, portefeuilles, cigares, que sais-je encore ?

— Heureusement, nous confiait cyniquement une rabatteuse qui travaille pour un gros importateur, tout cet attirail, parfois aussi coûteux que peu pratique parce qu'il ne permet pas d'« en » passer assez à la fois, était devenu à peu près inutile ces temps derniers. Au plein de l'occupation de la Rhénanie et de la Ruhr, l'infiltration se faisait le plus facilement du monde... dans les poches et dans les musettes de certains poilus. Il en arriva même une bien bonne à deux Lyonnais de ma connaissance, mobilisés par là.

« A force « d'éconocroques », ils avaient réussi à en acheter à eux deux pour cinq cents francs, environ 200 grammes. Ils proposent l'affaire à un copain qui approvisionnait certains bars de Lyon. On tombe d'accord sur un prix, vingt francs le gramme, et mes lascars s'amènent en perm', tout heureux de palper la forte somme.

Rencontre dans un café de la place Bellecour. Le copain civil s'aboule, accompagné d'un autre type qu'il présente comme son bailleur de fonds.

— La camelote est là ? qu'ils disent.

Les deux trouffions leur refilent la boîte sous la table.

— Gégène, dit le civil à son « capitaliste », va voir un peu dans les water si elle est bonne.

Dix, vingt minutes se passent. Gégène ne revient pas :

— Qu'est-ce qu'il fout, ce cochon-là, s'exclame

l'autre? Je vais voir s'il n'est pas tombé dans les pommes... »

Puis il disparut à son tour... tout simplement par le couloir de l'établissement, et va rejoindre son compagnon qui l'attend tranquillement chez lui.

Dame, la carrière a ses risques...

#### EN ROUTE

Certes, les grands professionnels du trafic sont généralement plus rétifs que ces deux apprentis. Mais si les chefs demeurent obstinément invisibles, ou se camouflent d'une existence trompeuse, parfois très mondaine et même officielle (n'a-t-on pas vu un diplomate authentique passer de la coco dans la Valise?), leurs lieutenants étalent insolemment leur impunité, attentifs tout au plus à ne pas se laisser prendre en flagrant délit, puisqu'aussi bien la loi n'exige pas davantage.

Il n'y a pas longtemps, on pouvait assister fréquemment, le soir, dans un café du boulevard de Clichy, au départ des rabatteuses et des livreuses.

Elles étaient quatre ou cinq pauvres filles qui attendaient sur une table poisseuse, les unes lisant un illustré, les autres faisant des réussites. Un homme entrait sur le coup de minuit et, sans leur adresser la parole, allait s'asseoir dans un coin.

Après un instant, il regardait l'une d'elles, et dès qu'il était certain d'être vu, esquissait un geste convenu. Par exemple, en se grattant l'oreille, il formait avec le profil de sa main, la lettre C, et cela signifiait que la femme devait se rendre dans un café ou une boîte de nuit connue d'elle, et commençant précisément par un C, pour rencontrer un toxicomane qui

lui ferait une commande. Ou encore, il appuyait le menton sur sa main, dont trois doigts levés dessinaient un W, ce qui désignait un autre café, etc... Et aussitôt, une autre femme se levait, puis une troisième.

Il arrivait aussi qu'il demandât assez haut de quoi écrire. Par hasard, une femme tendait au garçon, pour le lui donner, un buvard que couvrait négligemment son coude. Dans ce buvard, il y avait une liste de noms avec des chiffres que l'homme comprenait parfaitement.

Et quand elles s'en furent toutes allées, portant, viafrique maudit, la folie et la mort, il entama une petite belote, avec la satisfaction sereine du semeur qui a fini sa journée...

**Maison de Santé****Maison de Douleur**

Neuilly. Boulevard Bourdon. Dix heures du soir. Le silence, à peine troublé par le clapotis monotone de la Seine voisine et par des trompes d'autos lointaines.

A droite, de l'autre côté de la rivière, on devine la Grande-Jatte, aux quelques lumières attardées qui trouent la nuit noire. A gauche, de petits hôtels aux volets clos se cachent derrière des grilles de prison. Leurs murs bas sont pour moi le seul guide qui me dirige vers le but de ma course ; ils laissent à mes mains qui les frôlent une mousse humide et grasse.

Après avoir longtemps pataugé dans les flaques gluantes, j'arrive enfin à la Maison de Santé du docteur Satin où je suis attendu.

A tâtons, je cherche le bouton le long du chambranle ; j'appuie ; aucune sonnerie ne répond, mais la porte s'entr'ouvre, puis se referme derrière moi avec un bruit mat. J'ai l'impression d'avoir été escamoté.

Je reçois en pleine figure le jet de lumière d'une lampe de poche, et un rire sarcastique me prouve que je suis encore de ce bas monde.

— Ça commence comme un conte d'Edgard Poe... n'est-il pas vrai, cher Monsieur ? »

Le docteur Satin, hôte de ces lieux, est devant moi. Sans rien ajouter, il me précède dans une étroite allée bordée de troènes. Je devine un modeste jardin style banlieue : pelouses chauves, bassin grand comme un tub, arbres squelettiques aux silhouettes tourmentées.

Soudain, une plainte atroce, un hurlement étranglé me clouent sur place.

— C'est le vent... » constate placidement mon compagnon ; mais il hâte le pas.

Quelques marches, un perron, de longs couloirs, une porte brusquement ouverte. Je suis sur le seuil d'un salon second empire, provincial et désuet : une « suspension » à pétrole déverse une lumière jaunâtre sur une table ronde en marbre, autour de laquelle deux hommes et trois femmes jouent au nain jaune.

— Ah ! c'est ce Monsieur... qui veut bien s'occuper de nous, minaude une fée Carabosse, en braquant sur moi un face-à-main agressif... N'aie pas peur, mon Zouzou... N'aie pas peur, mon coco. »

Cette attention affectueuse ne m'est pas destinée ; elle s'adresse à un sapajou dont la tête ridée de petit vieux émerge de lainages douteux.

Les hommes me serrent cérémonieusement la main ; je reconnais dans l'un une vedette de l'écran ; l'autre, que l'on appelle pompeusement le « Préfet », grimace un sourire qui ressemble à un tic, et d'une voix cassée et grêle, qui résonne comme un grelot, me souhaite la bienvenue.

— Voici mes malades..., mon cher Monsieur..., déclare non sans emphase le docteur Satin. Que dis-je, des malades?... des guéris. Car il est indispensable que vous notiez dans votre enquête que l'on se désintoxique facilement... fa-ci-le-ment, martèle-t-il.

Il lisse sa barbe d'un roux sale, puis continue sur un ton de prédicateur :

— Une seule condition : l'isolement. On ne peut rien obtenir d'un malade libre. Mais, par isolement, n'entendez pas internement. La liberté surveillée, telle est ma formule... Quelque chose comme la pension de famille... le pensionnat... c'est cela même, le pensionnat..., répète-t-il avec satisfaction.

— Le pensionnat... reprend une voix, douce, lointaine, amortie, comme un écho.

C'est une jeune fille, pâle, aux yeux agrandis de cercles bleuâtres, blottie contre une femme grave, qui semble une réplique vieillie d'elle-même : sa mère.

— C'est Minouche qui a parlé... Elle a pris de mauvaises habitudes en pension... Mais oui, mon bon ami, n'ouvrez pas de grands yeux... on prise dans certains lycées... Ah ! l'éducation est poussée fort loin aujourd'hui !... »

La plainte, entendue tout à l'heure, dans le jardin, coupe la parole au docteur. Le silence me glace ; une bûche s'écroule dans la cheminée.

— C'est le vent... » murmurai-je.

Le docteur Satin a disparu.

... Le nain jaune a repris, mais sans entrain. Minouche semble tenir l'éventail de ses cartes avec difficulté. Le « Préfet » gratte sa calvitie d'un index obstiné.

— Si nous causions un peu, suggère la fée Cara-

bosse, en dressant son grand cou décharné emprisonné dans un carcan de brillants, dit collier de chien. Quand j'étais aux Tilleuls, nous causions des nuits entières; c'était délicieux...

— Vous avez « fait » plusieurs maisons, madame?

— Toutes... Je les fais toutes... Au moins, on y est tranquille.

Et, tirant de son corsage une mignonne boîte d'argent:

— Allons, une petite?... »

Leurs yeux s'illuminent soudain; les narines de Minouche frémissent; un tressaillement fugitif secoue le masque grave de sa mère; le cabot passe sa main lourde sur ses tempes où perle la sueur; les pommettes du « Préfet » rougissent.

— C'est Arsène qui me l'a rapportée. Il va faire le « marché » tous les soirs dans les boîtes de nuit... Un garçon tout dévoué... Notre infirmier, ajoutez-elle pour moi.

La boîte circule de mains en mains.



Les heures passent, scandées par le tic-tac de la pendule et les reniflements des priseurs.

*Il était un p'tit homme,  
Tout habillé de gris,  
Carabi.*

Vautrée sur un canapé, la fée annonce la chanson naïve en battant la mesure de ses mains maigres où les veines saillantes font des nœuds. Minouche, assise par terre, la tête appuyée contre un meuble, les yeux

fixes, a l'air d'une poupée. Sa mère, le nez sur une feuille de papier, prise rageusement; elle n'a pas encore l'habitude. Dans un coin, les deux hommes ressemblent à deux paquets de vêtements et de linges oubliés.

— Zouzou!... mon Zouzou!... glapit la fée, dressée d'un bond, clown sinistre échappé d'un Carnaval de damnés.

Le sapajou, perché sur le haut d'une armoire, prise le fond de la boîte, et attrape des mouches imaginaires de ses bras velus, et si humains; lui aussi commence à visionner.

Je laisse la maison de santé et de douleur s'endormir enfin dans l'aube blême. Des sirènes d'usines semblent chasser les dernières traces de la nuit. Un taxi, maraudeur matinal, se traîne. Un chiffonnier explore une poubelle. Je viens de faire la même besogne avant lui.

**La « Mondaine » opère...**

*« Monsieur Caron,  
Chef de la Brigade Mondaine,  
36, quai des Orfèvres.*

*« Monsieur,*

*« Demain soir, à 11 heures, on prisera chez les  
D..., 24, rue de..., à Ville-d'Avray. »*

La longue écriture féminine, élégante, trahit seulement un peu d'hésitation. Vengeance de femme trompée, d'amie abandonnée, ou simplement de pourvoyeuse de drogue qui s'est vu préférer une autre? Qu'importe! Les dénonciations pullulent parmi les cocaïnomanes: *« Il y en a tellement, nous confiait l'inspecteur Martin, que nous n'avons même plus besoin d'indicateurs! »*

La police n'a, d'ailleurs, pas le choix des moyens.

C'est pour elle un devoir social d'utiliser toutes les informations, d'où qu'elles viennent.

M. Caron appelle donc l'inspecteur G... :

— Vous avez ça dans vos relations ?

G... est le vivant Bottin de la « neige ». Hommes politiques, écrivains, actrices et comédiens, peintres, mannequins, il connaît tous les intoxiqués de Paris, leur âge, leur adresse, les maisons qu'ils fréquentent, leurs fournisseurs.

— Les D... ? Non, chef, ce sont des nouveaux...

— Par conséquent, opérez avec beaucoup de circonspection. Il ne s'agit peut-être que d'un raconter... Surveillez la maison, retenez bien la physionomie des gens qui entrent et sortent ; informez-vous des habitudes de ces D... Mais n'allez pas plus loin sans me prévenir, sauf, bien entendu, le cas de flagrant délit. »

M. Caron sait bien qu'on ne pardonne pas à un policier de se tromper. Si l'un de ses agents découvre, avec preuves à l'appui, qu'un personnage influent se livre au trafic de la *bigornette*, le public n'en saura peut-être jamais rien!... Mais qu'il ait la main malheureuse, même s'il s'agit d'un quidam sans importance, ce sera le scandale! Là est toute la difficulté d'un art qui exige du détective à la fois de l'audace et de la prudence. « On a toujours peur d'attraper la bûche », résumait un vieux de la « Mondaine ».

Les ordres reçus, l'inspecteur G... retourne à son bureau pour préparer la « filature ». La salle des inspecteurs est, au quatrième étage du vieux palais de justice, une sorte de triste corps de garde, formé de murs suintants d'humidité, et où les fusils sont remplacés — autres armes — par des dossiers jauniss...

... Le même soir, à dix heures, dans un palace des Champs-Élysées, un appartement de deux cents francs par jour. Lustres, tentures de faille, larges fauteuils, tapis épais, meubles en citronnier et bois de rose.

Devant la psyché, un gentleman, arrivé hier de Nice, ajuste son smoking. C'est qu'on l'attend à Ville-d'Avray où, dans un instant, sa limousine l'emmènera à toute allure... Voyons, il n'oublie rien ? Voici la pochette de soie, les cigarettes « pétales de rose », le petit colt... Ah ! et ces deux flacons de verre plats!..

... Le salon des D... est installé comme une fumerie d'opium : nattes épaisses, divans larges et bas encombrés de coussins, petites tables de laque, lampes voilées. On s'empresse vers le nouvel arrivant. De jolies mains baguées de perles, de brillants, d'émeraudes, s'offrent à ses lèvres :

— « Oh ! cher Franz, combien impatientes!... Vite, un pyjama... »

Le gentleman se débarrasse précieusement des flacons de verre, puis de son smoking ; drapé de soie mauve à ramages, il va s'allonger sur des coussins, près d'une femme qui renifle en fermant voluptueusement les yeux...

Dans la rue, un passant, qui s'est vivement intéressé au numéro de sa voiture, attend on ne sait quoi. Il pleut à torrents...



Un mois après, Franz s'est fait de brillantes relations. Dans les thés de la rue Royale, dans les bars de la rue Caumartin et de la rue Pigalle, on l'accueille



avec joie. Et voici déjà trois semaines que le promeneur paisible laissé par nous, l'autre soir, non loin d'un petit hôtel de Ville-d'Avray, connaît toutes les habitudes de Franz...

Car la « filature » est, comme le génie, une longue patience. La seconde fois que la douillette voiture de Franz s'est aventurée jusqu'à Ville-d'Avray, un taxi se trouvait à quelques mètres, comme par hasard, et l'a suivie jusqu'au palace des Champs-Élysées.

Plus encore : dès le lendemain, on savait, quai des Orfèvres, que Franz se rendait chaque soir chez une petite amie, danseuse de boîte de nuit, habitant en meublé, rue de Douai.



Ça y est : virtuellement, la bataille est gagnée ; les femmes ont toujours perdu les trafiquants.

Et la « planque » recommence. Cela n'a pas l'air bien malin, n'est-ce pas, de passer devant une porte, d'attendre un autobus qui n'arrive jamais, ou de contempler un étalage... tout en ayant l'œil sur une glace qui reflète la maison d'en face ? Détrompez-vous, cette besogne ingrate exige, au contraire, beaucoup de caractère et d'habileté, et aussi une grande confiance dans le hasard.

Et le Hasard est un dieu juste et clément. Un après-midi de février, dans un crépuscule de brume, la concierge du meublé sort, affolée, de la maison. Elle va bondir sur un agent. Mais l'incorrigible badaud qui, depuis trois jours que la danseuse ne sort plus, s'obstine dans ces parages, l'arrête :

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Une de mes locataires qui se meurt...

— Mais je suis médecin.

— Quelle chance ! Vite, docteur, vite... »

Ils escaladent deux étages. Une chambre en désordre. En travers du lit, une jeune femme halète, bouche bée, prunelles dilatées et mortes. Sur la table de nuit, un doigt de champagne trouble, dans un fond de coupe.

Le « docteur » se penche, tâte le poignet mince : le pouls bat la breloque, devient filiforme, repart.

— C'est bien ça... coco... »

Sous une bourrade, la porte s'est ouverte :

— Eh bien ! Moineau, encore couchée ?

C'est Franz, déjà en smoking, prêt pour la fête de chaque soir. Mais il s'arrête, interdit : cet homme au chevet de la petite, que fait-il ? Serait-ce ?...

— Je suis le docteur, monsieur.

Franz respire plus librement, soulagé.

— Rien de grave ?

— N... non. Crise légère. Ça va mieux. Notre petite malade n'a plus besoin que de repos... La laisser seule... La concierge la veillera. »

Il porte l'ongle du pouce vers la narine, fait mine d'aspirer.

— C'est bien ça, hein ?

Franz sent leur secret s'éventer. Si Moineau venait à mourir... Il voudrait être loin, bien loin... Mais il crispe les mâchoires, se ressaisit.

— Ordre de la Faculté, sourit-il. Je m'incline, partons... Ma voiture est en bas, docteur. Puis-je vous remettre chez vous ?

— Mais... très volontiers. »

Ils descendent, paisibles. Franz ouvre la portière, empressé.

— Où vous déposeraï-je ?

Prêt à donner l'adresse, il regarde le chauffeur. Mais le chauffeur lui est inconnu. Et quatre hommes robustes encadrent son auto.

— Mon adresse?... 36, quai des Orfèvres, monsieur... monsieur Franz. »

X

### M. X..., de la Sûreté Générale

Lorsque l'on franchit pour la première fois le seuil de la Sûreté Générale, on ne peut se défendre d'un petit frisson. Malgré soi, on évoque La Reynie, les d'Argenson, de Sartine, tous ces Lieutenants de police qui traversent l'Histoire, auréolés de mystère. Prisonnier d'un romantisme héréditaire, on s'attend à trouver Vidocq au détour du premier corridor, à moins que nouveau Jean Valjean, on ne soit hanté par le spectre de Javert.

On imagine des couloirs secrets, semés de trappes, des murs garnis d'« yeux » et d'« oreilles » et l'on s'attend à être précipité aux pieds d'un Conseil des Dix, aussi redoutable que vénitien, car on a lu Casanova.

Quelle désillusion ! La Sûreté Générale a l'aspect commun de tous nos ministères : vétusté, abandon, poussière, inconfort minutieusement entretenu. Dans ses antichambres règnent les mêmes huissiers en habit, indifférents et gourmés, qui ne prêtent guère attention qu'à l'état de leur poêle, qu'ils bourrent, méthodiquement, jusqu'à la gueule.

Les personnages qui évoluent dans ce décor banal sont comme vous et moi. On leur voudrait un regard soupçonneux et inquisiteur; ils passent sans même s'inquiéter de votre présence. C'est vexant!

Le successeur de Fouché au visage fermé, mort, impénétrable, aux yeux ternes qui avaient exaspéré Robespierre, est un homme aimable et fin, qui ne cherche ni à déconcerter ni à fasciner. M. Chiappe, malgré son profil de médaille, n'est pas un personnage de roman-policier.

Son bureau, que l'on désirerait, pour le pittoresque de sa description, encombré de dossiers recéleurs des mystères du régime, trahit simplement le goût de son hôte pour le mobilier Directoire et les Sèvres délicats.

Mais au beau milieu de la pièce, un meuble détonne dans cette atmosphère de bon ton: une table téléphonique de dimensions inusitées, triple clavier et boutons innombrables.

Voilà ce que le duc d'Otrante et ses prédécesseurs n'avaient pu prévoir: le téléphone, ce merveilleux agent d'exécution de la police, infatigable, rapide, discret. C'est lui qui m'annonce au 2<sup>e</sup> étage, chez M. X..., commissaire à la Sûreté Générale, grand veneur de la chasse nationale à la Coco.



M. X... n'a pas de perruque et ses moustaches sont bien à lui; aucun cabriolet, aucun browning ne bossue ses poches. Ses seules armes sont un fichier et un téléphone.

Ah! ce fichier, que peut-il être? Lamentable répertoire des intoxiqués de tout un peuple. Boîte à ordures

où grands et petits voisinent dans une promiscuité alphabétique. Catalogue du vice où viennent s'inscrire tant de vertus farouches, publiquement honorées. M. X..., vous devez avoir peu d'illusions sur vos contemporains!

... Drin... Drin...

— Allo... Ah! c'est vous, Lorrain... Oui, Marseille me l'a confirmé... je vais voir encore... Attendez...

M. X... consulte rapidement le fichier, puis reprenant la communication:

— Oui... oui... c'est bien un rabatteur de Pépère... Vous pouvez marcher...

Il raccroche le récepteur et, posément, sans hâte, comme si je n'étais pas un importun, m'initie à sa méthode de chasse:

— A la base, le fichier, tenu à jour par les indicateurs, les rapports de police, etc... Dès qu'un cocaïnomane ou un trafiquant est signalé, sa fiche est dressée, et son dossier ouvert. Peu à peu, il s'augmente de son signalement complet, de sa photo, parfois même de ses empreintes digitales; ses relations, ses habitudes y sont consignées.

« Tout ce travail est fait en liaison avec les polices étrangères et la brigade « mondaine » de la Préfecture de Police qui opère à Paris et dans le département de la Seine.

« Dès que le dossier est au point, on en extrait les caractéristiques, qui sont envoyées à tous les « noyaux » dépendant de la Sûreté Générale, même les plus petits, comme les brigades de gendarmerie.

« Tenez, les clients dont ce coup de téléphone me donne des nouvelles, ont été levés par des gendarmes

d'une brigade des Alpes-Maritimes. Ces trafiquants, deux hommes et une femme, bien connus sur la Côte d'Azur, disparaissaient brusquement en déjouant les filatures les plus serrées, dès qu'ils avaient écoulé leur drogue à leurs rabatteurs habituels. Impossible de connaître leur repaire.

« Eh bien, ils vivaient en rentiers dans la montagne, derrière Vence. Les gendarmes, en possession de leur signalement, sont tombés un beau jour en arrêt sur eux. Ils nous ont prévenus. J'ai envoyé deux agents qui les ont pris en charge. *Planque* délicate, mais récompensée, car ils commettent l'imprudence de recevoir quelques rabatteurs à leur villa. Lorrain va se présenter aujourd'hui chez eux, comme un rabatteur de Pépère, un des plus gros trafiquants de Marseille... Ce soir, ils seront *faits*. »

Tant de simplicité me confond.

— Voulez-vous voir nos statistiques? » poursuit M. X..., impassible.

Des statistiques maintenant? Suis-je au ministère des Finances?

Mais comme midi sonne, M. X..., ponctuel, va déjeuner.

... Les derniers tenants du romanesque, qui semblaient s'être réfugiés dans la Police, s'en sont allés rejoindre les ombres de Robert Macaire et de Bertrand. La Sûreté est une Ad-mi-nis-tra-tion; les « affaires » ne sont plus que des équations dont la solution, mathématique, est dépourvue de fantaisie; M. Chiappe est un homme du monde; les « bourgeois » sont des bourgeois; Chignol lui-même n'oserait plus rosser le commissaire... Mânes d'Eugène Sue et de Gaboriau, que vous devez souffrir!

## La Loi contre la Drogue

Nous avons dénoncé le mal, révélé certaines de ses voies d'accès jusqu'alors ignorées, montré le péril national de la poudre folle. Il nous reste à rechercher si dans l'arsenal de ses lois, la société trouve des armes suffisantes pour se défendre.

La loi de 1845, renforcée par celles de 1916 et de 1922, permet aux magistrats d'infliger aux délinquants de deux mois à deux ans de prison, et de 1.000 à 10.000 francs d'amende, ce qui, avec la série des décimes et taxes diverses, fait près de 40.000 francs.

Elle prévoit, en outre, les aggravations suivantes: doublement des pénalités en cas de récidive; peine accessoire de l'interdiction de séjour pendant cinq ans au moins et dix ans au plus; interdiction de droits civiques pendant une période de cinq ans.

Cette loi est sévère, et permet d'atteindre aussi bien le porteur (trafiquant) que le détenteur (consommateur). Elle est ingénieuse; naguère, en effet, les inculpés encourant une peine inférieure à deux ans de prison, devaient, aux termes du Code, être remis en liberté cinq jours après leur arrestation. Résultat: ils

pouvaient, tout à leur aise, continuer leur trafic pendant la période d'information qu'ils ne manquaient pas de faire traîner en épuisant tous les artifices de la procédure. Comme ils sont désormais sous le coup de deux ans de prison, le juge d'instruction les laisse à l'ombre!



Eh bien, malgré cette dure législation, malgré les consignes impitoyables du Parquet, malgré l'élévation croissante du prix de la drogue, le mal n'est pas en voie de régression.

J'entends bien que les statistiques enregistrent une diminution du nombre des arrestations pour les années 1923 et 1924; mais doit-on en inférer un recul de l'offensive toxique? Nous ne le pensons pas, si nous examinons parallèlement les statistiques médicales. Les trafiquants sont plus habiles, les consommateurs plus adroits, voilà tout.

Ainsi la coercition fait faillite, au point que certains sociologues en sont arrivés à préconiser la *vente libre*, appuyant cette théorie, pour le moins osée, sur la fascination, sur l'attrait causé par la rareté du produit! Ce moyen fantaisiste serait singulièrement dangereux; je ne sache point que les pays où la vente des drogues est libre, telle l'Indo-Chine, aient vu baisser leur consommation.

La vérité est que ce problème dépasse nos frontières. La lutte contre la drogue sera toujours inefficace, tant qu'un règlement *international* ne sera pas intervenu.

La production doit être contrôlée, et dans les usines où l'on fabrique la cocaïne synthétique, et à la récolte

péruvienne des feuilles de l'*Erythroxylon Coca*. Nos planteurs de tabac, eux, sont bien astreints à une surveillance incessante et à des déclarations dûment vérifiées!

La Société des Nations a créé, une commission consultative, dite de l'opium, dont elle a étendu les pouvoirs à tous les stupéfiants. Mais cette commission en est encore à la période de la documentation, des échanges de vues, des discours!



Toutefois, au point de vue *national*, des réformes sont encore à entreprendre, et au plus tôt.

Avant tout, frapper sans pitié les pharmaciens fraudeurs et les médecins marrons qui délivrent des ordonnances de complaisance. Il est vraiment trop facile d'édifier sa fortune en empoisonnant ses semblables, sous le couvert du secret professionnel.

La loi Charles Bernard sur la fermeture des officines louches doit être appliquée sans défaillance. Enfin, le « livre Tarode » que les pharmaciens tiennent à jour en indiquant les entrées et les sorties doit être collationné avec les ordonnances, sous le contrôle des Facultés de pharmacie.

D'autre part, le renforcement des services de police s'impose. Pour Paris et le département de la Seine, sept inspecteurs seulement sont chargés de la chasse aux stupéfiants. Pour le reste de la France, un seul commissaire à la Sûreté Générale (chargé, en outre, de combattre la traite des blanches), assisté de quelques inspecteurs. Malgré leur dévouement, ils ne peuvent suffire à cette tâche écrasante.

Enfin, ne serait-il pas logique que tout ce service fût dans une seule main? N'est-il pas puéril que des agents de la Sûreté générale qui ont levé un trafiquant en province, soient obligés de le « passer » à leurs collègues de la Préfecture de Police, s'il lui prend la fantaisie de séjourner à Paris.



Mais nous sommes de ceux qui pensent qu'un grand peuple doit trouver sa défense beaucoup plus dans sa force morale, dans sa volonté de vivre, qu'à l'abri précaire de ses lois.

Dès l'école, l'enfant doit être instruit des pièges qu'il trouvera plus tard tendus sur son chemin. L'illusion toxique est de ceux-là. Vous qui avez la lourde responsabilité de former les jeunes cerveaux, glorifiez Baudelaire et Thomas de Quincey, commentez l'admirable réalisation écrite de leurs rêves artificiels, mais n'omettez pas de mettre votre juvénile auditoire en garde contre l'éternelle tentation des excitants cérébraux, fumées divines ou poudre folle.

---

## L'Espionnage d'après-guerre

## L'ESPIONNAGE D'APRÈS-GUERRE

---

### I

#### Ceux qui ne désarment pas...

Aux premières lueurs de l'incendie qui, durant quatre années, allait empourprer le monde, la Grande Guerre fut baptisée « Guerre de la Justice et du Droit ». Croisade de la Liberté contre la Force, elle devait être la dernière : et la France consentit, d'un cœur résigné, à tous les sacrifices susceptibles de donner au monde la paix, la paix définitive.

Toutes les pertes, toutes les ruines, toutes les abnégations, elle les offrit en holocauste à la Concorde universelle. L'armistice put raisonnablement lui faire croire que ses espérances étaient réalisées.

Des esprits chagrins émirent bien quelques réserves sur le *credo* wilsonien aux 14 points, qui leur apparut comme un évangile romantique à la Michelet, revu et corrigé par un quaker ; mais leurs voix se perdirent dans l'enthousiasme général.

Le traité de Versailles, si attaqué depuis, réunit, lors de sa signature, la quasi-unanimité des approbations. Il entérinait la ruine du militarisme allemand. Réduction de l'armée de terre à 100.000 hommes (états-majors et officiers compris); abolition du service militaire; limitation de la flotte à quelques croiseurs et torpilleurs; suppression de toute aviation militaire ou navale; ouverture du canal de Kiel à tous les navires étrangers; désarmement de la rive gauche du Rhin, d'Héligoland et de Dune; création de commissions interalliées de contrôle, etc...: toutes ces clauses parurent plus que suffisantes pour mettre le vaincu dans l'impossibilité de nuire.

L'Europe respira librement; la France pansa ses blessures.

\*\*

Mais l'Allemagne releva promptement la tête; l'aigle découronné rouvrit ses serres; le gouvernement du Reich mit une égale mauvaise volonté à remplir ses engagements, tant économiques que militaires.

Camouflages et manquements de toutes sortes; refus des industriels de détruire leur matériel de fabrication de guerre; création de laboratoires aux recherches mystérieuses; réorganisation, sur des bases nouvelles, de forces militaires, dès maintenant supérieures à celles autorisées par le traité; survivance de l'idée de revanche et d'une métaphysique de combat à la Fichte, qui embrigade la jeunesse dans des associations où, sous l'égide du sport, on prépare des guerriers; propagande intensive chez les neutres, et même chez les alliés, tendant à discréditer le traité de Versailles et à rompre le Pacte instituant la Société des Nations, etc. ;

telles furent et telles sont les manifestations les plus caractéristiques du réveil de l'esprit belliqueux de notre voisin, que le monde eut un instant la naïveté de croire à jamais endormi.

Les tiraillements entre les Alliés, accrus par le temps, aggravent encore le malaise de l'heure présente que domine désormais la menace allemande.

\*\*

Eh bien ! quelque répugnance que l'on puisse éprouver à concevoir le recommencement d'une aussi sanglante épreuve, nous voulons voir clair, et, dans ce but, nous allons faire connaître les résultats de notre enquête au pays de ceux qui ne désarment jamais.

Nous les montrerons tournant le traité, narguant les Commissions de Contrôle, préparant une tactique nouvelle, orientant leur industrie chimique vers la fabrication des gaz toxiques et incendiaires, installant chez les neutres — avec du matériel Krupp sorti en fraude — des fabrications d'avions, de dirigeables et de moteurs.

Nous les dévoilerons tissant à nouveau, et lentement, la toile de leur espionnage. « *J'ai un cuisinier et cent espions* » disait Frédéric le Grand. Ses descendants n'ont rien oublié, et, sur notre pays, ils tendent encore leurs filets. En 1870, 35.000 agents secrets, à poste fixe, étaient répartis sur notre territoire, sous la haute direction du trop célèbre Stieber, dont de Moltke disait : « C'est un espion de génie. » En 1914, la pieuvre étendait ses tentacules dans toutes les classes de notre société, grâce à notre insouciance coupable et à notre incroyable libéralité en matière



de naturalisation. Aujourd'hui, et malgré Locarno, leur armée secrète se reconstitue dans l'ombre; nous dénoncerons ses méthodes et ses premières attaques.

Nous exposerons, avec toutes les réserves qu'impose un pareil sujet, l'œuvre admirable, périlleuse et anonyme, accomplie par nos services de contre-espionnage qui, avec un personnel insuffisant en nombre et disposant d'un budget dérisoire, luttent pied à pied contre l'ennemi invisible.

Enfin, nous demanderons si le statut militaire en préparation, notre armée et ses cadres, notre matériel et ses stocks, sont suffisants pour assurer notre sécurité.

Les leçons de notre histoire nous prouvent, hélas! que les traités les plus fameux portèrent en eux les germes des guerres subséquentes. De la complexité des clauses du deuxième traité de Paris résultèrent une série de conflits qui engendrèrent la guerre de Cent Ans. En divisant l'Allemagne en 343 États, le traité de Westphalie la destinait à devenir, cent ans plus tard, et pour cent ans, le champ de bataille de l'Europe. Le traité de Berlin ne consolida nullement l'équilibre balkanique; et l'un des états dont il créa l'indépendance, la Serbie, devint le lieu géométrique des convoitises qui déchaînèrent la Grande Guerre.

\*\*

Nous n'ignorons pas que ceux qui aiment vivre dans la quiétude du mensonge nous traiteront d'alarmistes. Mais nos lecteurs ne se tromperont pas sur nos intentions. Notre but n'est pas, en effet, d'alarmer, mais de prémunir notre pays contre la guerre.

La France mutilée, saignée à blanc, la France des veuves, des orphelins, des pères sans enfants, des enfants sans pères et des rentiers sans rente, ne songe qu'à la paix. Mais la douceur et la ruine ne l'aveuglent pas. Dans son ciel d'un bleu si doux, des nuages s'amoncellent vers l'Est, que n'a pas dispersés le vent de la victoire. L'atmosphère se fait pesante, l'avenir sombre. On parle encore de la guerre, et il n'est pas une famille française où chaque jour son spectre, à tour ou à raison, ne soit évoqué. Nous voulons que ce soit à tort.

En 1914, la France a payé chèrement de ne pas avoir su prévoir. Aujourd'hui, elle veut savoir. Nous lui dirons ce que nous avons appris, et ce qu'il faut qu'elle fasse pour que règne enfin la Paix.

### L'Armée secrète

On sait aujourd'hui, qu'avant la grande guerre, l'Allemagne entretenait en France une armée secrète de plus de trente mille espions des deux sexes et de toutes conditions. D'abord les indicateurs, valets et femmes de chambre d'hôtels, filles de salle et garçons de restaurants, « pensionnaires » de maisons hospitalières, bonnes d'enfants, chanteuses de café-concert, ouvriers agricoles et horticoles, marchands forains, colporteurs, acrobates de cirque, employés de banques et de grandes administrations, ouvriers d'usines, spécialisés ou simples manœuvres, ingénieurs, étudiants, etc., etc...

Chaque fois que les indicateurs avaient recueilli une information importante ou un certain nombre d'informations secondaires, ils allaient les porter à la « boîte aux lettres », en l'espèce, leur chef local, lui-même visité fréquemment par des inspecteurs volants qui le payaient et ramassaient ses rapports pour les donner à Berlin. Il y avait de tout là-dedans, des

« fiches » sur des officiers supérieurs ou de jeunes officiers spécialement désignés comme promis à un brillant avenir, des notes sur leur côté faible, leurs relations féminines, leur situation de fortune, des potins mondains sur de hauts personnages politiques, des bruits de couloirs parlementaires et des ragots d'offices, des on-dit sur le crédit des commerçants, des renseignements sur l'armement, et des indications topographiques, toute une poubelle dont les chiffonniers de la « secrète » allemande faisaient leurs choux-gras...

#### LA MOISSON

La moisson fut belle... Quand les armées allemandes eurent franchi notre frontière, elles se coulèrent, sans le moindre tâtonnement, le long de nos routes, de nos chemins de traverse, de nos sentiers, aussi normalement que le sang circule dans les veines d'un organisme bien équilibré...

Bien mieux : avant de frapper d'amendes nos villes occupées, les envahisseurs savaient minutieusement quelles étaient leurs ressources, comme ils connaissaient l'importance des stocks de chaque usine. C'est ainsi que les industriels de Roubaix et de Tourcoing virent arriver un jour un bel officier de uhlands qui posa tranquillement sur leur bureau un ordre de réquisition, où toutes leurs marchandises et matières premières étaient très précisément détaillées : ils reconnurent un de leurs collègues, important fabricant qui, deux mois auparavant, discutait avec eux, dans leurs assemblées, des intérêts corporatifs et nationaux.

On a décrit souvent ce que fut l'espionnage alle-

mand pendant la guerre. Le faux poilu qui fait, la nuit, des signaux avec sa lampe de poche, le laboureur qui dispose ses sillons d'une façon conventionnelle pour indiquer l'arrivée de troupes dans sa commune et leur importance, le valet de ferme qui guide les avions ennemis au moyen d'une lumière dissimulée dans une cheminée, la vieille paysanne qui fait soudain une grande fumée dans son âtre pour annoncer des renforts, sont désormais des traîtres aussi classiques que ceux de l'Ambigu.

#### AUJOURD'HUI

L'Allemagne a-t-elle reconstitué, à l'heure actuelle, son armée secrète d'avant-guerre ? Telle est la question qui nous préoccupe, et qui ne pouvait être posée clairement qu'après l'exposé rétrospectif qu'on vient de lire.

Il serait plus exact d'écrire que *l'espionnage allemand a évolué*.

Ses agents sont moins nombreux mais plus habiles, plus sûrs et mieux camouflés. Le portier d'hôtel obséquieux qui tenait une comptabilité attentive des allées et venues des clients intéressants et des visites qu'ils recevaient ; la femme de chambre qui écoutait aux murs (quelquefois avec un microphone), fouillait les poches et s'informait soigneusement des difficultés financières de ses maîtres de passage ; les femmes galantes qui faisaient aussi bon marché de leur conscience que de leurs charmes, ont plus ou moins disparu, en attendant des jours meilleurs.

Mais la qualité de ceux qui les remplacent vaut la quantité de ceux-là. L'espion allemand d'aujourd'hui

est surtout un technicien, et il faut en chercher la raison dans les conditions de la guerre future, où les machines compteront plus que les hommes.

En outre, les espions chargés d'obtenir des *renseignements militaires* « travaillent » surtout dans notre armée d'occupation, plutôt qu'à l'intérieur même du pays.

Toutefois, l'espionnage allemand a gardé son organisation primitive qui comprend cinq grandes divisions :

- 1° Racolage et recrutement d'agents à l'étranger ;
- 2° Indications militaires chez l'ennemi ;
- 3° Service du sabotage des chemins de fer, usines, etc., etc ;
- 4° Espionnage diplomatique ;
- 5° Propagande pour démoraliser, semer la panique, par tracts, brochures, etc.

Mais elle se défend mieux de notre contre-espionnage (C.E.) qu'autrefois, puisque le « personnel » est réduit. Pour les grandes villes et pour la banlieue industrielle de Paris (divisée en secteurs qui groupent plusieurs communes), il arrive qu'il n'y ait pas qu'une « boîte aux lettres », mais plusieurs, qui ne se connaissent pas entre elles. Les inspections, et partant les paiements, se font tous les deux ou trois mois, sous l'espèce de voyageurs de commerce cossus et affairés, qui visitent leurs correspondants.

Au reste, le retour à la Mère-Patrie des provinces perdues en 70, qui a permis à certains Allemands d'acquérir facilement la nationalité française, et la nécessité où se trouvent la plupart de nos usines de faire appel à la main-d'œuvre étrangère, a admirablement servi, à cet égard, les desseins de l'Allemagne.

Dans la banlieue de Paris, dans l'Est, dans le Centre, partout où l'on travaille pour la défense nationale, et particulièrement dans les usines d'aviation et de produits chimiques, que de faux Alsaciens, de faux Polonais, de faux Suisses rôdent autour de nos ateliers et de nos laboratoires, aux aguets des découvertes et des transformations qui nous permettraient de lutter avantageusement avec « ceux qui ne désarment pas ! »

Comment M. Ch... L..., directeur des avions X..., se serait-il méfié au mois d'août dernier, d'un paisible inspecteur d'assurances, affable, bon garçon, qui venait à l'usine pour vérifier la police d'assurances, et qui passait au milieu des ouvriers sans paraître prêter la moindre attention à leur travail ? S'il avait pu lire le rapport envoyé, le lendemain, par la « boîte aux lettres » de Lausanne, et destiné à la fameuse « Dame blonde », actuellement au *Polizei Stelle* de Fribourg-en-Brisgau, il aurait été édifié complètement... comme l'a été la Sûreté générale !

Car notre service de contre-espionnage, qui en dépend, fait bonne garde. Et ne trouvez-vous pas qu'il est assez émouvant, ce combat mystérieux et permanent entre deux ennemis, dont l'un ne connaît pas, ne « voit » pas l'autre, et, sans savoir que son heure déjà marquée sonnera à l'instant opportun, trahit sournoisement chaque jour l'hôte trop confiant qui lui a ouvert sa porte ?

**L'agent K. 34  
ou 25 années d'espionnage**

C'était à la fin de 1918, quand les Allemands abandonnèrent Strasbourg.

Tandis que les agents de notre C.E. (contre-espionnage) procédaient au « nettoyage » des caves de la direction de la police allemande, ils découvrirent un lot d'archives oubliées et notamment un registre d'ordre dans lequel étaient analysées les correspondances échangées avec des agents du S. R. (service des renseignements) allemand opérant en France en 1914 et pendant la guerre. Beaucoup des agents indiqués là étaient déjà connus, mais l'un d'entre eux avait échappé à toutes les investigations. Un numéro le désignait, sans plus, comme un bagnard : 34. C'était peu. Il y avait de quoi cependant — on allait le savoir par la suite — plonger nos policiers dans un abîme de stupéfaction.

L'affaire est restée complètement secrète jusqu'aujourd'hui, au point que les voisins eux-mêmes du principal intéressé ignorent encore les causes de sa disparition.

Jusqu'à la fin de l'an dernier, 34, ou plus exactement K. 34, car les espions sont toujours indiqués par

un numéro et par une lettre qui est l'initiale du centre d'espionnage auquel ils appartiennent (ici probablement, Köln, c'est-à-dire Cologne), fut « dans le civil », M. G... Notable commerçant parisien, entouré de considération et de crédit, il habitait une coquette villa de Rueil, et chaque matin, vers huit heures et demie, on voyait ce septuagénaire prendre le train qui le ramènerait le soir vers sept heures et demie. De son passé, à vrai dire on savait peu de chose, car il n'était pas communicatif; mais on l'avait rencontré parfois en compagnie d'un officier supérieur, qu'il avait présenté comme son frère, et il n'en fallait pas davantage pour inspirer la confiance. D'ailleurs, ponctuel et méticuleux, extrêmement poli, il fréquentait assidûment les assemblées de commerçants, où ses avis étaient écoutés, et la quantité de visites qu'il recevait donnait une apparence prospère à son commerce d'exportation.

En réalité, ce bon vieillard, si « comme il faut », était un parfait espion, qui entretenait dans Paris une douzaine d'indicateurs.

J'ai pu parcourir la volumineuse correspondance qu'il échangea avec la « Zentral Polizei Stelle » de Strasbourg (à laquelle il aurait été prêté par « Cologne »), depuis 1899. Cette année-là, qui fut celle de ses débuts, il vivait assez retiré à Nancy, et faisait de fréquents voyages en Alsace. Le commissaire spécial de la ville s'étant permis d'émettre des doutes sur la qualité de ces déplacements, G... jugea prudent de demander son changement à ses chefs, en quoi il ne faisait d'ailleurs que se soumettre à l'obligation, imposée à tout espion allemand, de disparaître aussitôt qu'il se sent surveillé.

## LE DOYEN DES ESPIONS

Ce dossier de K. 34 révèle chez les Allemands un état d'esprit assez inattendu. Il semble qu'ils se préoccupaient, avant la guerre, plus encore de notre situation politique et des troubles dont un observateur, peu averti, pouvait discerner les prémices, que de notre préparation militaire. On trouve, en effet, dans les communications de l'espion — qui passa longtemps pour un « as » aux yeux de ses chefs — beaucoup plus de dénonciations touchant des hommes politiques, que des indications d'ordre technique.

G... enquêtait aussi sur notre contre-espionnage, comme en témoigne le document suivant, tout entier écrit de sa main :

24 janvier 1911

10<sup>e</sup> envoi

« On suit toujours avec le plus grand intérêt l'affaire Lux. On prétend ne pas savoir sur quoi s'appuie l'accusation. On ignore les pièces saisies sur lui.

« Vous avez connaissance des souscriptions Zislin.

« Pour les affaires de Metz, les esprits se calment un peu. On est certain que le maire Forest ne sera pas maintenu.

« Je vous ai envoyé le discours de Déroulède... suivant commentaires... La copie des journaux Presse et Patrie avait été communiquée samedi soir 14 janvier ».

5 janvier 1912

10<sup>e</sup> envoi

« Evasion de Lux profonde impression au Ministère de la Guerre dans sa réussite si longtemps préméditée.

« Renseignements sur la famille du capitaine Lux et sur ses frères officiers.

« Réception de Lux à son retour et présentation au ministre Messimy par Dubail général.

« Renseignements détaillés sur les circonstances de l'évasion qui aurait été facilitée par un capitaine du Génie Thiébault, qui serait allé à Glatz. Complot militaire prémédité à Belfort, plutôt que le fait de la famille.

« Intervention d'un certain Vermot. Le colonel Borgols, du 7<sup>e</sup> C., Dubail et Messimy étaient au courant.

« Aucune nouvelle de vous. Envoyez lettre écriture blanche avec banalités, car en ce moment, les journaux doivent mettre du temps. »

Voici, d'autre part, comment K. 34 renseigne ses chefs sur les affaires du Maroc qui passionnaient l'opinion en 1912 :

Zentral Polizei Stelle

(Siège de la Police Centrale)

Date de réception : 7-5-1912

N° 1585

« Les affaires du Maroc inquiètent beaucoup.

« On envoie des renforts importants, comme je vous l'ai dit.

« Bataillons du Soudan, de Tirailleurs, de Coloniaux et Artillerie de Montagne.

« Quant aux aviateurs allemands, ils occ... beaucoup ici.

« L'aviateur commandant Félix a été mis à Met... un rapport sur l'extension si rapide de l'aviation allemande et l'étude des appareils employés.

« On dit Farman et Nieuport. »

#### TRISTE FIN DE CARRIÈRE

Ce n'est qu'après une filature difficile et fréquemment coupée que les recherches de notre Sûreté générale aboutirent. Par un matin brumeux de l'automne dernier, n'hésitant pas à rompre la monotonie d'une vie paisible et apparemment exemplaire, deux messieurs sonnèrent à la grille de la coquette villa de Rueil, et prièrent le vénéré banlieusard de leur tenir compagnie. Il était 7 heures.

— Tiens, remarqua le voisin, qui nettoyait ses allées, il est bien matinal, aujourd'hui, le père G... »

Il ne devait revoir de si tôt le paysage familier où il comptait enterrer son terrible secret, et ses voisins et ses amis apprendront aujourd'hui seulement qu'il « fait » actuellement dix ans de forteresse... Est-il fin plus misérable pour un homme de 79 ans, tandis que ceux de son âge cherchent dans les yeux de leurs petits-enfants les beaux souvenirs de leur jeunesse !

Il reste à se demander si la police allemande a réellement oublié d'emporter le dossier de G..., ou si elle l'a abandonné volontairement, pour se débarrasser de lui et le perdre. Le cas n'est pas unique, paraît-il.

Ainsi, non seulement les espions allemands sont mal payés (ils recevaient en moyenne de 200 à 400 fr. par mois avant la guerre, et actuellement leur solde dépasse rarement 1.000 francs), mais encore on les « laisse tomber ». Quand ils sont trop vieux ou ont cessé de plaire, on les livre lâchement au justicier...

### La Science qui tue

Le 22 avril 1915 est une des grandes dates de l'histoire militaire.

Seule, la journée de Crécy, le 26 août 1346, que marqua le premier emploi du canon, prend un sens à peine moins sinistre; à cela près, toutefois, que nul traité n'interdisait l'emploi de la poudre. Les gaz, au contraire, entraient dans la bataille, comme les Allemands en Belgique, au mépris des conventions internationales les plus formelles.

Toute une tactique s'élabora, avec un arsenal chaque jour plus riche. A la vague, d'un maniement difficile et compliqué, exigeant un vent favorable, arme à double tranchant, se substitua l'obus, se prêtant mieux à toutes les combinaisons. Cinq familles de gaz, comptant un millier d'espèces, vinrent le remplir: le lacrymogène, le sternutatoire, le suffocant, le toxique; enfin l'ypérite, reine des vésicants.

Il est évident que le premier soin des vainqueurs, leurs premières victimes, devait être l'abolition de leur usage de mort. L'article du traité de Versailles, évoquant les conventions délibérément violées à La Haye, dit: « L'emploi des gaz asphyxiants, toxiques ou similaires, ainsi que tous liquides, matières ou procédés analogues, étant prohibé, la fabrication et



l'importation en sont rigoureusement interdites en Allemagne... »

Ah! le bon billet...

Ce matin-là, trois officiers, un Anglais, un Français, un Italien, feuilletaient, dans les grands bureaux clairs de l'immense usine rhénane, de multiples dossiers, aux titres encore plus pacifiques — produits colorants, médicaments, produits industriels — que le fleuve immense et calme baignant les appointements voisins.

— Et maintenant, visitons.

De vastes cours, des hangars, se répétant, innombrables, comme des vagues de tuiles figées. Devant des bonbonnes, l'officier le plus âgé, le Français, a un petit tressaillement.

— Bromacétone! Mais c'est un gaz asphyxiant. Vous n'avez pas le droit...

— Ce n'est pas un gaz, mon colonel, c'est du vernis pour les toiles d'avion. »

Quelques pas, autres récipients. Même remarque.

— Cette fois, voilà du phosgène. Gaz suffoquant; obus à croix verte.

— Phosgène, c'est son nom de guerre, mon colonel. En temps de paix, ce produit s'appelle oxychlorure de carbone; nous en faisons des colorants et des urées artificielles : usage bien pacifique! »

L'Allemand a répondu d'une petite voix calme. Ses yeux pâles n'ont pas laissé filtrer la plus faible lueur ironique.

Pauvre inspecteur! Il sait bien que tout cela, ce n'est même pas du camouflage. L'industrie, aujourd'hui, ne travaille plus pour la guerre; la guerre n'a plus qu'à puiser à pleines mains dans les fabrications

du temps de paix. On montrera à notre officier des muscs artificiels: parfumerie. Mais le musc artificiel est un produit nitré, frère jumeau de la mélinite. Il frôlera des réservoirs emprisonnant des vagues sœurs de celles qui ont asphyxié nos troupes de l'Yser à Verdun: du brome et surtout du chlore, ce chlore dont une seule usine sort 300 tonnes par mois, de quoi inonder Paris sur une hauteur de dix mètres. Mais le brôme donne des bromures à la pharmacopée et à la photographie, et le chlore est réclamé de tous les chimistes. Comment interdire la production du chlore, du brôme, des muscs artificiels? Et de quel droit ordonner la destruction de ces cuves d'indigo synthétique, qui masque l'effroyable gaz moutarde, l'ypérite?

La promenade, inutile, vaine, se poursuit. Tous ces récipients, tous ces laboratoires sont le dortoir de la mort. Voici du phosphore: demain, peut-être, il sera coulé dans des obus qui incendieront une autre Reims. Voilà de l'aluminothermite; en août 1918, l'ennemi en bourra des bombes, qui, tombant par chapelets de huit sur les toitures, devaient mettre en feu les quatre-vingts quartiers de Paris. Mais comment aujourd'hui souder des rails de tramways, sinon avec cette pacifique, industrielle, docile aluminothermite?

Presque à la fin de leur visite, les trois membres de la Commission de Contrôle passent le long d'un remblai aux mottes calcinées.

— Tout ce qui reste du cratère d'il y a deux ans, leur explique le guide. Vous vous rappelez? Mais si! L'explosion spontanée de notre réserve de nitrate d'ammoniaque pour engrais!

— Oui, oui, je me rappelle. Ce même nitrate d'ammoniaque qui sert à fabriquer des explosifs Favier, la schneiderite, l'amatol...

— Oh! répond l'ingénieur, placide. Nous nous contentons de faire du blé avec. »

Mais on ne saura jamais s'il a voulu dire que ce sera au moyen de cadavres.

Et voilà l'œuvre, purement scientifique, bien entendu, à laquelle travaille l'*Interessen Gemeinschaft*, le grand groupement des usines allemandes de produits chimiques. Sous sa direction obstinée et silencieuse, besognent les 15.000 ouvriers de la *Badische*, les 10.000 de la *Bayer*, les 10.000 de la *Hoechts*, et l'*Anilin* de Berlin, et la *Cassella* et le *C. F. G. E.*, de Francfort, et la *Kalle* de Biebrich, et la *Weiler-ter-Meer* de Uerdingen, et les usines de Saxe, échappant à tout contrôle, Leuna, Mersebourg. C'est pour elle que les *Technische Hochschulen* de Berlin, de Dresde, de Munich et dix autres encore, préparent, chaque année, huit mille chimistes. Car, de techniciens, elle est grosse mangeuse: 400 chimistes à la *Badische*, 288 pour *Bayer*, 300 pour *Hoechts*.

...Mais pour l'agriculture et l'industrie tinctoriale, évidemment!

\*\*

C'est aussi dans un but hautement humanitaire que tant de laboratoires médicaux travaillent outre-Rhin la microbiologie. Là, rien à dire. La Société des Nations n'est-elle pas, depuis 1921, en possession d'un rapport sur la guerre chimique et bactériologique, rapport signé des professeurs Mayer, du Collège de

France; Angeli, de Florence; Bordet, de Bruxelles; Cannon, de Harvard? J'en passe et des meilleurs.

Oui, certes. Mais alors...

... Mais alors, à quoi travaille, dans Goslar, petite ville de ce Harz, où flotte l'âme du docteur Faust, le professeur Sch.....g, une des illustrations de l'Université d'Iéna? Nos renseignements sont sûrs. Précisons encore.

L'endroit est bien choisi pour les recherches mystérieuses. Goslar, centre d'usines pharmaceutiques, ignoré et au contact de toutes les grandes voies de communication... Et combien mieux choisi l'assistant du Professeur! Il ne parlera pas, celui-là. Wink... est un homme sûr. Wink..., n° 133 du centre d'espionnage d'Anvers, Wink... qui signait ses correspondances de l'idyllique prénom d'*Erna*, Wink..., pendant la guerre, a fait ses preuves: il se faisait engager sur les steamers affectés au transport des chevaux des alliés, puis, au cours de la traversée, mêlait au fourrage des malheureuse bêtes des cultures de morve: vous voyez les ravages. Non, comme préparateur, on ne pouvait trouver mieux.

Dans ce laboratoire pacifique, officiellement dédié à l'étude des levures, le savant et son assistant ont cherché quel microbe peut, avec le plus de facilité, vivre et se reproduire dans des bombes d'avion.

Ils ont choisi le bacille virgule, frère du choléra, dont la durée de vie moyenne ne dépasse guère quinze jours. Une gélose spéciale assure un milieu de culture idoine, de longue conservation; et un dispositif ingénieux donne à ces microbes aérobies qui répandront l'effroyable épidémie l'air nécessaire à leur vie et à leur reproduction.

En face de ces avalanches de poisons et de flammes en sommeil, peut-être provisoire, une image surgit, impérieuse : celle d'un laboratoire aux calmes cellules où sur de translucides éprouvettes se penche une silhouette aux cheveux d'argent et aux yeux rieurs. Et j'entends la voix chaude d'un homme trop peu connu des foules, mais à qui la France doit sa victoire au moins autant qu'aux Gouraud, aux Mangin, aux Degoutte, celui qui, en moins de six mois, créa de rien les mêmes armes que la chimie allemande avait mis des années à élaborer : le professeur Moureu, du Collège de France.

— Dans la prochaine guerre, les trois facteurs, effectifs, génie militaire des chefs, héroïsme des hommes, égaleront à peine le facteur production nationale, industrie et agriculture. Mieux vaudra la perte de deux divisions que celle de telle usine de carbonate de soude.

» Toutes les nations dépendent aujourd'hui de leur industrie ; toutes les industries dépendent de l'industrie chimique ; toute l'industrie chimique dépend du laboratoire où travaille, sans but de lucre, la science pure. »

Et notre maréchal des gaz conclut :

— Compter sur le droit public, sur la morale internationale, le pouvons-nous devant tant de « chiffons de papier ? ». La vieille formule a fait son temps : « Si tu veux la paix, prépare la guerre ». Cette nouvelle s'impose, impérieuse : « *Si tu veux la paix, prépare ton industrie.* » Devant une Allemagne formidablement armée, et par les travaux mêmes de la paix, la France ne peut rester la France, que si elle est, matériellement, la plus puissante. »

## V

## La Dame blonde

— Que valent les femmes en matière d'espionnage et de contre-espionnage ? Si je vous répondais franchement, monsieur, toutes vos lectrices me maudiraient...

— Dites toujours ; si ce n'est pas aimable, je le garderai pour moi.

— Et bien, voilà. Les femmes sont en général de mauvaises policières, parce qu'elles sont incapables de garder un secret, et l'Angleterre y a depuis longtemps renoncé. Quand elles ne sont pas le jouet de leurs sens, elles finissent par céder quelque jour à une pitié instinctive qu'elles ne dominent jamais complètement. C'est ainsi que j'avais chargé pendant la guerre une de nos « agentes », cependant déjà éprouvée, de « cuisiner » un suspect. Elle loue une chambre à l'hôtel où il est descendu, s'arrange pour le rencontrer plusieurs fois dans le hall, et parvient à entrer en conversation avec lui. Huit jours après, elle m'arrive toute joyeuse : « Enfin, s'écrie-t-elle, nous le tenons. Il est en relations avec un centre d'espionnage allemand ; demain, je saurai lequel. » Bref, il est entendu qu'elle accompagnera l'espion dans sa chambre, et, pendant son sommeil, lui dérobera une lettre compromettante. Mais le lendemain, nous attendons en vain. On s'informe à l'hôtel : le suspect avait

pris le train du matin... Au dernier moment, la malheureuse, saisie d'un coupable remords, ou qui s'était peut-être éprise quelque peu de sa victime, lui avait conseillé de fuir.

— Les espionnes et contre-espionnes ont cependant rendu de grands services à leur pays ?

— Sans doute, et j'ajouterai même qu'il est impossible de s'en priver. Elles dissimulent mieux que l'homme, jouent volontiers la comédie de l'amour, et, par leur séduction naturelle ou acquise, arrivent rapidement à leurs fins. Mais il est prudent de ne s'en servir que comme indicatrices, de les isoler complètement de l'organisation à laquelle elles appartiennent et de ne leur confier aucune direction d'enquête. Vous vous souvenez que Mata-Hari elle-même, experte et aguerrie, perdit son sang-froid à l'instruction ».

Ainsi me parla un homme qui fut chargé, pendant la guerre, de plusieurs missions particulièrement délicates de contre-espionnage, et qui est aujourd'hui un de nos plus brillants ingénieurs.

On peut affirmer, en effet, que si nos services de contre-espionnage ont pu sélectionner cinq ou six collaboratrices sûres qui, le cas échéant, accompliraient les besognes les plus délicates, la guerre n'a révélé en Allemagne qu'une grande figure d'espionne : « La Dame Blonde ».

On a souvent parlé d'elle, notamment au moment de la mise en jugement, devant le Conseil de guerre de Lille, d'un certain Blanquart, accusé d'espionnage. Mais, depuis 1920, on l'avait complètement perdue de vue, et on ignorait jusqu'en ces derniers jours, qu'elle travaille encore contre nous, et *plus activement que jamais*.

#### LA CHATELAINE D'ANVERS

Etrange amazone que cette « Dame Blonde » ! Dès le début de la guerre, on la trouve à Anvers, où, dans un château transformé en bureau d'espionnage, elle collabore avec le major Kaefer. Elle règne là, entourée de crainte et d'amour — car elle est très belle —, Antinéa moderne et guerrière qui, parfois, n'hésite pas à livrer à la mort ceux qu'elle a attirés...



*La Dame blonde.*

Bien que de riche famille — elle est la fille d'un banquier de Hambourg — elle ne répugne pas, pour servir la cause qu'elle a librement choisie, à se com-

mettre dans les bouges et dans les bars à matelots, et à boire, avec les gars, de l'orge ou du genièvre pourvu qu'elle puisse trouver là des renseignements utiles. Ou bien, véritable Frégoli féminin, elle quitte les haillons qui la camouflaient pour revêtir de luxueuses robes lamées, des bijoux de prix, un manteau d'hermine, et sabler le champagne dans les dancings éblouissants du quartier de Meer, ses magnifiques cheveux en mousse d'or coiffés d'une « mütze » d'officier allemand.

Son rôle principal était de choisir et d'éprouver des indicateurs. Elle apportait à cette tâche une sorte de divination, et rarement elle se trompait sur ceux en qui elle avait deviné de sûrs auxiliaires. D'ailleurs, toutes précautions étaient prises pour éviter les indiscretions. Les néophytes lui étaient amenés les yeux bandés, puis elle les examinait et les interrogeait elle-même, et ils n'étaient définitivement agréés qu'après un stage au cours duquel ils étaient laissés libres, mais suivis et fréquemment éprouvés à leur insu.

Puis un jour, elle disparaît. Un moment, le bruit court qu'un amant l'a tuée, désespéré de jalousie et de honte. Mais non, elle avait simplement porté ailleurs son goût presque sportif de l'aventure et sa joie de faire souffrir, parce qu'elle a la haine de la France et que c'est désormais contre la France qu'elle veut diriger son génie d'organisatrice malfaisante.

On apprenait, en effet, l'an dernier, qu'elle essayait de créer à Paris un réseau de correspondants par l'intermédiaire d'une autre Allemande, mariée à un Alsacien ayant obtenu sa naturalisation française avant la guerre. Heureusement, la mena-

çante entreprise fut tuée dans l'œuf. En quelques jours, la Sûreté générale avait découvert l'espionne qui, déjà, à l'aide d'une annonce offrant dans les journaux parisiens des leçons d'allemand, avait réussi à réunir un groupe d'élèves où elle s'appliquait à faire, peu à peu, de prudentes éliminations... La femme est arrêtée, l'affaire instruite; mais, devant le juge, l'accusée nie obstinément et — telles sont l'indigence de notre loi contre l'espionnage et la précautionneuse adresse de la « Dame Blonde » — la justice est obligée de la relâcher, faute de preuves!

Tout de même, on l'expulse; mais vous pensez bien qu'elle s'en moquait (car l'incident ne pouvait que consolider sa situation), et même s'en honorait, car, en Allemagne, un espion qui a eu des démêlés avec l'ennemi et en a triomphé est un héros.

La « Dame Blonde » va-t-elle abandonner la partie à la suite de cet avertissement? Au contraire, sa francophobie s'envenime. Jusqu'alors, elle se risquait parfois à Paris, et certain vieux serviteur d'un établissement de nuit fameux à Montmartre vous dira qu'il l'a vue parfois, lui demandant de l'extra-dry d'une marque de champagne célèbre, séquestrée puis vendue, en même temps qu'elle affectait, par une sorte de défi, de réclamer à l'orchestre la valse de *l'Amour Tzigane*, de Franz Lehar. A dater des « ennuis » de sa fidèle lieutenant, elle cessa cependant de se montrer, et elle fit bien, car le C. E. avait immédiatement organisé une surveillance étroite à la frontière.

## UN FOYER DE HAINE EN ALSACE

En revanche, elle organisa à Fribourg un foyer de propagande anti-française, qui est actuellement en pleine activité et passe pour l'un des centres d'espionnage les plus puissants et les plus zélés d'Allemagne. Il est probable qu'elle ne se risquera plus guère parmi nous, car elle se sait repérée, et l'Allemagne a l'habitude de ne pas exposer ses meilleurs agents quand, au contraire, elle peut faire autrement, et de les « garer » en sûreté.

Fort de la réputation qu'elle a acquise pendant la guerre, la « Dame Blonde » exerce donc, à Fribourg, une autorité indiscutée. Elle a, d'ailleurs, réalisé là un centre de police modèle, pourvu de télégraphe, de téléphone, de T. S. F., de fichiers soigneusement mis à jour, et de nombreux secrétaires.

Ceux qui l'ont approchée pendant la guerre, à Lille notamment, où elle vint plusieurs fois dans une somptueuse limousine, et se fit remarquer dans les cafés par son insolente attitude, ne cachent pas qu'elle savait tirer un très habile parti de l'éclat de ses yeux et du timbre musical de sa voix, et Blanquart lui-même ne raconta-t-il pas que sa conscience fut ébranlée plus encore par le regard réellement fascinant de cette magicienne, que par le sac plein de pièces d'or qu'elle étala devant lui en disant :

— Voilà pour vous; et si vous continuez à bien servir, je vous ferai riche. »

De ce charme, elle use aujourd'hui plus encore sur les malheureux Alsaciens qu'elle peut amener à l'entendre. Son but est de miner l'influence française au profit de l'Allemagne dans les provinces reconquises,

et, pour l'atteindre, tout lui est bon. D'une part, elle cherche à s'assurer des délateurs et, avec leur aide, à constituer des dossiers. D'autre part, elle exploite les moindres incidents défavorables à la France et dont l'écho lui parvient, pour les répandre, démesurément grossis, partout où ils peuvent pénétrer. Enfin, elle s'efforce de mener en Alsace-Lorraine même une sournoise campagne contre nous, en exploitant particulièrement la question religieuse.

Et nul des paisibles Fribourgeois qui voient, le dimanche matin, se rendre pieusement au temple fraüléin Schlagmulder, dite Zornig, dite Nonnak, dite Grisar, ne pouvait savoir, jusqu'à présent, quels rêves de mort gonflent ses belles paupières baissées, ni quelles luxures et quelles hontes cèlent les chastes plis de sa jupe pudiquement longue.

### Les Aiglons de l'Aigle Noir

En 1914, les états-majors n'avaient en l'aviation qu'une confiance limitée. La fragilité des cellules, l'insuffisance de charge utile, l'irrégularité et l'insécurité des moteurs, justifiaient alors ce doute.

Mais les ingénieurs, alliés et ennemis, firent merveille, et, dès 1916, l'aviation pouvait être justement baptisée cinquième arme. Son rôle ne cessa de s'accroître, aussi bien dans la bataille que dans des expéditions de représailles. Aussi, les vainqueurs estimèrent indispensable d'imposer au vaincu (articles 198 et suivants du traité de Versailles) la suppression de toute aviation militaire ou navale.

L'Allemagne s'empressa... de ne pas procéder à son désarmement aérien, et le 5 mai 1921, par l'ultimatum de Londres, les alliés tout en signifiant au

Reich de l'exécuter sans réserve, rédigeaient les caractéristiques que devraient avoir ses avions destinés aux transports aériens.

\*\*

Aussitôt, l'Allemagne s'employa à prendre la tangente. Avant tout, conserver des milliers de pilotes, entraînés et mobilisables sans délai, malgré l'article 199 du traité, qui disait expressément... « Le personnel de l'aéronautique figurant actuellement sur les contrôles des armées de terre et de mer sera démobilisé. »

Dans ce but, un groupement fut établi, sous la dénomination de : « Association des anciens pilotes du front ». Ses 6.000 membres s'entraînent méthodiquement sur les avions des sociétés civiles.

Elle dispose, en outre, des 400 pilotes immatriculés des lignes commerciales de la *Deutsche-Aero-Lloyd* et de la *Junkers-Werke*. Il est à remarquer que ce nombre dépasse de beaucoup les besoins de ces lignes en personnel navigant. Néanmoins, la société qui assure et dirige leur entraînement a des visées plus hautes ; elle a annoncé, par la voie de la presse, qu'elle se propose de former 2.000 pilotes en deux ans.

Après le personnel, le matériel. Ne pouvant construire des avions de guerre sur leur territoire, ses industriels, d'accord avec le gouvernement, portèrent leur fabrication à l'étranger : *Fokker*, en Hollande (Amsterdam et Veere) ; *Rohrbach*, en Danemark (Ile d'Amanger) ; *Heinckel*, en Suède ; *Junkers*, en Russie ; *Dornier*, jadis Français, en Suisse et en Italie (Marina di Pisa) ; *Fokker*, en Espagne et aux États-Unis.

Ils ont sorti quelques types remarquables : en par-

ticulier, l'hydravion Dornier qui, le 17 août dernier, a fait un raid de 1.560 kilomètres en 10 h. 20 m., avec 3 hommes d'équipage et 2.300 kilos de charge ; et le trimoteur Junkers, actuellement en essai à Dübendorf (Suisse).

L'on pourrait croire, par suite, que leur fabrication en Allemagne correspond aux stricts besoins de l'aviation civile. Il n'en est rien. Pendant la guerre, huit usines construisaient du matériel aéronautique ; elles sont maintenant au nombre de 43, dont 6 pour les moteurs, et 4 pour les hélices.

La disproportion entre le nombre d'établissements et les besoins de l'aéronautique commerciale, ne peut s'expliquer que par deux désirs secrets : inonder le marché mondial de ses produits, si les règles techniques imposées par les alliés viennent à être soit atténuées, soit supprimées ; utiliser un jour cette industrie, quant à présent coûteuse et improductive, à des buts de guerre.

En outre, le danger ne réside pas seulement dans la possibilité d'une production intensive lors d'une nouvelle guerre ; chacune de ces usines est un laboratoire où recherches et perfectionnements sont activement poussés.

C'est ainsi que toute leur construction est aiguillée vers la fabrication en série : standardisation des pièces, substitution du métal (duralumin) à la toile, au bois, etc., etc.

\*\*

Enfin, la mise au point du *silencieux* pour moteur d'avions, que leurs ingénieurs viennent de réaliser, va révolutionner la défensive aérienne.



On sait que, de nuit, et même de jour, les avions volant à grande hauteur, leur repérage est uniquement basé sur le son; et nous avons tous le souvenir des énormes pavillons acoustiques des batteries anti-aériennes.

Le *silencieux* des moteurs d'autos est une boîte métallique soudée au tuyau d'échappement, et divisée par des cloisons en chicane, entre lesquelles les gaz se détendent lentement. Un tel dispositif ne peut être adapté aux moteurs d'avions; car le métal, porté au rouge par les gaz brûlés, s'effrite rapidement à la température très basse correspondant à la hauteur normale de vol des avions de guerre.

La supériorité que donnerait le silencieux à l'avion ne pouvait échapper aux Allemands. Il y a deux ans, une société, qui n'était autre qu'une filiale de trois grandes marques d'autos: O...l, B...z, A...r, était créée en Suisse; une usine était installée sur les bords du lac de Constance, avec le but précis de trouver le *silencieux* des moteurs d'avions. A la fin de l'année dernière, la formule d'un alliage résistant à des variations considérables de température était établie; nous pouvons même préciser que des essais définitifs et concluants, sur un moteur de 185 chevaux, ont eu lieu en Allemagne même, à Apolda, près de Weimar, en Thuringe, à la fin de février dernier.

Cette nouvelle, dont nous avons la triste primeur, aura, dans les milieux aéronautiques, un retentissement considérable. Les nuits de la future guerre aérienne seront silencieuses, horriblement. Nos canons, aveugles, seront, aussi, muets. Les aiglons de l'aigle noir pourront accomplir leur œuvre de mort, en toute tranquillité.

On a calculé que 300 tonnes de chlore suffiraient pour asphyxier la plus grande partie de la population de Paris. Pour transporter ces 300 tonnes, il faudrait 300 avions susceptibles de parcourir 1.000 kilomètres sans escale. Ce type est de fabrication courante.

Alors?... Alors, un seul remède pour conjurer ce danger du ciel, plus effroyable que toutes les tornades et que toutes les foudres : la possibilité de la *représaille foudroyante* : Berlin doit répondre de Paris.

### De la morphine à la trahison

Le secrétariat de la Mairie, dans la petite ville de G... (Haute-Savoie). On fait entrer une jeune femme, mince et pâle, aux yeux brûlés d'une étrange fièvre :

— Vous êtes bien Mme D... ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes mariée à un commerçant de la ville, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, depuis deux ans.

— N'étiez-vous pas à Barcelone en 1920 ?

L'interrogée sursaute, pâlit encore, puis se ressaisit :

— A Barcelone ? Non, monsieur, jamais. Je ne connais pas Barcelone.

Mais son trouble l'a trahie. Et le commissaire à la Sûreté Générale, qui, pour la circonstance, remplace le secrétaire de la mairie, n'a pas besoin d'en entendre davantage pour être fixé. D'ailleurs, une photographie qu'il a sur lui témoigne qu'il ne se trompe pas. Ce soir même, cette femme l'accompagnera à Paris.

Ainsi se termina, il y a quelques mois, la carrière d'une espionne qui avait longtemps travaillé contre nous, en Espagne et dans le Sud-Ouest.

#### LE RECRUTEMENT DES ESPIONS

Ouvrons, ici, une parenthèse.

Tout individu s'enrôlant dans une des nombreuses sociétés secrètes qui forment actuellement en Allemagne une armée déguisée, prête à entrer en campagne, comme le *Stahlhelm* (casque d'acier), le *Hackenkreuz* (la croix gammée), la *Viking*, le *Währwolf* (loup-garou), etc., n'est pas seulement soumis à un examen médical; il doit répondre également à un long questionnaire touchant sa personnalité morale, ses capacités intellectuelles, commerciales ou « spéciales ».

Dès lors, il est représenté dans un fichier, par une « carte », sur laquelle sont soigneusement notés son allure, sa démarche, son aspect physique, son degré d'éducation et d'instruction, ses aptitudes professionnelles, les langues étrangères qu'il peut connaître. Ses qualités intellectuelles et son caractère, appréciés au bout de quelques jours, et, selon le cas, par un spécialiste (militaire, policier ou technicien), sont résumés en une seule lettre majuscule allant de A à F, et désignant la catégorie dans laquelle il est classé. Cette lettre est elle-même suivie de la minuscule *z* (abréviation de « *zur zeit* », qui se traduit par « provisoire »), et d'un chiffre romain, I, II ou III, désignant son coefficient d'aptitudes.

Les meilleurs sujets (indiqués par le chiffre romain I) sont alors étroitement surveillés: leur moralité, leur conduite privée, leur façon de servir, leur probité,

sont constamment, et presque quotidiennement, notées par leurs supérieurs, qui, après six mois au minimum, rédigent sur chacun d'eux un rapport confidentiel.

Ceux qui ont résisté à cette élimination sévère passent enfin une seconde visite, devant une nouvelle commission composée de policiers appartenant au service de l'espionnage. S'ils sont classés définitivement dans leur catégorie, la minuscule *z*, qui accompagnait la lettre annonçant cette catégorie, est remplacée par la minuscule *d* (abréviation de *dauernd*, c'est-à-dire définitif); puis l'ensemble des « cartes » ainsi constituées est encore soumis à une sélection minutieuse, de façon à former une élite sûre, dévouée, et capable d'initiative dans la discipline. Il n'y aura plus qu'à préparer les jeunes espions à tous les secrets de leur art.

#### UNE FEMME A LA MER

Tel était ce Karl qui, dans un café de la calle de la Cadena, à Barcelone, rencontra un jour notre malheureuse Française. Et, ici, apparaît clairement le principal défaut de l'espionnage allemand: les hommes sont, en général, d'une qualité exceptionnelle et d'une préparation parfaite; mais les femmes sont, la plupart du temps, par une curieuse antithèse, choisies à la légère.

Paulette D... n'avait, en somme, donné que des preuves insuffisantes de son savoir faire; lestée d'un petit bagage de chansons grivoises, apprises pour les besoins de la cause, et d'une robe pailletée de gommeuse excentrique, elle avait « fait » des engagements de quinze jours dans des cafés-concerts de troisième

zone, à Casablanca, Saint-Sébastien, Bordeaux, et dans les garnisons du Sud-Ouest. Elle avait rapporté de ces excursions quelques pauvres renseignements



PAULETTE D...

concernant les effectifs, la préparation des recrues, le genre et la force des appareils employés dans les camps d'aviation. Des hors-d'œuvre...

Cependant, Karl ne va pas hésiter à lui confier une mission de premier ordre. Par une lettre qu'il lui fait porter par un commissionnaire infidèle, il lui écrit que « si elle veut être heureuse, elle n'a qu'à accepter les propositions qui lui sont faites ». Peu après, en

effet, il lui remet 25.000 francs pour retourner à Bordeaux et se procurer certains détails du plan d'un nouvel avion français.

Elle part, la mort dans l'âme, car elle s'est follement éprise de son chef. Voici sa dernière lettre :

« Mon grand Karl,

« Je pars affreusement triste, est-il besoin de te le dire. Je ressens une grande peine de m'en aller encore vers l'inconnu. Dans quinze jours, je serai de retour, et ma première visite sera pour toi. On te remettra les plans du français dont je t'ai parlé. En attendant, ne doute pas, mon chéri aimé, attends de mes nouvelles, et crois-moi tienne bien tendrement... »

Hélas ! Comme ces chercheurs d'or qui, plutôt que d'abandonner le placer découvert, préfèrent y mourir, elle ira jusqu'au poison pour atteindre une proie qui lui échappe sans cesse. Lasse de rechercher en vain les officiers et les sous-officiers, elle s'adresse aux soldats, boit et fume avec eux, traîne dans les pires bouges, se livre à tous les excès. Enfin, elle en rencontre un qui, peut-être, pourra lui donner les documents. C'est un morphimane. N'importe : elle se piquera avec lui. La pente fatale. Peu à peu, elle perd tout contrôle d'elle-même ; elle n'est plus qu'une épave...

Mais, un jour, une idée lui vient : revoir, avant de mourir (car elle sait bien qu'elle n'en a plus pour longtemps), son pays natal...

Les hauts sommets, le soleil sur la neige des cimes, les profondes vallées, veloutées d'ombre violette : son enfance ! La mère est morte, la petite maison où elle jouait à la poupée est vide, mais il y a encore, dans

une mesure, une vieille parente qui la recueille. Et le miracle s'opère. L'air vif des grands horizons l'a transfigurée et comme purifiée. La lumière de son pays pénètre en elle : elle a enfin conscience du mal qu'elle a fait, et de sa honte.

Dès lors, elle n'a plus qu'un but : refaire sa vie. Un brave homme, un petit commerçant, fait sa connaissance, et, ébloui par son bagout, le récit de ses beaux voyages, son expérience amoureuse, l'épouse. Pendant deux ans, elle mène une existence paisible et quiète, étouffant ses atroces souvenirs, et partageant toute son attention entre son mari et son intérieur.

Mais, des gens se souvenaient... Un matin, elle est convoquée à la mairie pour une régularisation d'état-civil. Vous savez le reste. Aujourd'hui, elle est en forteresse pour dix ans.

On ne peut pas construire son bonheur sur une infamie...

## VIII

## Les Requins de la Baltique

...Le commandant fait un dernier tour d'horizon, ferme le kiosque, et glisse, par une échelle verticale, dans le poste central.

C'est une usine, ou mieux, l'intérieur d'une montre immense. Aux parois courbes, roues, vannes, aiguilles, cadrans, pendules, compas, commutateurs, leviers, oreilles des porte-voix, se détachent sur l'enchevêtrement des tuyauteries et des câbles peints en différentes couleurs. Des lampes s'allument, s'éteignent ; des « répéteurs » de tous les ordres s'inscrivent automatiquement sur un tableau lumineux, sous les yeux du commandant.

Celui-ci, au centre, sur une plate-forme ronde, ne quitte pas l'oculaire du périscope, qu'une manette lui permet de manœuvrer à son gré, en hauteur et en direction.

- Fermez les purges... balancez. Le cap ?
- 15 ouest... répond l'homme de la barre, les yeux fixés sur le gyroscope.
- Comment sont les moteurs ?
- Champ maximum, commandant.

Pas un bruit; chaque homme est à son poste, rigide, immobile, figé dans le geste de sa manœuvre habituelle. Soudain, la voix brève du commandant:

— Des deux bords en avant... champ minimum... 15 à gauche... comme ça... tubes 4 et 6...

— Tubes 4 et 6 parés...

— 15... 20... 25... Venez vie... Feu... »

...C'était sur notre sous-marin *Brumaire*, au large d'Ouessant, par une belle nuit de l'hiver 1917, à l'époque où le fin du fin de la tactique était l'emploi du sous-marin contre le sous-marin.

Ces souvenirs m'assaillent aujourd'hui où, penché sur les dossiers de nos Services de renseignements (S. R.), j'essaie de préciser l'état de la menace navale allemande.

Cette menace ne peut résider que dans l'emploi de sous-marins construits au mépris de l'article 191 du Traité de Versailles, ainsi conçu: « La construction et l'acquisition de tous bâtiments sous-marins, même de commerce, seront interdites en Allemagne. »

En effet, la flotte de guerre de l'Allemagne, limitée à 6 cuirassés de 13.200 tonnes (dont l'un s'appelle encore *Elsass*... c'est une gageure!), à 6 croiseurs légers de 2.700 tonnes, à 12 destroyers et à 12 torpilleurs, ne représente plus une force stratégique inquiétante, bien que sa flotte de commerce, dont la reconstitution est poussée avec la plus grande activité, soit susceptible de jouer un rôle auxiliaire important.

Quelque génie que l'on puisse montrer dans le camouflage, on ne peut subrepticement mettre en chantier des cuirassés, des croiseurs, même des destroyers, qui maintenant dépassent 1.000 tonnes.

Il n'en est pas de même des sous-marins. Pendant la guerre, les U. C. furent construits en trois morceaux pouvant être transportés par voie ferrée; leurs dimensions étaient uniquement commandées par le gabarit des tunnels sous lesquels les trains qui les portaient devaient passer.

Il est assez piquant de remarquer que l'arme sous-marine, avec laquelle l'Allemagne avait cru frapper à mort les alliés, en 1917, fut longtemps délaissée par elle.

En 1914, elle disposait de 25 sous-marins seulement; ils dérivait du type Laubeuf, dont les plans, volés à notre Ecole de génie maritime, avaient été réalisés aux ateliers Germania.

Mais cette série des U ayant montré de réelles qualités nautiques, l'idée du sous-marin de « haute-mer » hanta le cerveau de ses ingénieurs, et le *Deutschland* fut lancé; ses essais, dont la traversée de l'Atlantique, ayant réussi, l'Allemagne commença la fabrication en série des « croiseurs submersibles » (séries U.-B., U.-C.).

Nous n'avons pas à décrire ici la longue histoire de leurs méfaits. Nous noterons seulement que le sous-marin a confirmé, au cours de la dernière guerre, ses qualités redoutables; en entravant la liberté de la navigation, en contraignant les convois à des détournements, il peut causer une gêne financière et économique, aux conséquences infinies. Enfin, la crainte qu'il fait peser, enchaîne les escadres dans leurs ports.

Arme nouvelle, il n'a pas fait disparaître les autres; mais les engins créés contre lui n'ont pu le supprimer. Il reste le corsaire de demain, le péril sournois,

le David de la mer, envoyant les Goliath par le fond.

L'Allemagne, malgré la surveillance des alliés, construit-elle des sous-marins? *Nous répondons: oui.* Voici les preuves:

1° La Commission navale interalliée de contrôle s'est heurtée à des résistances accompagnées même d'actes de violence, que seul peut expliquer le souci de cacher des constructions qui, ainsi que nous le disions plus haut, ne peuvent être celles de cuirassés!...

2° L'organe vital du sous-marin est le moteur, qui lui permet le déplacement en surface et le chargement de ses accumulateurs. Son montage et sa mise au point sont longs; ses essais demandent plus de temps que la construction de la coque qui doit le recevoir. Or, ces moteurs sont actuellement fabriqués par des filiales de Krupp en Russie, en Espagne et en Hollande.

3° L'une des usines Dornier a récemment essayé, sur le lac de Constance, un hydravion à ailes repliables, prévu pour venir s'encaster dans le pont des sous-marins. Nous ne pouvons croire qu'il soit destiné à la flotte suisse!

4° Les usines Z..., à Iéna et H..., à Rathenow, poursuivent le perfectionnement de périscopes, appareils qui ne sont pas ordinairement employés par les photographes!

5° L'une des îles du Golfe de Finlande, au large d'Helsingfors, a été aménagée en arsenal, avec docks flottants, bassins, etc... C'est là que l'on procède à l'assemblage des différentes pièces des sous-marins.

6° Enfin, c'est le secret de polichinelle des Etats-Majors, que trois sous-marins ont participé aux dernières manœuvres navales allemandes.

L'Allemagne construit donc des sous-marins; en cas de guerre, par un rapide montage des pièces détachées actuellement usinées, les requins d'acier, les requins de la Baltique dévasteraient à nouveau les mers. Le danger serait particulièrement grave pour la France, dont la tactique et la stratégie navales doivent viser au maintien intégral de ses communications avec ses colonies.

En 1917, les sous-marins allemands parvinrent à couler 6 millions de tonnes, et Von Cappel put s'écrier avec l'accent du triomphe: « La guerre sous-marine a dépassé tous les espoirs. La navigation en mer du Nord est suspendue. Les équipages sont enthousiasmés. »

Aujourd'hui, les Allemands connaissent les aveux britanniques: si la guerre sous-marine s'était poursuivie sans trêve, comme le voulait Tirpitz, l'Europe serait la proie de l'Empire germanique. Aveux qui ne sont pas tombés dans l'oreille d'un sourd.

Et demain, ce ne serait pas dans la mer du Nord, ce petit triangle d'eau verte, que serait suspendue la navigation. La Manche, l'Atlantique, la Méditerranée, seraient infestés par les monstres d'acier échappés de Wilhemshafen. La France, cerveau de l'Europe, cœur du monde, verrait, en trois tours d'hélice, couper toutes ses artères. Cargos coulés par mille brasses de fond, corps de femmes roulés dans la grande houle, cadavres d'enfants brisés sur des récifs, sanglots inutiles, vains cris d'appel perdus dans la mort nocturne, revivrons-nous, intensifiées au centuple, les heures de 1917?

### Des Neutres qui n'en sont pas

Par le Traité de Versailles, les Alliés crurent donner au Monde la paix définitive. En limitant l'armée allemande en hommes et en matériel, en lui interdisant l'emploi des armes nouvelles, avions et sous-marins, en la plaçant sous leur contrôle permanent, ils s'imaginèrent avoir brisé pour toujours son militarisme.

Cinq ans après, nous nous apercevons qu'il n'en est rien. De même que le sous-marin n'a pas chassé le dreadnought, que toute attaque trouve sa parade, l'Allemagne, dont le traité n'avait pas détruit la cohésion territoriale et politique, devait normalement préparer sa revanche.

En outre, les clauses militaires du traité ne pouvaient avoir pour base que les leçons de la tactique et de la stratégie du *passé*. Par suite, l'Allemagne est tout naturellement portée à demander à la guerre chimique, sous le couvert de son industrie, l'élément décisif de la victoire future.

Surveillée sur son propre sol, elle chercha à fabriquer son matériel de guerre chez les neutres, et même chez certains alliés qui, sans se soucier des



menaces de l'avenir, préfèrent les profits immédiats. Au reste, l'argent est anonyme; et certaines industries étrangères ont vu leurs capitaux évincés et remplacés par des capitaux allemands, sans pouvoir légalement s'y opposer.

..

Profitant de cette situation, et utilisant ainsi sur place les avoirs acquis à l'étranger par son industrie, lorsque celle-ci craignait que le gouvernement du Reich prélevât une part de ses rentrées pour les



réparations, l'Allemagne, soit directement, soit par personnes interposées, a pris pied chez les neutres et chez certains alliés.

En Hollande: Fokker, à Amsterdam et à Utrecht. Il occupe 1.200 ouvriers et sort 60 avions par mois.

En Russie: Junkers, à Moscou et à Leningrad.

En Suisse: Dornier, à Rohrschach.

En Italie: Dornier, à Marina di Pisa. Il sort soit 8 monoplans, soit 2 hydravions par mois.

Au Danemark: Rohrbach (ancien ingénieur de Zeppelin), près de Copenhague.

En Esthonie: la Société Dwigatel, à Reval.

En Suède: la Société Svenska Aero Aktiebolaget, à Stockholm.

En Espagne: Fokker, près de Madrid, et une société à Barcelone, jadis espagnole, entièrement contrôlée, depuis le début de l'année, par des capitaux allemands.

Nous négligeons volontairement, dans ce tableau, les Etats-Unis, l'Argentine et le Japon où l'emprise allemande croît sans cesse.

Ces usines fabriquent, soit des avions et des hydravions, soit des moteurs d'avions et de sous-marins, soit encore des coques de sous-marins.

De plus, l'Allemagne songe à son ravitaillement, et organise le grenier russe. Le gouvernement des Soviets a fait appel à plusieurs capitalistes allemands notoires, notamment à Krupp, Otto Wolff, Wirth et Von Rheinbaben, pour exploiter son sol pour la culture. Avec l'aide de la Banque russo-asiatique (anglaise), Krupp a obtenu 25.000 déciatines (environ 27.000 hectares) de terrains agricoles, faisant partie de l'ancien domaine de la couronne, et y a réalisé une entreprise modèle. La société germano-russe *Deutsch Russische Agrargesellschaft* a conclu avec la « Banque de Crédit Agricole allemande dans la Volga » un contrat pour exploiter également 24.000 déciatines (environ 26.000 hectares). La *Land Bankgesellschaft* s'est enfin associée à la firme allemande Petkus, pour exploiter 25.000 déciatines.

Si l'on pointe sur une carte de l'Europe ces usines, deux constatations s'imposent :

1° Ces usines sont établies sur des emplacements tels que, lors d'un nouveau conflit, le matériel produit par elles — avions et sous-marins — se trouverait à pied-d'œuvre pour menacer les communications de la France avec ses colonies et ses alliés.

2° Ces usines sont, d'ores et déjà, réunies par les lignes aériennes commerciales allemandes. Par suite, en cas de guerre, le réseau aérien les desservirait sans gêne, à l'abri des torpilles et des canons.

Ce désir de jonction est tel que la « Junkers-Werke » a tenté de joindre l'Espagne à la Suisse, en accord avec l'Italie; les tractations en cours n'ont pas encore abouti; mais demain?...

Est-il besoin d'ajouter que le Droit international ne joue nullement en l'occurrence? La neutralité n'existe qu'avec l'état de guerre. Si un neutre ne saurait fournir à un belligérant des armes de guerre, la liberté de son commerce et de son industrie est absolue en temps de paix. L'année dernière, Krupp a fait passer en Hollande une partie de son matériel de fabrication de guerre. Pour la forme, nous avons fait des représentations au gouvernement néerlandais, qui nous a répondu fort courtoisement, et a continué de fermer les yeux sur ces importations suspectes.

\*\*\*

Ainsi, la mobilisation industrielle de l'Allemagne se manifeste de la façon suivante:

D'une part, à l'intérieur, la transformation des usines de guerre en usines de paix n'a pas été exécutée; on ne constate ni réductions, ni destructions dans les établissements militaires; la commission de

contrôle n'a pas réussi à se faire délivrer un état du matériel de guerre non autorisé; enfin, le Reich n'a pris aucune mesure depuis 1922, pour mettre les lois du Reich en harmonie avec les clauses militaires du Traité de Versailles.

D'autre part, à l'extérieur, l'Allemagne s'est emparée de positions qui sont des Gibraltar, des Aden, des Singapour économiques.

En fait, l'Allemagne a gardé intacte sa puissance militaire: son cerveau, le grand état-major; ses cadres, son armée, entièrement composée d'officiers et de sous-officiers, qui s'apparente aux troupes mercenaires de jadis; son matériel de la guerre future, que lui procureraient en quelques semaines son industrie et ses filiales étrangères.

Ainsi s'est effectuée, sans bruit, la plus effroyable révolution politique qu'ait fait germer la guerre de 1914. Jadis, c'était à l'intérieur de ses frontières que chaque état organisait, suivant son tempérament, sa défense nationale ou l'agression criminelle de ses voisins. Aujourd'hui, c'est le monde entier que l'Allemagne contraint, par des moyens détournés, à collaborer à ses crimes futurs. Et, par une dérision douloureuse, ce même traité de Versailles, qui devait, pour la France, être la charte de l'Internationale de la Paix, présidait, pour l'Allemagne républicaine, à la naissance de l'Internationale de la Guerre.

## La Sixième Arme

Bruxelles, le 12 Janvier 1925.

Cher Monsieur,

La lettre que vous m'envoyez parvient trop tardivement pour que les renseignements à vous fournir puissent vous arriver utilement. Tirez très rapidement les traites sur Monsieur Vandermeulen ( Anvers ). C'est par avion que je voudrais recevoir les montres Breguet que je vous commandais récemment, ordre de Liège. Je compte bien à mon prochain passage à Namur voir Messieurs Goffin, Baguin et Lemaître qui deviendront, j'espère, d'excellents clients.

*Document secret intercepté récemment entre un espion allemand de Bruxelles et un de ses correspondants « boîte aux lettres » de Paris. L'ingénieuse combinaison qu'il révèle consiste à lire seulement le sixième mot des lignes qui en ont sept, à l'exclusion des autres lignes qui en ont moins ou davantage.*

*Dans les dix lignes de la lettre ci-dessus, il y en a seulement six qui ont sept mots, la première, la deuxième, la quatrième, la cinquième, la sixième, la septième et la neuvième. Nous n'avons pas à nous occuper des autres et nous lisons : Envoyez renseignements sur avion Breguet de Lemaître.*

Nous voici au point délicat de notre enquête. Nos coudées étaient franches pour préciser la menace de l'Allemagne, en dénonçant son espionnage renaissant,

avant-garde de sa revanche. Aujourd'hui, nous allons initier nos lecteurs aux manœuvres de notre armée secrète; ils ne nous en voudront pas de notre réserve, mais ils ont droit au réconfort de se savoir défendus.

Notre armée secrète est composée de deux groupes: le contre-espionnage (C. E.), et le service des renseignements (S. R.). Le C. E. opère en France, le S. R. à l'étranger.

Avant 1895, S.R. et C.E. étaient aux mains de l'autorité militaire. De cette date jusqu'à la Guerre, le CE passa à la Sûreté générale, avec attributions de recherches en France et à l'étranger. Pendant la guerre, les missions à l'étranger, le service central de centralisation et d'exploitation des renseignements en vue de la répression, dépendirent de la Sûreté Générale, en liaison étroite avec le « Service de sûreté aux armées ». Depuis la guerre, le S. R. est sous les ordres du ministère de la Guerre (2° bureau), le C. E. de la Sûreté Générale.

Cette double direction est nécessaire; les agents du S. R. n'ont une valeur qu'à la condition d'être des spécialistes, des *techniciens*: officiers et sous-officiers. D'ailleurs, une collaboration étroite unit militaires et civils; c'est ainsi que des renseignements obtenus à l'étranger par le S. R. ont permis au C. E. de mettre au point certaines affaires du type de celles dont nous avons entretenu nos lecteurs (K. 34; Dame Blonde; Paulette D...).

..

La tâche du S. R. est périlleuse. Ses agents opèrent à l'extérieur. Ils n'ignorent pas que, s'ils sont pris, dix ans de travaux forcés les attendent; et tous n'au-

ront pas la chance de s'évader comme le capitaine Lux.

Cependant, officiers et sous-officiers briguent ces postes obscurs, qui réclament un courage et une abnégation complets. Leurs aînés leur ont donné l'exemple, tel le lieutenant H..., aujourd'hui général et sénateur qui, déguisé en maçon, releva le plan des fortifications de Metz.

Le C. E. comporte une suite d'observations longues, délicates, et minutieusement ordonnées. Tandis que dans les affaires de droit commun, l'enquêteur a généralement un point de départ solide, appuyé sur une plainte ou sur des éléments matériels, l'agent du C. E. n'a le plus souvent que des indications incertaines ou contradictoires, et doit parfois attendre des années l'occasion de saisir la preuve du délit.

Car la loi française le veut encore ainsi: l'agent doit apporter sur la table du juge d'instruction la preuve palpable d'un acte d'espionnage qui, cependant peut, à l'occasion, n'être que verbal.

Aujourd'hui surtout, la question s'est singulièrement amplifiée. Alors qu'avant, et même pendant la guerre, le C. E. avait à lutter principalement contre des isolés, pressés de remplir une mission, et dont les actes pouvaient laisser des traces, ses agents se trouvent en présence d'organisations nombreuses, très entraînées et disposant de moyens illimités.

L'effort des espions se porte de plus en plus dans le domaine industriel et scientifique, moins bien gardé que les établissements militaires, et dont les gardiens n'ont pas encore l'éducation suffisante pour en défendre les secrets. Aussi, le rôle actuel du C. E. consiste-t-il surtout à entourer nos secrets d'état et de

défense nationale d'une barrière haute et solide, et à amasser une documentation précise, prête à être utilisée en cas de conflit.

Malheureusement, sa tâche est rendue difficile en l'état de notre législation. En Allemagne, l'espionnage est instruit et jugé par un *tribunal spécial*; les pénalités sont extrêmement rigoureuses, même en temps de paix. Voici le texte de la loi allemande :

§ 1. — Sera puni d'une peine de travaux forcés, soit à vie, soit pour une durée de dix ans *au minimum*, tout individu qui, en temps de paix, aura servi une puissance étrangère en qualité d'espion, dans des questions économiques, politiques ou militaires. De même, tout individu qui aura reçu des agents ennemis, les aura cachés ou leur aura donné assistance. En cas de circonstances atténuantes la peine sera de dix ans de travaux forcés au plus, ou de dix ans de prison au moins.

§ 2. — Outre la privation de liberté, il pourra être infligé une amende allant jusqu'à 500 millions de Mks.

§ 3. — Le paragraphe 93 du Code Pénal sur la saisie des fortunes sera applicable avec les modifications correspondant aux dispositions ci-dessus.

Chez nous, l'affaire est instruite par le juge d'instruction du tribunal, dans le ressort duquel le délit a été commis. La pénalité est *au maximum* de cinq ans, et l'amende de 5.000 francs.

En outre, il est à remarquer que le C. E. n'a pas les yeux uniquement fixés sur l'Allemagne; nos alliés, nos amis, eux aussi, entretiennent chez nous des agents; actuellement, leur effort peut se classer ainsi: Italie, Angleterre, Russie; l'Allemagne ne vient qu'au quatrième rang dans l'ordre de l'activité!

Or, le C. E. n'a pas les mains libres avec l'espionnage de nos bons amis et alliés; récemment, une affaire italienne, nettement caractérisée, a dû être enterrée, purement et simplement, afin d'éviter des complications diplomatiques.

..

En fait, tant que la surveillance des étrangers ne sera pas organisée, l'espionnage ne cessera de se développer sous toutes ses formes, malgré l'activité du C. E.

Or, un étranger, même indésirable, *peut séjourner de France sans permis de séjour, pendant des années, sans être le moins du monde inquiété*. Cette situation intolérable, dont la police est la première à se plaindre, ne peut s'éterniser.

Le renforcement du C. E. s'impose, ainsi que l'augmentation des crédits mis à sa disposition. Les armées secrètes sont toujours en guerre, et quelle guerre, celle des cerveaux; ce n'est pas en vain que les Anglais ont appelé leur S. R. et leur C. E. *l'Intelligence*.

Or, ces difficultés s'accroissent, en temps de paix, du fait surtout des correspondances, dont le contrôle n'existe qu'en temps de guerre. Aussi, les espions ne se privent-ils pas d'utiliser la lettre la plus banale, pour envoyer leurs rapports.

Ainsi, adversaires et amis tissent à nouveau sur notre pays une toile que seul peut déchirer le policier. Je sais bien que le Français a un faible pour Guignol, surtout lorsque Guignol rosse le commissaire. Mais ce faible devient une faiblesse lorsque le guignol est celui de la trahison, et lorsque le commissaire défend

la patrie. Chacun de nous se doit de saluer, chapeau bas, l'homme de devoir qui, des mois, des années, risque quotidiennement sa liberté, sa vie même, au service de la France et, sa dure besogne accomplie, rentre au foyer, riche seulement d'honneur.

Ignoré de la foule, il ne connaîtra ni les hauts traitements, ni les récompenses éclatantes. Et pourtant, qui mériterait mieux de prendre place auprès des héros de la victoire, que celui qui leur prépara les voies, l'obscur soldat de l'armée secrète, le policier de la patrie?

## XI

**La bataille future**

Anticiper en matière guerrière n'est pas un jeu d'enfant. Pliant sous le poids de mon dossier des manquements et des camouflages allemands, je suis allé consulter les plus hautes personnalités de l'Etat sur les modalités de la bataille future.

— Ah! ah! me dirent les Militaires, sur le mode ironique.

— Oh! oh! me répondirent les Politiques, sur le mode grave.

Ces interjections ne pouvant suffire à nos lecteurs, j'avais décidé de leur faire part de mes propres réflexions. Mais j'avais cru bon de me créer préalablement une âme militaire et, dans ce but, j'allai passer un après-midi aux Invalides.

La rondache de François I<sup>er</sup>, les couleuvrines de Louis XIII, le boulet de Turenne et la « casquette » du père Bugeaud, me mirent en état de grâce. Mais mon âme de mécréant ne put supporter sans fatigue une telle métamorphose, et je m'endormis pesamment sur l'un des bancs du corridor du Sud, traversé sans pitié par le vent du Nord.

Je fus réveillé en sursaut par une voix sèche et brève :

— Encore une sentinelle endormie !

Dans la nuit, je distinguai la silhouette légendaire et trapue de l'Empereur, d'après Raffet. Après quelques secondes d'une surprise bien compréhensible, mon instinct de journaliste reprit le dessus, et je me félicitai de l'aubaine inespérée qui me mettait en présence du maître incontesté de la Tactique.

— Pas sentinelle, Sire... journaliste... balbutiai-je.

— Ah ! bonjour, mon cher confrère, me dit-il, avec ce charmant sourire qui conquiert Philippe de Ségur.

Et comme je m'étonnai :

— Moi aussi j'ai été journaliste ; on l'a trop oublié. Je rédigeai des colonnes entières du *Moniteur*. Demandez plutôt à Fouché...

Mis à l'aise par tant de simplicité, je hasardai :

— Votre Majesté me fera-t-elle la grâce de m'accorder une interview ?

Le petit caporal sursauta, comme s'il avait marché sur Wellington :

— Ah ! ces Anglais ! gronda-t-il... Ils ont pris jusqu'à l'Académie.

Puis, avec lassitude, il se laissa tomber sur le banc, qui rendit un son d'airain.

— Je vous écoute, mon bon ami...

Mais, devant mes questions, car les fantômes ont le don de la divination, il commença, de cette voix sifflante qui faisait trembler les trônes :

— La bataille future ! Joli thème... Toutefois, avant d'en arriver <sup>là</sup>, cherchons dans le passé des

leçons pour l'avenir. Tout d'abord, un mot sur le Traité de Versailles, dont on a tant médité. En traités, je m'y connais un peu : j'en ai commis quelques-uns, de complicité avec mes collaborateurs, Talleyrand, Champagny, Caulaincourt.

« Le traité de Versailles est manifestement bancal, du fait des Anglo-Saxons, hypnotisés sur la « bonne » Allemagne. Il porte en lui la tare de tous les traités auxquels participe un groupe d'alliés, d'autant plus facile à dissocier que ses membres sont plus nombreux.

« Certes, les vainqueurs instruits par mon erreur de Tilsitt voulurent enlever à l'Allemagne les ressources du recrutement national. Mais les traités, même les plus stricts, finissent toujours par être tournés... Question d'imagination : et les Allemands n'en manquent pas.

« Il est dangereux de s'hypnotiser sur des formes périmées. Au jeu de la guerre, pour gagner, il faut tricher. Quand j'ai gagné, c'est que j'ai pu violer certaines lois stratégiques que mes adversaires croyaient imprescriptibles. Mauvais exemple, qu'ils suivirent trop bien, en 1814 !

— Tout de même, Sire, l'artillerie, la cavalerie, l'infanterie, auront toujours leur rôle.

— Seule, l'infanterie aura toujours le sien, affirmer la déroute de l'ennemi par l'occupation de ses positions. Mais aujourd'hui que l'armée n'est plus seulement un groupement d'hommes en uniformes, mais le pays tout entier, rien ne nous dit que la prochaine guerre ne frappera pas uniquement la population civile et que les régiments tireront un seul coup de fusil. Nous pouvons fort bien entrevoir l'écrase-

ment, l'affolement, l'effondrement des arrières, la destruction des nœuds de communication, d'usines, de villes entières; puis la débâcle d'une des deux armées adverses, privée de ses bases, démoralisée, et l'occupation du territoire ennemi par l'autre armée, victorieuse sans avoir agi. »

L'Empereur tira de son gousset une tabatière sur le couvercle de laquelle le Roi de Rome riait d'un rire plein de lait, aspira une prise, puis caressa son menton proéminent de sa petite main grasse et soignée.

— Ce qui, précisément, n'est pas rassurant, c'est *l'imagination* dont les Allemands ont fait preuve. Exemples tirés de la dernière guerre: les fortifications de campagne continues qui faisaient fureur en France au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui étaient condamnées depuis le maréchal de Saxe; le tir en marchant, considéré de tout temps comme une hérésie.

« Autres exemples: La souplesse des formations de combat. L'attaque en masses profondes, que j'ai toujours préconisée. Puis, à côté, l'attaque par vagues et l'infiltration, rappel de l'ordre linéaire.

— Et Dieu sait si l'infiltration, les Allemands savent s'en servir, même en temps de paix!

— Un bon service de renseignements, tout est là! Sans l'espionnage, œil de l'armée, le général le plus habile, s'appuyant sur les troupes les plus formidables, ne pourra rien, ou combien peu! Sliieber a gagné Sedan, presque au même titre que Moltke. Moi-même, je n'eusse jamais connu la gloire d'Ulm, prototype de Sedan, sans mon « Grosse Spion », Schulmeister, de Strasbourg.

« Pauvre Schulmeister! Quel esprit subtil et quel cœur intrépide! Qu'il sortit déguisé en barbier d'une maison cernée, ou d'une ville ennemie, enfermé dans un cercueil, qu'il revêtit l'uniforme doré de je ne sais quel prince de Hesse-Nassau ou de Lippe-Deimoldt pour passer en revue une armée adverse, ou la tenue blanche d'intendant général autrichien pour assister à un conseil de guerre présidé — excusez du peu! — par mon futur beau-père François II en personne, le même sourire illuminait sa bonne face rougeaude... Et son plus bel exploit... »

Je retenais mon souffle de peur d'interrompre cette évocation.

— Ah! son plus bel exploit! C'était un peu avant Austerlitz. Après m'avoir livré Mack, comme on apporte un dindon pattes liées à la foire, il était parti sur les routes de Bohême, grîmé en bijoutier ambulant. Par malheur, il tombe sur un officier autrichien plus avisé que ses camarades: arrestation, fouille. Dans la doublure de sa souquenille, on trouve un pli cacheté que je lui avais confié pour Davout. Pour mieux le confondre, le herr hauptmann ne trouve rien de plus subtil que de lire le message à haute voix. Puis il fait boucler mon Schulmeister, en attendant le petit jour, ses décors et accessoires de rigueur: mur bas et peloton d'exécution.

« Veillée peu joyeuse; par bonheur, le « Grosse Spion » a sur lui de l'opium et quelque argent. Parmi ses gardiens, il a reconnu un déserteur français. En un tournemain, il le ramène à des sentiments plus honnêtes, offre de lui payer la goutte. Au mot « Schnaps », le garde s'éveille. Pas pour longtemps: l'opium mêlé à la boisson a bientôt produit son petit



effet. Hop! La fenêtre, un rétablissement, une glissade dans l'ombre... Et, deux jours après, Davout avait sa lettre, ou plutôt le texte de sa lettre qu'au cours de la lecture à haute voix, trois minutes peut-être, Schulmeister avait eu le temps d'apprendre par cœur!... Ah! c'était un lapin! Je l'ai bien regretté en 1812. Mais, depuis deux ans, il était rentré planter ses choux dans son château de Meinau et l'aventure ne lui disait plus rien. Un bon chien de chasse doit toujours être maigre: je l'avais trop bien nourri!»

L'empereur soupira et se tut; un ange, ou plutôt un diable, passa.

..

Le silence, ponctué par les trompes d'auto sur l'esplanade. L'empereur ne les entendait pas, ou il les prenait pour les trompettes des cavaliers de Murat, revenant d'une parade nocturne au Carrousel. Son regard d'aigle sondait l'avenir.

— La guerre future?... Elle sera gagnée par des savants qui ne seront au fond que des poètes diaboliques: gaz toxiques et incendiaires, rayons N ou V ou S, rayons de mort, aviation...

— Ils n'ont pas d'aviation militaire!

Napoléon haussa ses lourdes épaules jusqu'aux cornes de son petit chapeau:

— Et leur aviation commerciale! Oui, oui, je sais. On vous a dit que ces avions lourds, aux moteurs poussifs, sans vitesse et peu maniables, seraient descendus en revenant de leurs raids. Qu'importe, s'ils ont atteint leur but *qui sera de remorquer des avions sans moteur*, chargés d'explosifs. Vous n'avez pas

été surpris de la frénésie avec laquelle les Allemands s'intéressent au vol à voile? Vous n'y avez vu que du sport!...

Il leva les yeux vers les étoiles qui décoraient la nuit de milliers de Légion d'honneur:

— Voyez-vous, confrère, pour imaginer la bataille future et en fixer les inconnues, il faut beaucoup regarder le ciel...

Il me donna une tape amicale sur la joue, le pincement d'oreilles étant réservé aux grognards, puis s'effaça dans le clair de lune qui avivait les ors de la coupole de Mansard... Et j'entendis longtemps le bruit de ses éperons sous les voûtes sonores...

**Paix ou Trêve?**

L'heure est venue de dresser le bilan de notre enquête, de résumer les résultats acquis, de tirer des conclusions. Nous avons montré, avec preuves à l'appui, la facilité avec laquelle l'Allemagne a tourné les clauses militaires du traité de Versailles.

Elle dispose d'une armée de cadres, Reichswehr et Schutzpolizei, dotée d'un matériel extrêmement puissant, sauf en ce qui concerne l'artillerie lourde et les chars d'assaut, difficiles à camoufler, mais que compensent en partie l'abondance et la variété des armes portatives : mitrailleuses, minenwerfers, canons d'accompagnement, etc...

Sous le couvert de son industrie, elle fixe les bases solides d'une guerre chimique et bactériologique qui, bouleversant la tactique, visera surtout les arrières, villes ouvertes, nœuds de communication, etc...

La complicité volontaire ou inconsciente de neutres, et même de certains alliés, lui permet de cons-

truire et de préparer la fabrication en série des armes qui lui sont défendues : avions militaires, sous-marins ; elle lui permet, en outre, d'occuper, dès le temps de paix, des points stratégiques importants.

Enfin, son espionnage, loin de se ralentir, s'est perfectionné. Obtenir des renseignements techniques, soudoyer des éléments de troubles, préparer les sabotages futurs, tel est son but précis, plus facile à atteindre que celui d'avant-guerre ; politique, commercial et militaire, ce dernier était prisonnier d'un personnel nombreux et disparate, d'une fidélité problématique.

Sous une telle menace, s'il est vain de s'alarmer, le souci de notre sécurité nous commande d'agir sans nervosité, mais avec une inébranlable fermeté. Que faire ? Que faire pour maintenir la paix ?

..

Jusqu'à aujourd'hui, deux méthodes ont été employées : la méthode militaire, que définit la formule : « Si tu veux la paix, prépare la guerre » ; la méthode diplomatique, qui est le jeu des alliances.

Je ne me hasarderai pas dans les questions d'armement et de réorganisation de l'armée. Chacun son métier. Si les experts militaires déclarent : « Pour faire un soldat, il faut X mois », dites-moi, je vous prie, sur quels arguments sérieux un civil pourra fonder sa contradiction.

La lecture des revues militaires m'a, d'ailleurs, plongé dans un abîme de perplexité. Dans l'une, j'ai lu qu'en prévision d'une guerre future où les gaz joueraient le principal rôle, les non-combattants devraient être pourvus, en temps de paix, de masques,

et entraînés à les porter. Mais dans une autre, j'ai lu, sous la signature du professeur Angeli, de l'Institut de Florence, que si les concentrations de gaz dépassent une certaine limite, *les masques deviennent inefficaces*. Alors ?

Les alliances sont célèbres pour leur fragilité. La Sainte-Alliance craqua dès que les nations se refusèrent à être plus longtemps le jouet de leurs rois ; la Triplice s'effondra avec le lâchage de l'Italie ; la Triple-Entente n'a rien empêché. Le « Diviser pour régner » qui fit la grandeur de Rome, est incompatible avec nos ministères éphémères.

Certes, une armée de couverture, pourvue d'un matériel puissant, de cadres robustes où les réserves viendraient s'agglutiner, la prévision d'un réajustement immédiat de la production industrielle à des fins guerrières, une marine « appuyant » notre pavillon commercial, le contrôle des étrangers, et la balance des alliances, sont des atouts. Mais sont-ils suffisants pour maintenir la paix, par la crainte qu'ils créent chez l'adversaire ?

Le problème de la paix entre la France et l'Allemagne, débarrassé des combinaisons chimériques et des formules abstraites, est celui du voisinage, de la mitoyenneté, que nos ruraux connaissent bien, pour en avoir épuisé toute la chicane. Pour vivre en paix, côte à côte, il faut être de force égale, et que l'expansion de chacun ne se traduise pas par une poussée chez le voisin.

Or, l'Allemagne d'après-guerre conserve une masse plus forte que la nôtre, en raison de sa natalité. A ce sujet, ne tombons pas dans l'erreur grossière qui tend à la représenter en pleine crise de dépopulation, parce

qu'en 1923 la natalité, dans ses grandes villes, a été inférieure à la nôtre. Le peuplement étant en raison directe des moyens de subsister, l'Allemagne des trillions de marks valant quelques francs, l'Allemagne de la vie difficile ne pouvait qu'être touchée durement. L'assainissement de ses finances, le redressement du mark, lui ont rendu ses forces vives.

Nous devons donc nous habituer à un voisin d'une masse plus importante que la nôtre. Cela n'est pas autrement inquiétant, s'il ne choisit pas notre territoire comme champ d'expansion. S'orientera-t-il vers la Russie, vers l'Orient ?

Et nous en arrivons à entrevoir des accords économiques européens, où chacun devrait faire abstraction de sa dominante : l'Angleterre, de son impérialisme ; la France, de sa susceptibilité ; l'Italie, de sa jeunesse débordante ; l'Allemagne, de sa lourdeur agressive.

Au reste, la vieille Europe est désormais assaillie de soucis plus graves que ceux de ses dissensions intérieures. Le glissement des richesses vers le Pacifique, le réveil des peuples jaunes, la fin de sa supériorité en monnaie, en outillage et en population active déplacent le problème. L'Europe, après avoir exploité le monde, après l'avoir inondé de ses produits, voit celui-ci non seulement se suffire à soi-même, mais la menacer de ses exportations. Ses quatre éléments solides, France, Angleterre, Allemagne, Italie, sont ainsi conduits, au lieu de se battre, à se grouper pour se défendre.

Aussi, notre nationalisme raisonné, la certitude de notre rayonnement intellectuel, notre volonté de transmettre à nos enfants l'héritage intact pour lequel 1.500.000 de nos frères se sont sacrifiés, l'orgueil

légitime de remplir une mission de coordination internationale, nous imposent un double devoir. Veiller à nos frontières pour garantir notre indépendance de grande nation, car notre idéal ne nous masque pas les dures réalités ; élever aussi nos cœurs, afin de continuer notre tâche civilisatrice.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la France a donné la liberté au monde ; au XX<sup>e</sup> siècle, lasse des alternances de conflits et de trêves, rompant le cycle des guerres, elle voudrait lui donner la paix.

FIN

**Vient de paraître**

**Un Livre d'une importance Capitale**  
ayant sa place obligatoire dans toute bibliothèque

**Alexandre ZÉVAÈS**

≡≡≡ **HISTOIRE** ≡≡≡  
**DE LA**  
**III<sup>e</sup> RÉPUBLIQUE**  
**(1870-1926)**

(L'histoire rendue attrayante par l'anecdote,  
qui en éclaire les dates et les textes)

*Il n'est pas de livre plus documenté et d'une lecture plus attrayante.*

*Le meilleur moyen, d'ailleurs, d'en démontrer l'intérêt est de citer les titres des chapitres qui le composent :*

Le 4 Septembre. - La Défense nationale. - La Commune. - La République vivra-t-elle? L'Ordre moral. - La Constitution de 1875. - Le Seize-Mai. - La renaissance socialiste. - La République victorieuse. - Les ministères Gambetta et Jules Ferry. - Les expéditions coloniales (Tunisie, Tonkin). - Les élections de 1885. - Le Boulangerisme. - L'esprit nouveau. - L'affaire Dreyfus. - Les ministères Waldeck-Rousseau et Combes. - L'avant-guerre. - La guerre. - L'après-guerre. - Conclusion.

**Fort volume de plus de 650 pages**

Présentation d'une somptuosité unique

**Prix net : 15 francs**

**EN VENTE PARTOUT**

et envoi franco recommandé contre mandat de 16 fr. 50  
(Étranger : 18 fr.) adressé aux

**ÉDITIONS GEORGES-ANQUETIL**

39, Boulevard Berthier - PARIS (XVII<sup>e</sup>)

Compte de Chèques Postaux : Paris 567-90

**Fascisme ou Communisme ?**

**Cartel ou Bloc National ?**

**Livre, dollar ou franc ?**

**Crise et inquiétude partout !**

**VOICI**

un roman d'une brûlante actualité  
qui intriguera et passionnera :

**EDMOND P. CARAGUEL**

**NAPOLÉON V,**  
**Dictateur**

**Le Livre qu'on s'arrache**

Présenté avec un luxe inouï par les

**ÉDITIONS GEORGES-ANQUETIL**

39, Boulevard Berthier, PARIS (XVII<sup>e</sup>)

(Compte de Chèques Postaux : Paris 567-90).

il est en vente partout au prix net de 15 francs  
et envoyé franco recommandé  
contre mandat de 16 fr. 50 (Étranger : 18 fr.)

LES ÉDITIONS GEORGES-ANQUETIL

MARCEL NADAUD et MAURICE PELLETIER

## Les Morts mystérieuses

(livre de grand luxe et d'un puissant intérêt)

15 FRANCS

MARCEL NADAUD et ANDRÉ FAGE

## Les grands Drames passionnels

(toutes les affaires sensationnelles des dernières années)

15 FRANCS

MARCEL NADAUD et ANDRÉ FAGE

## L'Armée du Crime

La Coco -:- L'Espionnage d'Après-Guerre

15 FRANCS

Envoi franco recommandé contre mandat correspondant au prix de  
chaque livre, plus 10 % pour frais de port, adressé aux :

Éditions GEORGES-ANQUETIL, 39, boul<sup>d</sup> Berthier, PARIS (XVII<sup>e</sup>)

*Vient de paraître :*

LE LIVRE DE LA VIE

LE LIVRE DU MYSTÈRE

LE LIVRE DU BONHEUR

## ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES OCCULTES

Avec une introduction de M.-C. POINOT  
et de nombreuses illustrations

EN UN SEUL VOLUME :

Tous les arts divinatoires    ♠    ♠    ♠  
Toute la magie ancienne et moderne -  
♠ Astrologie - Graphologie - Alchimie  
Les Lignes de la main - Cartes et Tarots  
Oracles et Présages, Marc de Café, etc.  
Clef des Songes - Langage des Fleurs  
Magie noire - Sorcellerie - Kabbale    ♠  
♠    ♠    ♠ Chances et Talismans -  
Hypnotisme - Magnétisme - Envoûtement -  
Spiritisme et Théosophie    ♠    ♠    ♠

Tous ces sujets sont, pour la première fois,  
copieusement traités, avec force gravures  
explicatives, en un seul fort volume in-8° de  
650 pages, sous couverture en couleur, au  
♠    ♠    ♠ prix de 20 fr.    ♠    ♠    ♠

Envoi franco contre mandat de 22 fr. aux  
ÉDITIONS GEORGES-ANQUETIL  
39, Boulevard Berthier - PARIS (XVII<sup>e</sup>)

## Un Livre pour adultes... curieux

### L'ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES OCCULTES

l'un des derniers succès des Editions Georges-Anquetil, avait été conçue pour le grand public et ne pouvait, de ce fait, révéler les secrets les plus précieux, mais aussi les plus intimes, réservés aux adultes... curieux.

Voici donc, écrit dans cet esprit :

## L'AMOUR ET LA MAGIE

livre le plus complet, le plus extraordinaire, le plus suggestif et le plus osé, expliquant les philtres, donnant aussi bien toutes les recettes mystérieuses et cachées touchant à l'Amour que les détails les moins connus sur les Sabbats, le Satanisme, les Messes noires et autres pratiques diaboliques.

Le prix pourra en paraître élevé, mais, outre que la couverture et les hors-textes sont de Félicien Rops, le texte lui-même et la présentation de ce livre de bibliophile en justifient largement le coût.

L'exemplaire de 450 pages format grand in-8°, abondamment illustré, tirage en 2 couleurs : 50 francs. En vente partout, il est envoyé franco recommandé contre mandat de 55 francs adressé aux

Éditions **GEORGES-ANQUETIL**  
39, Boul<sup>d</sup> Berthier, Paris (17<sup>e</sup>)

### ÉDITION DE GRAND LUXE

Pour les bibliophiles, il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires numérotés, contenant, en hors-textes, sur papier des Manufactures impériales du Japon, les hallucinants et admirables

**SATANIQUES**, de Félicien Rops.

Prix de ces exemplaires : 250 francs (taxe de luxe comprise)  
La valeur seule des hors-textes, reproduits par autorisation spéciale pour la première fois, est de plus de cinq cents francs.

Le Livre idéal du Boudoir de Madame :

## JE T'AIME

Anthologie française des plus belles lettres d'amour du  
XIII<sup>e</sup> siècle à nos jours  
650 pages 15 francs

### COLLECTION "LES BELLES ŒUVRES"

Un Livre admirable :

ANDRÉ VABRE

## Le Calvaire de la Mer

La révélation de notre  
— nouveau Loti —

≡ 15 francs

Un Livre extraordinaire :

ALBERT FUA

## Le Triomphe de Satan

Roman synthétisant 6000 ans  
d'humanité judéo-chrétienne

≡ 15 francs

Le Livre sensationnel de l'heure :

J.-L. CHASTANET, député de l'Isère

## La République des Banquiers

(NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE)

Les Crimes de la Haute Banque — Comment de  
l'or français a servi à tuer des soldats français

Présentation de Grand Luxe

≡ 10 francs

Envoi, franco recommandé, contre mandat correspondant au prix  
de chaque livre, plus 10 0/0 pour frais de port, adressé aux :

Éditions **GEORGES-ANQUETIL**, 39, B<sup>d</sup> Berthier, PARIS-17<sup>e</sup>

TROIS LIVRES COMPLETS EN UN SEUL

Docteur  
N. VENETTE

**TABLEAU**  
de  
l'amour  
conjugal

Docteurs  
JAF & CAUFEYRON

**SÉCURITÉ**  
des  
deux sexes  
en amour

Docteur  
J. GUYOT

**BREVIARE**  
de  
l'amour  
expérimental

Ces trois ouvrages réunis constituent la  
**VÉRITABLE ENCYCLOPÉDIE DE  
L'AMOUR PHYSIQUE SANS DANGER**

800<sup>e</sup> mille 550 pages avec planches médicales 15 fr.

COLLECTION "L'ART D'AIMER"

1<sup>er</sup> VOLUME :

**EN ORIENT**

Anthologie des breviaires  
- et poèmes d'amour -

(Kama Sutra - Jardin Parfumé,  
Mille et une Nuits, etc.

600 pages 20 francs

2<sup>e</sup> VOLUME :

**Au Siècle des Libertins  
et des Folles Marquises**

Anthologie des plus  
belles pages galantes  
- du XVIII<sup>e</sup> siècle -

650 pages 25 francs

Envoi, franco recommandé, contre mandat correspondant au prix  
de chaque livre, plus 10 % pour frais de port, adressé aux :

**ÉDITIONS GEORGES-ANQUETIL**  
39, Boulevard Berthier, 39  
PARIS-XVII<sup>e</sup>

Le livre le plus formidable du siècle

**GEORGES-ANQUETIL**

# Satan conduit le bal

a obtenu à Genève le Prix Interna-  
tional de Littérature de 1925,  
avec cette mention :

*"Un des plus beaux livres de la  
littérature française depuis plusieurs  
années."*

Ce livre étourdissant et hallucinant de 550 pages,  
émeut, passionne, prend et révolte tour à tour son  
lecteur. Il ne peut laisser indifférent aucun être qui  
pense. C'est le plus effroyable réquisitoire dressé  
contre les hideurs sociales, c'est la fresque la plus  
gigantesque de la débauche et de la luxure d'après  
guerre. La critique a été unanime à saluer ce livre  
comme un chef-d'œuvre.

**500.000 exemplaires  
vendus en 8 mois**

**Prix net 15 francs**

Envoi franco contre mandat  
de 16 fr. 50 adressé aux :

**Éditions GEORGES-ANQUETIL**  
39, Boulevard Berthier, PARIS (XVII<sup>e</sup>)

— Téléph. : GALVANI 99-96 et 99-97 —